00083893

THE

ASIATIC SCOIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

LONDRES

ET

LES ANGLAIS.

PAR J. L. FERRI DE ST.-CONSTANT.

Speak of me as I am. SHAKES. *Othello.*

TOME TROISIÈME.

83893

A PARIS,

CHEZ { FAIN Jeune, et Compagnie, Imprimeur-Editeur, aux ci-devant Écoles de Droit, place du Panthéon.
COLNET, Libraire, rue du Bac, près celle de Lille.
DEMONGIE, Libraire, palais du Tribunat.
DEBRAY, Libraire, place du Muséum.

AN XII.

Fr 914.21
Fer/Lon
83893

LONDRES

ET

LES ANGLAIS.

CHAPITRE PREMIER.

Physique. — Notice des physiciens.

DE toutes les sciences, il n'en est peut-être aucune qui ait été cultivée en Angleterre, plus généralement et avec plus de succès que la physique. Il y a eu un temps où cette science, et sur-tout l'électricité, étaient devenues une manie générale qu'on a tournée en ridicule dans un ouvrage très-plaisant, intitulé : *Le Don Quichotte philosophique*, ou *Mémoires de David Wilkins*. Il faut avouer cependant que malgré cette espèce de manie, les Anglais ne se sont pas livrés à celle des systèmes ; qu'ils se sont contentés d'observer et de faire des expériences, et qu'en suivant cette marche, ils ont hâté les progrès de la physique. C'est au

célèbre Priestley qu'elle doit les découvertes les plus importantes. L'histoire de la république des lettres présente peu d'écrivains qui aient autant écrit que lui dans des genres si différens, et d'une manière si supérieure. L'universalité des connaissances est un signe infaillible qu'elles ne sont qu'en surface. M. Priestley fait une exception à cette règle; mais c'est surtout comme physicien, chimiste et naturaliste que son nom passera à la postérité. Ses nombreuses découvertes ont fait faire de grands progrès à ces sciences, et ont jeté une grande lumière sur les principes généraux qui mènent à la connaissance de la nature.

M. Tibere Cavallo, napolitain, étant allé à Londres pour y apprendre les principes du commerce, s'y livra à l'étude de la nature: il excelle dans la physique proprement dite. Ses traités sur les branches les plus intéressantes de cette science, sont regardés comme les meilleurs ouvrages élémentaires qui existent dans la langue anglaise; ils réunissent la clarté du style, le choix des matières et l'exactitude de la méthode. M. Cavallo a beaucoup contribué à ce degré de perfection auquel ont été portés les intrumens de physique en Angleterre. On a de lui un *Traité théorique et pratique*

d'électricité, trois vol. *in*-8.°; *Traité de l'air*, un vol. *in*-4.°; *Essai sur l'électricité médicinale*, un vol. *in*-8.°; *Histoire et pratique de l'aérostation*, un vol. *in*-8.°; *Traité de Magnétisme*, un vol. *in*-8.° M. John Lyon s'est fait connaître par plusieurs ouvrages sur l'électricité. Il a publié d'abord des *Expériences et des Observations faites dans la vue de montrer les erreurs de la théorie d'électricité, reçue généralement*, un vol. *in*-4.° Il se proposait d'établir un nouveau système sur des principes plus conformes aux simples opérations de la nature. Il a donné ensuite des *Remarques sur les preuves principales alléguées en faveur du système de Franklin sur l'électricité*, un vol. *in*-8.° Quoique M. Lyon ne soit pas parvenu à établir un nouveau système, ses ouvrages contiennent des vues neuves et des expériences ingénieuses. Lord Stanhope, connu dans toute l'Europe par les principes libéraux qu'il a professés au parlement, s'est fait aussi un nom dans les sciences physiques et mécaniques. Outre plusieurs mémoires excellens, insérés dans les *Transactions philosophiques*, on a de lui *les Principes de l'électricité*, un vol. *in*-4.° Plusieurs de ses théories ont été adoptées par les physiciens. M. Mor-

gan a donné sur l'électricité un ouvrage, en deux vol. *in*-12, qui aurait pu faire une révolution dans cette science, s'il avait moins eu l'ambition de donner de nouvelles théories, et s'il avait moins souvent substitué de nouvelles hypothèses aux anciennes. Son ouvrage, plein d'imagination, dans le style et dans les idées, contient cependant des vues utiles, des recherches curieuses, et des expériences faites avec de nouveaux instrumens.

Le célèbre astronome Herschel a publié plusieurs mémoires qui appartiennent à la physique. S'étant occupé de recherches sur les diverses facultés calorifiques des rayons colorés, il a observé que dans l'émanation solaire il y a des rayons lumineux, et des rayons chauds non lumineux, dont la refrangibilité est différente de celle des rayons de lumière. Il a aussi observé que cette chaleur obscure est susceptible d'être réfléchie et réfractée à peu près selon les mêmes lois que la lumière. M. Herschel a donné un mémoire plein de vues neuves et utiles *sur la Faculté de pénétrer dans l'espace, avec les instrumens optiques.*

M. William Nicholson, un des physiciens et des chimistes les plus habiles de l'Angleterre, publie un ouvrage périodique très-estimé,

intitulé: *Journal de philosophie naturelle, de chimie et des arts.* Outre un grand nombre d'excellens mémoires de physique, etc., on a de lui un *Dictionnaire de chimie*, en deux vol. *in-4.°*; *la Traduction des élémens d'histoire naturelle et de chimie* de M. Furcroy, avec un supplément. Le docteur Wollaston a traité avec succès plusieurs parties de la physique; il a fait sur le galvanisme plusieurs expériences qui l'ont rapproché de l'électricité ordinaire, et identifié avec elle. Après le célèbre Volta, c'est un des physiciens qui ont jeté le plus de jour sur cette matière. Le docteur Thomas Percival a contribué, par ses excellens mémoires de physique et d'histoire naturelle, à la célébrité de la société de Manchester, qui les a publiés dans ses transactions. *Ses Essais de philosophie expérimentale* ont été souvent réimprimés. M. Percival est un des Anglais qui ont écrit sur les sciences avec beaucoup d'élégance et d'agrément.

On met aussi au nombre des physiciens estimés, M. Pepys, auteur d'un galvanomètre; M. Thomas Young, professeur de physique à l'institution royale de la Grande-Bretagne, qui a donné sur l'optique plusieurs mémoires pleins de faits curieux et de conjectures ingénieuses, etc.

CHAPITRE II.

Chimie. — Notice des chimistes.

Depuis quelques années la chimie est cultivée en Angleterre avec beaucoup d'ardeur et de succès; de l'aveu même des Anglais, les grands progrès qu'ils ont faits dans cette science, si intimement liée avec les arts, « datent de l'époque où ils ont adopté le système des chimistes philosophes de France; c'est certainement le plus parfait que l'état actuel de nos connaissances puisse admettre, et il mérite par sa beauté et sa simplicité d'être reçu généralement. » (*) La plupart des chimistes anglais ont adopté non-seulement les nouvelles doctrines, mais encore la nouvelle nomenclature chimique introduite par les savans français. « Il y a encore quelques chimistes, dit M. Bancroft, dont l'esprit fortement attaché aux idées et aux opinions reçues depuis long-temps, n'est pas encore accessible aux preuves incontestables qui appuient le nouveau système;

(*) V.: *Monthly review, for july*, 1795.

mais leur nombre diminue tous les jours, et il n'y a pas de doute que le nouveau l'emportera sur l'ancien ; ce n'est pas qu'il soit parfait, et que nous connaissions déjà toutes les causes des effets chimiques, mais les nouvelles doctrines s'accordent mieux avec les faits que les anciennes, et sont plus propres à faire partie d'un système parfait, lorsque de nouvelles découvertes nous auront donné les moyens d'y parvenir (*). »

Le docteur Watson, évêque de Landaff, est le doyen des chimistes anglais ; il a professé la chimie à l'université de Cambridge, dès l'année 1771, et a publié six volumes d'essais chimiques, où l'on trouve des observations et des expériences curieuses. Son objet n'était pas de faire un système de chimie, mais de donner des notions générales de cette science, et d'en répandre le goût. M. Richard Kirwan, président de la société royale d'Irlande, est au rang des chimistes et des naturalistes les plus célèbres de l'Europe; il publia en 1784 ses *Elémens de Minéralogie*, dont il a donné en 1797 une nouvelle édition, corrigée et augmentée. On a aussi

(*) V. : *Recherches expérimentales sur la philosophie des couleurs permanentes* ; tom. I.

de lui des *Mémoires sur les gravités spécifiques et la force d'attraction des diverses substances salines ;* une *Analyse des eaux minérales ;* un *Essai sur la température des différentes latitudes ;* un *Mémoire sur la formation de la terre,* où il a adopté en grande partie la théorie de M. de Lamettrie, etc. M. Kirwan est aussi occupé de méthéorologie, et paraît persuadé qu'on possède déjà assez de faits pour les ordonner en un corps de doctrine, et en déduire des principes et des lois. Le lord Dundonald, membre distingué de la société d'Irlande, a donné un traité sur la *Liaison intime qui subsiste entre l'agriculture et la chimie,* un vol. *in-4.°* Cet ouvrage, où la pratique est toujours jointe à la théorie, est propre à hâter les progrès du premier des arts. M. Kirwan, dans son *Mémoire sur les Engrais,* a aussi appliqué la chimie à l'agriculture.

On compte parmi les plus habiles chimistes de Londres, MM. Chenevix, Cruikshank, Davy, Howard, Hatchett, etc. M. Chenevix a fait à la nomenclature de chimie quelques changemens qui ont été approuvés par les savans français. Plusieurs de ses mémoires, et particulièrement celui sur les *Affinités,* le mettent au rang des meilleurs chimistes. On

lui doit aussi l'analyse du *palladium*, prétendu métal dont il a découvert l'imposture, et qu'il a su décomposer et recomposer. M. Cruikshank a fait des expériences qui jettent un nouveau jour sur la théorie des gaz ; il a répondu avec beaucoup de succès aux objections que le célèbre Priestley, avocat zélé du phlogistique, a faites contre le nouveau système de chimie. M. Davy a fait la découverte d'un gaz dont l'inspiration produit un état d'ivresse infiniment agréable. Il s'est occupé de recherches galvaniques, et a découvert qu'on peut produire une accumulation de l'influence galvanique exactement semblable à celle qu'on obtient par la pile de *Volta*, en combinant des plaques ou disques d'un seul métal, avec des liquides différens ; il a aussi inventé un instrument (l'*endiomètre*), pour connaître la composition et les propriétés de l'air atmosphérique. M. Davy, encore très-jeune, sera un des plus célèbres chimistes de ce siècle, s'il continue comme il a commencé. M. Edouard Howard a découvert une préparation mercurielle qui fulmine à la manière de la poudre à canon, mais dont la force explosive est beaucoup plus grande. Outre plusieurs mémoires de chimie, il a donné des *Pensées sur la structure*

du globe, ou *Histoire de la Terre et des Hommes, selon les livres sacrés, comparée avec les cosmogonies, chronologies et traditions originales des nations anciennes*, un vol. in-4.° Cet ouvrage, fruit d'un long travail, a pour objet de réfuter les différentes théories de l'état primitif du globe par les monumens historiques.

M. Hatchett a découvert une nouvelle substance métallique, à laquelle il a donné le nom de *columbium*, parce que l'échantillon qui le lui a fourni venait d'Amérique; cet échantillon s'est trouvé dans la collection d'Hans Sloane. M. Pepys a fait, avec MM. Allen et Lucke Howard Quakers, des expériences intéressantes sur le froid artificiel; ils joignent dans leurs travaux chimiques l'ardeur de la jeunesse à cette maturité qui n'arrive qu'avec les années.

Le docteur Beddoes, médecin célèbre, a professé la chimie à l'université d'Oxford. Nous avons déjà dit qu'il est un de ceux qui ont appliqué avec succès cette science à la médecine; il a donné plusieurs mémoires sur les airs factices, et a traduit en anglais les *Essais chimiques* de Sheele, et plusieurs autres ouvrages de chimistes étrangers, auxquels il a ajouté des

notes et des supplémens. Le docteur Georges Pearson a traduit en anglais la nomenclature chimique proposée par MM. Guyton, Lavoisier, Bertholet et Fourcroy; on a aussi de lui des *Observations* et des *Expériences sur les eaux minérales de Buxton,* deux vol. *in*-8.° M. Babington, professeur de chimie à Londres, a donné un système de minéralogie estimé. On doit à M. Edward Bancroft, un ouvrage intitulé *Recherches expérimentales sur la philosophie des couleurs permanentes*, deux vol. *in*-8.° Le sujet qu'il traite a fait sa principale occupation pendant vingt-cinq ans; souvent il se rencontre avec d'autres chimistes, et particulièrement avec M. Berthollet; mais on trouve dans son ouvrage un grand nombre d'observations et d'expériences neuves et utiles. On a regardé en Angleterre sa conformité avec le système du célèbre chimiste français, comme une preuve de la solidité de ses principes.

Edinburgh a, comme Londres, plusieurs chimistes habiles, parmi lesquels on distingue MM. Hoppe, Thomson, Kennedi, Hall, etc. Un savant a appelé le docteur Kennedi *le Vauquelin d'Edinburgh*, c'est-à-dire, qu'au plus grand talent pour démontrer, il joint celui qui mène aux découvertes. Sir Hall, disciple de

Hutton, auteur d'une théorie de la terre, fondée sur le système igné, a adopté en partie la théorie de son maître, et a fait de nouvelles expériences pour l'appuyer.

CHAPITRE III.

Histoire naturelle. — Botanique. — Notice de plusieurs savans.

IL semble que les Anglais n'ont pas fait dans l'histoire naturelle des progrès proportionnés à leurs moyens. Si l'on considère leurs vastes possessions et leurs longs et fréquens voyages dans toutes les parties du globe, il n'est aucun peuple qui ait autant de facilités pour observer les différentes productions de la nature, pour comparer celles des différens climats, et découvrir les anneaux qui forment la chaîne des êtres. Si l'on considère aussi qu'aucun peuple ne cultive autant les arts utiles que les Anglais, on peut être surpris qu'il n'y ait pas parmi eux un plus grand nombre de bons naturalistes. L'histoire naturelle est la mère de tous les arts; et c'est elle qui leur apprend à trouver des richesses

dans des productions de la nature, souvent méconnues et quelquefois méprisées.

M. Pennant est un des écrivains qui ont le plus contribué à répandre le goût de l'histoire naturelle en Angleterre. Il écrit avec beaucoup de méthode, de clarté et d'agrément ; mais il manque de profondeur et quelquefois d'exactitude. Sa *Zoologie britannique*, le plus estimé de ses ouvrages, commença à paraître en 1763; il a donné depuis une *Histoire des quadrupèdes*, en deux vol. *in*-4.°; la *Zoologie indienne*, un vol. *in*-4.°; la *Zoologie arctique*, deux vol. *in*-4.°; et un grand nombre de mémoires insérés dans *les Transactions philosophiques*. Le docteur John Latham a contribué aux progrès de l'ornithologie : son *Tableau général des oiseaux*, en quatre vol. *in*-4.°, contient jusqu'à trois mille oiseaux, nombre dont les autres naturalistes n'imaginaient pas l'existence ; il a donné un système d'ornithologie, dans son ouvrage latin intitulé : *Index ornithologicus, sive systema ornithologia complectens avium divisionem in classes, ordines, genera, species*, etc., deux vol. *in*-4.°. M. Donovant a publié une *Historie naturelle des oiseaux et des insectes britanniques*, ouvrage exact et agréable, mais superficiel. M. Lewin a traité l'*Histoire des*

oiseaux de la Grande-Bretagne, dans la plus grande étendue : son ouvrage, dont il a paru plusieurs volumes *in*-4.°, est accompagné de belles gravures. M. Thomas Martyn, professeur de botanique à l'université de Cambridge, a publié le *Catalogus horti botanici Cantabrigiensis*; des *Elémens d'histoire naturelle*; les *Lettres de J. J. Rousseau sur la botanique*, traduites en anglais, avec de nouvelles lettres en forme de supplément; un *Dictionnaire de la langue botanique*, un vol. *in*-8.°, et l'*Histoire naturelle des araignées*, un vol. *in*-4.° : ce dernier ouvrage est une compilation très-complète et méthodique, tirée principalement des traités de Charles Clerk sur les araignées de Suède, et d'Eleazar Albin sur celles d'Angleterre, et enrichie de beaucoup de planches bien dessinées. Les personnes qui ne voient cet insecte qu'avec répugnance, le considéreraient avec curiosité, avec intérêt, si elles étaient à portée d'étudier dans cet ouvrage les variété de son organisation, son industrie merveilleuse, ses mœurs, et jusqu'à ses amours.

On met au rang des plus célèbres botanistes anglais, M. Edouard Smith, surnommé le *Linnéen*, parce qu'il possède la bibliothèque et le cabinet de Linnée, et qu'il a traduit et expliqué

plusieurs ouvrages de ce grand naturaliste. Il publia d'abord des *Réflexions sur l'étude de la nature*, et une *Dissertation sur le sexe des plantes*, tirées des ouvrages de Linnée; il donna ensuite *Reliquiæ Rudbeckianæ*, un vol. *in-fol.*, *P[illegible]um Icones hactenus ineditæ*, un vol. *in-fol.*, ouvrage aussi élégant que savant, où l'on trouve l'image et la description des plantes qui n'avaient pas encore été représentées ni décrites. *Icones plantarum rariorum*, un vol. *in-fol.*, qui traite des plantes dont on avait une connaissance imparfaite. Sir Joseph Banks, président de la société royale de Londres, a eu beaucoup de part aux observations de botanique qui se trouvent dans les journaux du capitaine Cook, et qui en font une des parties les plus intéressantes. On a encore de lui des mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*, et une collection des plantes de la mer du Sud, dont les planches ont été gravées par les plus habiles artistes. M. Banks a aussi bien mérité de la botanique, en publiant le *Recueil des plantes d'Amérique*, de Guillaume Houston, et celles du Japon, de Kaempfer, et en dirigeant l'édition *des Plantes de la côte de Coromandel*, par M. William Roxburgh : ce dernier ouvrage a été publié par ordre des directeurs

de la compagnie des Indes. Le mérite des descriptions répond à la magnificence de l'exécution typographique.

M. Darwin, auteur d'un poëme didactique estimé, *le Jardin botanique*, a donné une traduction, avec des notes, du *Système végétal* [illegible]. M. John Miller a fait une *Explication du système sexuel de Linnée*, qui eut l'approbation de ce grand naturaliste lui-même, et qui a mérité à l'auteur une place distinguée parmi les botanistes de nos jours. M. John Thornton a publié une *Nouvelle explication du système de Linnée*, à laquelle il a ajouté toutes les découvertes faites depuis. M. Richard Pultenay a donné une *Analyse générale des écrits de Linnée*, en un vol. *in*-8.°, et des *Essais historiques et biographiques sur les progrès de la botanique en Angleterre, depuis son origine jusqu'au temps de l'introduction du système de Linnée*, deux vol. *in*-8.°. On cite encore parmi les botanistes estimés MM. Dikson, Milne et Withering; le premier a publié l'*Hortus siccus britannicus*, un vol. *in-fol.*, et *Fasciculi plantarum cryptogamicarum britanniæ*, trois vol. *in*-4.°; le second est auteur d'un *Dictionnaire de botanique*, in-8.°, des *Institutes de botanique*, in-4.°, et de la *Bo-*

tanique indigène. M. Withering a donné un *Système des plantes britanniques*, en quatre vol. *in*-4.°.

CHAPITRE IV.

Médecine.

IL y a long-temps que la médecine britannique jouit de la plus grande réputation en Europe ; Sydenham l'a fondée, et il a eu des successeurs dignes de lui.

Les médecins à Londres forment un collége en vertu d'une charte royale de 1519, qui leur assura beaucoup de priviléges. Tous ceux qui aspirent à professer la médecine sous l'autorité du collége, doivent subir un examen qui leur coûte cinquante guinées : ceux qui ont subi ces examens, qu'on dit très-peu sévères, deviennent licenciés; c'est dans la classe des licenciés que l'on choisit les membres du collége. Pour être membre de ce corps, il faut avoir étudié dans une des deux universités anglaises. Quand même un médecin aurait acquis les plus grandes connaissances de son art dans les universités d'Edinburg, de Leyde ou de Montpellier,

quand il aurait soutenu l'examen devant le collége avec le plus grand succès, il n'y serait point admis. Toutes les tentatives qu'on a faites jusqu'à présent pour y faire entrer des médecins étrangers, même célèbres, ont été inutiles.

Les universités de Cambridge et d'Oxford n'ont pas, à beaucoup près, pour la médecine autant de réputation que celle d'Edinburgh; il y a de bons professeurs, mais leurs leçons sont insuffisantes, et ils négligent la médecine clinique la plus propre à former de jeunes étudians. L'université d'Edinburgh, qui passe aujourd'hui pour la première école de médecine de l'Europe, n'eut un collége de médecine qu'en 1685, en vertu d'une charte de Charles II. Le premier de ses professeurs célèbres fut le docteur Pitcairne, qui, pour professer dans sa patrie, quitta, en 1693, la chaire qu'il occupait à Leyde, où il eut la gloire d'être le maître de Boerhave : il forma plusieurs élèves estimés. Ce ne fut cependant que vers l'an 1720, qu'on enseigna régulièrement à Edinburgh toutes les branches de la médecine, lorsque le docteur Sinclair, élève favori de Boerhave, le docteur Alexandre Monro, le docteur Plummer, et d'autres professeurs estimés, donnèrent des cours réguliers.

C'est ainsi, qu'en moins d'un siècle, le collége de médecine d'Edinburgh est devenu une école très-célèbre : il doit sa réputation, non seulement aux talens de ses professeurs, mais encore à leur patriotisme, puisque les plus estimés ont refusé les offres les plus avantageuses pour rester dans leur patrie.

A Londres, plusieurs médecins font une fortune considérable qu'ils doivent, les uns à leur mérite, les autres à la mode et au caprice qui les met en vogue; mais ils sont en petit nombre. La plupart des médecins sont peu occupés, surtout à Londres, et la raison en est qu'ils exigent des honoraires considérables que la coutume leur accorde. On les paie comme s'ils guérissaient toujours; on donne pour une première visite deux guinées, et pour les autres une guinée : c'est ce qui fait qu'on évite tant que l'on peut d'appeler le médecin. Ordinairement après avoir épuisé les remèdes de la médecine domestique ou des charlatans des rues, on s'adresse à des apothicaires, qui, généralement en Angleterre, exercent la médecine; ceux-ci ne demandent pas d'honoraires comme docteurs, mais ils se dédommagent de leurs soins, en prescrivant aux malades beaucoup de remèdes de toute espèce : ce n'est que lors qu'une maladie

montre des symptômes allarmans qu'on appelle le médecin.

Il n'y a pas long-temps que les médecins, à Londres comme à Paris, portaient de grandes perruques bien poudrées, et affectaient un air de gravité : sans ce costume il n'était pas possible d'acquérir la réputation de bon médecin : aujourd'hui il n'est plus nécessaire d'affecter un extérieur si grave. Il y a même plusieurs médecins en vogue, parmi les gens du bon ton, qui se distinguent par la recherche de leur toilette, par leurs propos légers et leurs manières aimables.

CHAPITRE V.

Chirurgie.

ON a fait beaucoup de conjectures pour expliquer pourquoi il périt moins de monde dans nos guerres que dans celles des anciens. On a attribué cette différence à celle des armes, à la rareté des mêlées dans les batailles des modernes, et à plusieurs autres causes; mais toutes paraissent insuffisantes. Nos armes offensives sont plus meurtrières que celle des

anciens; elles portent la destruction dans un plus vaste champ, et les soldats n'ayant pas d'armes défensives sont plus exposés à leur influence. Toutes les catapultes d'une armée romaine ne pouvaient emporter autant de monde qu'un canon chargé à mitraille. Quelle est donc la raison de cette perte comparativement beaucoup plus petite? « Je la trouve, dit le capitaine Drewe, dans nos progrès dans l'art de la chirurgie. On voit avec surprise, en lisant Homère, que ses héros meurent de légères blessures, et on est tenté d'avoir une idée peu avantageuse du jugement de ce poëte, que les commentateurs nous représentent comme ayant des connaissances universelles, et dont les poëmes, disent-ils, sont un système de philosophie naturelle. Le divin Machaon et son frère le docteur Podalire, n'étaient que de francs ignorans. Avec nos chirurgiens, il n'y a presque pas de blessure mortelle, lorsqu'elle n'affecte ni la tête, ni le cœur. J'ai reçu moi-même six blessures, dont une seule aurait suffi pour envoyer Ajax Telamon aux Champs-Elysiens : je connais trois lieutenans colonels du régiment dans lequel j'ai servi, qui avaient été percés de part en part par une balle, et qui non-seulement n'étaient pas morts, mais dont

un des trois avait été guéri d'un dépôt par la balle qui le creva dans son passage. Ce cas extraordinaire pourrait donner aux chirurgiens l'idée d'une nouvelle manière d'opérer, et si j'étais attaqué de la même maladie, je ne serais pas surpris de voir un chirurgien déposer sur ma table une épée bien pointue, et une paire de pistolets, et me donner ensuite poliment le choix des armes, comme instrument de l'opération. »

Quels qu'aient été les progrès de la chirurgie en général, ils ont été assez lents en Angleterre, et cet art n'y est pas encore porté à la perfection qu'il a atteint en France. Il y a eu un temps où les chirurgiens, faute de savoir ou de hardiesse, négligeaient de faire des amputations dans des cas où elles étaient nécessaires pour sauver les blessés. Le parlement, afin d'encourager à faire ces terribles opérations, assura une prime de dix liv. sterl. aux chirurgiens employés dans les armées de terre et de mer. On prétend que c'est depuis cette époque que les jambes de bois sont si communes en Angleterre. Mais nous n'aurons garde d'admettre cette cause déshonorante, quand il y en a d'autre bien naturelles et bien connues. Dans aucun pays il n'y a autant de gens de mer,

et dans aucun pays on ne fait plus généralement usage de chevaux. Ce sont là deux causes de fréquens accidens, que l'abus des boissons augmente encore, qui nécessitent plus qu'ailleurs des mutilations chirurgicales.

On voit en Angleterre un si grand nombre de personnes mutilées, que quelqu'un a proposé sérieusement de faire un *cimetière pour les vivans*, c'est-à-dire, pour les membres coupés. Ceux qui se séparent ainsi d'une partie d'eux-mêmes, auraient pu être témoins de leur propre enterrement, et recevoir plusieurs fois les honneurs de la sépulture.

Les chirurgiens, en Angleterre, ont été jusqu'en 1745, comme ceux d'Allemagne et de quelques autres pays, tout à la fois barbiers et chirurgiens. A cette époque, ces derniers formèrent un corps séparé. Conformément à la charte qui fut accordée à ce corps, personne ne peut exercer la chirurgie à sept mille de circonférence de Londres, sans avoir été examiné par la société, et sans en avoir reçu une patente. Mais malgré ces réglemens, beaucoup de gens pratiquent la chirurgie sans avoir aucune qualité requise.

La société a, près d'Old-Bayley, un théâtre anatomique, où l'on dissèque ceux qui ont été

pendus pour meurtre. On permet aux criminels condamnés à mort de disposer de leurs cadavres. Plusieurs les vendent aux chirurgiens. Il y a des exemples de ces malheureux qui ont vendu leur corps en même temps à plusieurs chirurgiens qui n'ont découvert la fourbe qu'après l'exécution. Il est de ces proies de gibet, qui mangent cet argent avec le plus grand sang-froid, et qui invitent même leurs amis à ce festin cannibale. Ils appellent cela se *manger et se boire soi-même*

CHAPITRE VI.

Notice des médecins, des anatomistes, des physiologistes et des chirurgiens les plus estimés.

LA Grande-Bretagne compte un grand nombre d'écrivains, qui ont donné des traités de médecine théorique et pratique, de phisiologie, d'anatomie et de chirurgie. Le plan de ce tableau ne nous permet que de nommer les plus estimés, et d'indiquer leurs ouvrages. Parmi les médecins de Londres, on distingue le docteur Lettsom, qui n'est pas moins connu par

sa philantropie que par son habileté dans l'art de guérir ; c'est un des hommes qui honorent le plus la société des Quakers; quoique souvent appelé par les riches, il s'est fait principalement le médecin des pauvres. Ayant hérité d'une fortune considérable qu'il a augmentée, possédant un des jardins les plus agréables des environs de Londres (*Grove-Hill*), un musée d'histoire naturelle très-précieux et une nombreuse bibliothèque bien choisie, il pourrait jouir du repos et de tous les agrémens de la vie; mais il s'est dévoué au service de l'humanité, tant que ses forces le lui permettront. La pratique la plus étendue de sa profession, la part qu'il prend à la direction de plusieurs établissemens de bienfaisance et d'humanité, sembleraient devoir prendre tout son temps. Cependant il a su le ménager de manière à pouvoir écrire un assez grand nombre d'ouvrages de médecine, de morale et d'économie publique; il a l'habitude non-seulement de lire, mais de composer et d'écrire dans sa voiture, où il passe la plus grande partie de sa vie. Outre plusieurs mémoires de médecine insérés dans les transactions de la société royale et de la société de médecine de Londres, on a de lui : des *Réflexions sur le traitement des fièvres*; des *Ob-*

servations sur l'inoculation; l'*Histoire naturelle du thé, avec des observations sur ses qualités médicales.*

Le docteur William Buchan, est connu sur-tout par sa *Médecine domestique*, ouvrage dans lequel il a adopté le plan suivi par Tissot dans son *Avis au peuple*; mais où il a traité les matières avec plus d'étendue. Peu de traités de médecine ont eu autant de débit; la première édition de cinq mille exemplaires, fut épuisée avant qu'on eût eu le temps de faire la seconde. Cet ouvrage, dont le manuscrit fut vendu sept cents liv. sterl., produisit au libraire, un revenu de mille liv. sterl. *L'Essai sur la préservation de la santé des personnes employées à l'agriculture*, par M. Falconer, n'est pas moins utile que le précédent; on a aussi de lui, un *Traité de l'influence des passions, sur les maladies du corps humain*; un *Essai sur les eaux de Bath*, deux vol. *in*-8.°, et d'autres ouvrages qui lui ont acquis de la réputation, comme médecin et comme naturaliste. M. George Fordyce, un des médecins les plus estimés pour la théorie et la pratique, a donné des *Élémens de médecine pratique*, un *Traité sur la digestion*, *Des dissertations sur la fièvre*, etc., il s'est fait aussi connaître avantageusement, comme

naturaliste, par ses *Élémens d'agriculture et de végétation*. M. George Wallis, qui professe à Londres comme M. Fordyce, la théorie et la pratique de la médecine, a donné une édition complète des ouvrages de Sydenham, une nouvelle édition du *Dictionnaire de médecine*, de Motherby, avec des additions considérables; un traité intitulé : *L'art de prévenir les maladies et de conserver la santé*, et quelques autres traités estimés.

M. James Currie, médecin célèbre, résidant à Liverpool, outre plusieurs mémoires curieux insérés dans les *Transactions philosophiques*, a fait un *Traité sur les effets de l'eau froide et chaude, comme remède dans la fièvre et d'autres maladies*, qu'on a traduit dans plusieurs langues. Le docteur Currie, a aussi une grande réputation comme écrivain politique, quoiqu'on ne connaisse de lui qu'un pamphlet, intitulé : *Lettre de Jasper Wilson à M. Pitt ;* ce pamphelet, le meilleur peut-être qui ait paru pendant la dernière guerre, contient une foule de vues et d'observations, dont la justesse a été confirmée par les événemens. Le docteur Trotter, médecin de la flotte, est célèbre par son ouvrage, intitulé : *Medecina nautica ;* il s'était déjà fait connaître par des

Observations sur le scorbut : aucun médecin n'a mieux traité des maladies auxquelles sont sujets les gens de mer. Le docteur Moseley a écrit avec un égal succès, sur les maladies qui affligent les Européens en Amérique. On a de lui des *Observations sur la dissenterie des Indes occidentales*, et un *Traité sur les maladies du tropique, et sur le climat des Indes occidentales*; il a aussi publié un *Traité sur les propriétés et les effets du café*, qui a eu de nombreuses éditions.

M. James Hamilton, a donné des *Observations sur le siége et les causes des maladies*; sir William Fordyce, un *Traité des fièvres putrides et inflammatoires*; M. Ryan, des *Recherches sur les causes et le traitement de la consomption*, et des *Observations sur l'histoire et le traitement de l'asthme*; M. Butter, un *Traité de l'angina pectoris, une nouvelle méthode pour extraire la cataracte*, etc.; M. Ferriar, des *Histoires et réflexions médicales*, etc. Ces différens ouvrages ont fait placer leurs auteurs, au rang des médecins les plus habiles.

Le docteur Thomas Beddoes, savant chimiste, s'est occupé à appliquer la chimie à la médecine, et à fait des découvertes impor-

lantes. Il les expose dans ses *Considérations sur l'usage médicinal des airs factices* et dans plusieurs autres mémoires. On a encore de lui, plusieurs ouvrages de médecine très-estimés, et entr'autres des *Observations sur la nature et le traitement de la gravelle, du scorbut, de la consomption, du catharre*, etc. Le docteur William Woodville a donné *la Botanique médicale*, en quatre vol. *in*-4.°, ouvrage aussi utile que bien exécuté, et l'*Histoire de l'inoculation de la petite vérole dans la Grande-Bretagne*, qui prouve que les découvertes les plus utiles, ont à vaincre les plus grands obstacles, avant d'être adoptées. La nouvelle inoculation proposée par le docteur Jenner, a fourni des preuves récentes de cette triste vérité.

Le docteur Jenner, né en 1749, a été élève du célèbre anatomiste Jean Hunter, chez qui il demeura deux ans, et dont il devint bientôt l'ami. Il a pratiqué pendant plusieurs années la médecine et la chirurgie, mais trouvant qu'il n'avait pas assez de loisir pour se livrer à l'étude de la physiologie et de l'histoire naturelle, il renonça à la chirurgie, et prit les degrés de docteur en médecine. Avant même cette époque, il avait cultivé avec fruit l'histoire natu-

relle, comme le prouvent ses observations pleines de sagacité sur le *Coucou ;* l'originalité de ses recherches excita l'attention des naturalistes, et il fut bientôt après, élu membre de la société royale. Parmi les découvertes qu'il a faites, on peut compter une méthode pour faire de l'*Émétique pur de tartre ;* il a découvert aussi la cause de la terrible maladie appelée *Angina pectoris.*

La découverte de la vaccine est due à un heureux concours de circonstances, aux talens du docteur Jenner, à son éducation sous le célèbre Hunter, à son séjour dans la vallée de Gloucester. Il commença ses recherches sur la nature de la vaccine, dès l'année 1776. Rien de plus intéressant que le détail des nombreuses expériences qu'il fit pour assurer les avantages de cette nouvelle inocculation, et des difficultés sans nombre qu'il eût à surmonter pour la faire connaître. Le docteur Jenner est non-seulement grand par l'importance de sa découverte, mais il l'est aussi par la manière dont il a conduit ses recherches, par la perfection qu'il leur a donnée avant de publier sa découverte, et par l'extrême modestie avec laquelle il parle de lui-même. On rendit des honneurs divins à Hypocrate, pour avoir fait cesser la peste à Athènes; quels honneurs mérite celui

qui délivre à jamais l'espèce humaine d'un fléau permanent et universel? On sait que le parlement a voté au docteur Jenner dix mille liv. st. avec des remercîmens. Le chancelier de l'échiquier observa qu'aucune récompense pécuniaire ne pouvait être proportionnée au service qu'il a rendu à l'humanité: aussi a-t-on regardé les remercîmens de la chambre des communes, comme la partie la plus flatteuse de cette récompense.

Le docteur Erasme Darwin, plus connu sur le continent comme poëte, a donné un ouvrage, en deux vol. *in*-4.°, intitulé: *Zoonomie*, ou les *Lois de la vie organique*, dans lequel il réduit les faits appartenant à la vie animale en classes, genres et espèces, les compare les uns aux autres, et en déduit la théorie des maladies. Dans le premier volume, il développe ses principes, et dans le second il en donne l'application pratique. Un médecin célèbre a dit que la *Zoonomie* de Darwin peut opérer dans la médecine la même révolution que les principes de Newton ont opérée dans la philosophie naturelle.

Le docteur Alexandre Monro, fils du célèbre anatomiste de ce nom, l'a remplacé dans la chaire de médecine et d'anatomie, à Edin-

burgh, et soutient la célébrité de son nom. On a de lui plusieurs ouvrages estimés : *Observations sur la structure et les fonctions du système nerveux*, un vol. *in-folio*, avec des planches ; la *Structure et la physiologie des poissons, expliquée et comparée avec celles de l'homme et des autres animaux* ; la *Description de toutes les Bursæ mucosæ du corps humain*, etc. Le docteur Donald Monro, frère du précédent, a aussi beaucoup de réputation. On a de lui un *Traité de chimie médicale et pharmacienne* ; des *Observations sur les moyens de préserver la santé des soldats*, en deux vol. *in-8.°*, et un *Traité de matière médicale*, en quatre vol. *in-8.°* M. Harwood, professeur d'anatomie à l'université de Cambridge, a donné un *Système d'anatomie et de physiologie comparées*, qu'on regarde comme un ouvrage classique. M. Cruikshank, qui ne cède en mérite et en célébrité à aucun anatomiste anglais, a publié l'*Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain*, en un vol. *in-4.°*, et des *Expériences sur la transpiration insensible du corps humain.* Ces ouvrages imprimés plusieurs fois, contiennent des observations neuves et des descriptions plus exactes que celles qu'on avait données jusqu'à présent. On

met aussi au rang des anatomistes les plus estimés, MM. Baillie et John Bell. Le premier a donné l'*Anatomie des parties les plus délicates du corps humain*, un vol. *in*-8.° On a du second l'*Anatomie du corps humain*, en trois vol. *in*-8.°, avec des planches bien gravées, et un volume de *Discours sur la nature et le traitement des blessures.*

Quoique l'école britannique de chirurgie n'ait pas la même célébrité que celle de médecine, elle compte cependant plusieurs chirurgiens estimés: de ce nombre sont M. Benjamin Bell, qui a publié un *Système complet de chirurgie*, en six vol. *in*-8.°; un *Traité des ulcères*, en un vol. *in*-8.°; un *Traité des maladies vénériennes*, en deux vol. *in*-8.°, etc.; M. Earle, éditeur des œuvres de Percival Pott, qu'il a enrichies de notes, et auteur de deux traités estimés, sur l'*Hydrocèle* et sur l'*Opération de la pierre*: M. Robert Hamilton, auteur d'un *Traité des devoirs d'un chirurgien de régiment*; d'un *Traité sur les affections scrophuleuses*, etc.: M. Jesse Foot, auteur d'un *Traité complet sur l'origine, la Théorie et le Traitement des maladies vénériennes et les obstructions dans l'urètre*, un vol. *in*-4.°; d'un *Traité sur la morsure du chien enragé*, etc.:

M. Nisbet, auteur d'un *Traité des maladies vénériennes*; d'un *Traité sur le cancer et les écrouelles*; d'un *Guide clinique* : le docteur Aikin, célèbre par des ouvrages de philosophie et de littérature, auteur d'un *Traité d'élémens de chirurgie*, d'un *Manuel de Materiâ medicâ*, et d'un *Essai sur l'Histoire médicale de la Grande-Bretagne* : M. Abernethy, auteur des *Essais de chirurgie et de phisiologie*, en trois vol. *in*-8.°, ouvrage rempli d'observations neuves et ingénieuses, qui lui assurent un rang distingué parmi les anatomistes et les physiologistes anglais.

CHAPITRE VII.

Femmes auteurs. — Apologistes de leur sexe.

ON ne demande plus aujourd'hui si les femmes sont propres aux lettres, aux sciences et aux arts. Cette question a été décidée par un trop grand nombre d'exemples de personnes du sexe, qui se sont distinguées par leurs talens, quoiqu'elles n'eussent pas reçu une éducation propre à les développer. On reconnaît qu'il est absurde de prétendre exclure les femmes, de la

carrière des lettres et des sciences, comme de celle des armes, et que les occupations littéraires ou scientifiques, ne sont pas incompatibles avec l'exercice des vertus privées. L'étude et l'instruction, loin de nuire à l'exercice de ces vertus, donnent les moyens de les pratiquer avec plus d'étendue, en même temps qu'elles augmentent les moyens de bonheur, auquel le beaux sexe a autant de droit que l'autre moitié du genre humain.

Depuis que les femmes ne sont plus condamnées à une ignorance perpétuelle, depuis qu'il ne leur est plus défendu d'orner leur esprit, et de perfectionner leur raison, le nombre de celles qui se distinguent par leurs talens, augmente tous les jours. Si l'Angleterre a sur les autres pays, l'avantage d'en offrir un plus grand nombre, c'est que l'éducation des filles y est en général meilleure et plus soignée; l'instruction qu'elles recoivent dès l'enfance, leur donne le goût de la lecture et de l'etude, et porte celles qui sont nées avec des dispositions heureuses, à cultiver les lettres et les sciences. La vie retirée qu'elles mènent contribue aussi à entretenir et à développer en elles le désir de s'instruire. Plus sujettes à l'ennui que les femmes des autres pays, parce qu'elles

n'ont pas autant d'objets extérieurs qui les occupent, elles cherchent des occupations auxquelles leur esprit puisse prendre part, et l'étude devient pour elles une ressource et un plaisir.

Parmi les femmes qui ont cultivé leurs talens et qui possèdent l'art d'écrire, plusieurs ont consacré leur plume à la défense de leur sexe. Rien de plus naturel que le sentiment qui les fait réclamer contre l'oppression et repousser les traits de leurs détracteurs. Madame Wollstoncraft, dans sa *Défense des droits de la femme*, a soutenu, avec beaucoup de talent, l'égalité parfaite des deux sexes; mais elle aurait mieux servi sa cause si elle s'était bornée à réclamer l'exercice libre de toutes les facultés morales, auquel les femmes ont autant de droit que les hommes. On trouve la même exagération de principes dans l'*Appel aux hommes de la Grande-Bretagne* en faveur des femmes. L'auteur, mademoiselle King, fait à M.me Wollstoncraft, le reproche qu'a souvent mérité le génie, celui d'avoir trop négligé les égards dûs aux préjugés, et de n'avoir pas assez étudié l'art de rendre la vérité aimable. Aussi, est-ce avec beaucoup de ménagement qu'elle soutient le droit des femmes à la même liberté et aux mêmes avantages de l'éducation dont jouissent les

hommes, et la nécessité de les admettre à l'exercice de ce droit pour le bonheur des deux sexes et le perfectionnement de l'espèce humaine. Cet ouvrage, écrit avec beaucoup d'énergie, d'élégance et de méthode, est un des meilleurs qui aient paru sur un sujet si intéressant.

Madame Randall, dans sa *Lettre aux femmes d'Angleterre sur l'injustice de la subordination intellectuelle*, combat aussi avec beaucoup d'esprit et de chaleur pour l'égalité des deux sexes. Elle cite un grand nombre de femmes célèbres pour prouver que leurs facultés intellectuelles ne sont pas inférieures à celles des hommes, lorsqu'elles sont cultivées et développées. « Avec l'éducation que nous recevons, dit-elle, égaler les hommes c'est les surpasser. » Madame Radcliffe a également plaidé la cause de son sexe dans un ouvrage intitulé : *l'Avocat des femmes*, ou *tentatives pour recouvrer les droits des femmes usurpés par les hommes*. Quand on connaît le genre de talent de cet écrivain célèbre, on est porté à croire qu'elle déploie toutes les richesses de son imagination pour peindre des couleurs les plus vives les usurpations des hommes : mais elle se borne presqu'à réclamer contre l'abus dominant en Angleterre, et dans d'autres pays, d'employer

des hommes dans un grand nombre de travaux et d'occupations qui conviennent au sexe. Elle fait voir les conséquences fâcheuses qui résultent pour les femmes et pour la société en général de l'impossibilité de trouver une application utile de leur travail. L'infamie est souvent leur unique ressource, tandis que les hommes en trouvent mille dans l'emploi de leurs talens et de leurs forces.

D'autres femmes ont pris la défense de leur propre cause; plusieurs reconnaissent que la nature n'ayant pas donné aux deux sexes la même destination ni les mêmes facultés physiques, elle a voulu que l'homme eût une autorité prépondérante. Son droit naît, à cet égard, du devoir comme du pouvoir de protéger la famille. Mais cette suprématie de l'homme ne va point jusqu'à ôter à la femme l'exercice libre de toutes les facultés morales. Cet exercice constitue proprement le bonheur, et sans doute les deux sexes y ont les mêmes droits. Admettre les femmes à partager les travaux les plus pénibles des hommes et leur interdire la culture des lettres, des sciences et des arts, c'est un reste de la barbarie de l'état sauvage où l'homme charge sa compagne des plus pénibles travaux et la traite en bête de somme.

CHAPITRE VIII.

Femmes qui ont écrit sur l'éducation.

SI le droit qu'ont les femmes à tous les avantages de l'éducation, avait besoin d'être prouvé, il suffirait de rappeler qu'à elles seules est confiée l'éducation de la première enfance, et qu'elles sont chargées de former, par leurs leçons et leur exemple, la compagne de l'homme. Sans instruction, comment pourraient-elles être éclairées sur leurs devoirs et s'en acquitter dignement ? Ce n'est que par des connaissances utiles qu'on peut rendre leur esprit solide, leur donner une juste idée de leur dignité, et les garantir des défauts qu'entraînent toujours l'ignorance, l'ennui et l'oisiveté.

On doit observer à la gloire du beau sexe, que parmi celles qui ont développé et perfectionné leurs talens, un très-grand nombre les a consacrés à l'éducation. Les traités qu'elles ont écrits, sur-tout ceux en faveur de la première enfance, ont un caractère particulier qu'on ne trouve point dans ceux des hommes. Ils respirent cette tendresse maternelle si vive,

si délicate, si vigilante à laquelle aucun autre sentiment ne peut être comparé. Ils offrent aussi les préceptes de la morale, embellis des grâces de l'imagination et des charmes du sentiment.

A la tête des Anglaises, qui ont fait un usage si utile de leurs talens, on peut placer madame *Chapone*, qui a été une des premières à donner l'exemple. Ses *Lettres sur les moyens de perfectionner l'esprit*, ont eu une heureuse influence sur l'éducation de son sexe. Ses mélanges en prose et en vers contiennent des observations sur les mœurs et des leçons de morale embellies par des fictions ingénieuses; son histoire intéressante de *Fidelia* et plusieurs autres essais, ont contribué au succès de *l'Adventurer*, un des meilleurs ouvrages périodiques qui aient paru après le *Spectateur*. Madame Barbault, déjà célèbre sous le nom d'*Aikin*, par des recueils de vers et de prose pleins d'imagination, d'esprit et de goût, est mise au rang des meilleurs écrivains anglais. Elle aurait pu traiter avec succès les sujets les plus relevés, et particulièrement la politique, ainsi que le prouvent son *Sermon sur le jeûne général* et son discours intitulé : *Les fautes du gouvernement sont les fautes de la nation;* mais elle n'a suivi que son désir d'être utile, et elle a consacré ses talens à l'instruc-

tion de la jeunesse. Ses *Lectures pour les enfans*, ses *Soirées au logis* offrent des modèles dans l'art de développer et de former l'esprit des enfans, et de les instruire en les amusant.

Miss Anna More, chargée de la direction d'une académie, qui a été une des plus estimées d'Angleterre, publia en 1782, les *Essais pour les jeunes demoiselles*, où l'on trouve des observations utiles sur les sujets les plus importans, écrites avec agrément et avec une élégante simplicité. Cet ouvrage fut suivi d'un recueil de *Drames sacrés*, tirés des histoires les plus intéressantes de la Bible. Ils furent d'abord représentés par ses élèves et ont été depuis adoptés dans les autres maisons d'éducation. Miss More a censuré dans un ouvrage en deux vol. *in*-12, *le Système moderne de l'éducation des femmes, et les principes et la conduite* qui prévalent parmi les femmes de rang et de fortune. On y trouve un grand nombre d'observations utiles et de portraits ressemblans qui supposent une grande connaissance du monde. On a reproché à miss More d'avoir poussé son zèle pour la religion, jusqu'au puritanisme. Madame Smith, célèbre par ses poésies et ses romans, a aussi consacré ses talens à l'instruction de la jeunesse; ses *Pro-*

menades champétres sont principalement destinées aux jeunes demoiselles. Son but est de leur inspirer des goûts simples, de leur faire aimer les soins domestiques et trouver des jouissances dans ce dont la nature a fait pour elles des devoirs. Ses *Conversations d'un père*, offrent aussi beaucoup d'intérêt et d'excellentes leçons pratiques; enfin ses *Élémens de morale pour l'enfance* (*minor morals*, deux vol. *in*-12), ont le mérite de la clarté, de la précision et de l'agrément. Madame Trimmer a publié un grand nombre d'ouvrages élémentaires sur l'éducation, qui tous ont eu beaucoup de succès. Nous citerons son *Introduction à la connaissance de la nature*; son *Histoire sacrée*; son *Essai sur la manière de traiter les animaux*; son *Manuel des Écoles du dimanche*, etc. Peu d'ouvrages destinés pour les enfans, ont au même degré le mérite de la simplicité du style, de la clarté et de l'ordre des idées, et de l'intérêt du sentiment.

Le Traité de l'Éducation pratique, par miss Edgeworth, est sans contredit un des ouvrages les plus utiles qui aient paru sur cette importante matière. C'est le fruit de l'expérience, d'un grand talent pour observer, et de connaissances très-variées. Les conseils sont en-

tremêlés d'un grand nombre d'anecdotes intéressantes qui expliquent les actions et les pensées des enfans, aussi bien que les principes et la pratique que miss Edgeworth recommande. *L'Ami des parens*, du même auteur, et l'*Histoire de Belinde*, etc., offrent les préceptes de l'éducation mis en action et en exemples. Madame Hamilton, dans ses *Lettres sur les principes élémentaires de l'éducation*, deux vol. *in*-12, embrasse aussi les études. On y trouve des observations remplies de goût, de saine critique et même de philosophie. On peut regarder cette partie de son ouvrage comme des élémens de littérature. On doit encore mettre au rang des femmes qui ont fait des ouvrages utiles sur l'éducation, madame Bonhote, auteur du *Moniteur des Enfans* (*Parental Monitor.*) Madame Helme, à qui l'on doit un *Abrégé des vies de Plutarque, à l'usage des enfans; les Contes de l'Hermitage*; l'*Histoire de James Manners*, etc.: madame Rowson, auteur de *Mentoria*, ou l'*Ami des jeunes demoiselles*. On peut citer aussi avec éloge miss Wakefield, auteur des *Anecdotes pour la jeunesse et des Heures de loisir*; madame Pilkington, auteur d'une *Biographie pour les jeunes filles et les jeunes garçons*; madame

Wells, qui a publié des *Lettres sur les sujets les plus importans au bonheur des jeunes demoiselles*, etc. Ces différens ouvrages offrent des histoires caractéristiques propres à inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice, et joignent à l'instruction l'intérêt et l'amusement.

CHAPITRE IX.

Femmes qui ont écrit sur les sciences, l'histoire, les voyages, etc.

Quoique les femmes paraissent sur-tout propres aux ouvrages d'imagination et de sentiment, elles ont prouvé qu'elles ont aussi de l'aptitude pour les sciences. Il suffirait de citer la belle Hypathie, fille de Théon d'Alexandrie, qui enseigna l'astronomie et d'autres sciences; madame du Châtelet, qui a traduit et commenté Newton; mademoiselle Agnesi, qui a fait un profond *Traité d'analyse;* madame Bassi, qui a professé la physique expérimentale, et enrichi les mémoires de l'institut de Bologne. Plusieurs dames anglaises se distinguent dans la carrière des sciences. Madame Fulhame, a écrit

en chimiste consommé sur la combustion. Elle a indiqué de nouveaux procédés pour perfectionner l'art de teindre, et pour fixer sur la soie, l'or, l'argent et d'autres métaux, comme les couleurs. Madame Bryan a donné un *Système abrégé d'astronomie dans un cours de leçons familières.* Elle a su mettre cette science à la portée des jeunes étudians, sans négliger aucune de ses parties essentielles. Miss Priscilla Wakefield a le même mérite dans son *Introduction à la botanique.* Elle a écarté de la science toutes les formes rebutantes, et n'y conduit que par un chemin de fleurs.

Plusieurs dames anglaises ont cultivé avec succès l'histoire et la politique : animées du même patriotisme que les hommes, elles prennent le même intérêt à tout ce qui influe sur le sort des peuples, et elles en font l'objet de leurs études et de leurs méditations. Madame Macaulay sera toujours citée avec éloge parmi les bons historiens anglais. Aucun ne l'égale peut-être pour l'énergie du style, et pour la noble indépendance dans la manière de penser. On retrouve les mêmes principes et presque la même énergie dans le *Tableau historique de l'origine et des progrès de la révolution française*, de madame Wollstoncraft, que la mort ne lui

a pas permis d'achever. A la mâle vigueur qui respire dans les ouvrages de ces deux écrivains, on ne devinerait pas qu'ils appartenaient au beau sexe. On ne dira pas la même chose de madame Piozzi, quoiqu'elle affecte souvent le ton dur et tranchant de son maître, le célèbre Johnson. On ne trouve point de vues neuves dans son tableau du siècle dernier, intitulé : *Rétrospection.* Mais, en général, ses observations sont justes, et ses portraits sont tracés avec élégance.

On peut classer parmi les ouvrages historiques et politiques, celui de madame Cornelie Knight, intitulé : *Marcus Flaminus*, ou *Tableau de la vie privée, politique et militaire des Romains, dans une suite de lettres écrites par un patricien à son ami, vers l'an 767 de la fondation de Rome.* Madame Knight a fait pour Rome, ce que Barthelemi a fait pour Athènes, Sparte et la Grèce; elle a tracé le tableau de l'Empire et de ses habitans, sous les règnes d'Auguste et de Tibère, lorsque la puissance de Rome était à son plus haut degré. La fiction de cet ouvrage, ou plutôt le cadre, est ingénieux et intéressant : il donne à l'auteur l'occasion d'introduire les personnages les plus célèbres, auxquels il conserve le caractère qu'ils ont dans l'histoire, et de décrire nombre de pays, et par-

ticulièrement la Germanie, dont les mœurs offrent un contraste avec celles des Romains. C'est en Italie, c'est au milieu même des ruines de Rome que madame Knight a écrit son ouvrage. Il a été traduit en français, par une dame, avec beaucoup d'élégance et de fidélité, sous le titre de *Vie privée, politique et militaire des Romains.*

Miss Williams, dans ses *Lettres sur la révolution de France,* décrit les événemens les plus intéressans, en développe les causes, et trace les caractères de ceux qui y ont joué un rôle. A des récits faits avec rapidité, avec feu, succèdent des discussions lumineuses : elle proportionne son style à la variété d'objets qu'elle traite, et montre une flexibilité de talent que peu d'écrivains possèdent au même degré.

Deux dames anglaises, mesdames Dobson et Piozzi, se sont distinguées dans le genre biographique; la première, profitant du volumineux ouvrage de l'abbé de Sade, a écrit une vie très - intéressante de Pétrarque, un des plus grands hommes des temps modernes, et sans doute le plus aimable de tous ceux qui furent grands. Quoiqu'il doive principalement sa célébrité à son amour pour la belle Laure, il acquit des titres à l'immortalité, en contribuant

plus que personne à la renaissance des lettres, et en faisant l'usage le plus libéral de l'influence que lui donnait son génie. Madame Piozzi a écrit la vie du célèbre Johnson. Comme l'ouvrage de madame Dobson se ressent des qualités aimables de l'immortel Pétrarque, celui de madame Piozzi retrace quelquefois la rudesse et la morosité de son maître. On ne lit pas cependant sans intérêt ce portrait d'un des plus grands moralistes qu'ait eu l'Angleterre, peint par un élève qui a pu l'observer dans toutes les circonstances de la vie, et recueillir ses discours.

Les dames anglaises partagent le goût que les hommes ont pour les voyages, et plusieurs ont donné des relations agréables et intéressantes. Madame Wollstoncraft, dans ses *Lettres écrites de Suisse, de Norwège et de Dannemarck*, a montré cette force d'esprit, cette imagination vive et cette profonde sensibilité qui la caractérisent. Ses descriptions sont tantôt hardies et pittoresques, tantôt douces et riantes : elle peint les mœurs des hommes avec autant de succès que les scènes de la nature : des pensées justes et libérales se mêlent à des sentimens touchans et mélancoliques. De tous les ouvrages de madame Wollstoncraft, ces lettres sont celui où elle a montré le plus de talent. Madame Radcliffe

avait déja prouvé dans ses romans qu'elle avait vu plusieurs contrées de l'Europe, en voyageur qui sait peindre et observer. Son *Voyage en Hollande et sur les frontières occidentales de l'Allemagne*, son *Tour aux lacs de Cumberland et de Westmoreland*, offrent des descriptions tracées avec une supériorité que peu d'écrivains ont égalée, des détails historiques intéressans et des réflexions judicieuses, que le mérite du style fait encore lire avec plus de plaisir. On a regretté que des obstacles imprévus aient empêché madame Radcliffe de voir la Suisse, et d'en faire le tableau, comme elle se l'était proposé; mais on en a été dédommagé par miss Williams, dont l'ouvrage sur cet intéressant pays, est un des meilleurs qui aient été écrits dans aucune langue. Elle y déploie un grand talent pour peindre les mœurs et la nature; elle s'y montre tour à tour écrivain sensible et éloquent, et politique plein de lumières et de sagacité. Les observations qu'elle a faites sur les différens gouvernemens de la Suisse ont été confirmées par les événemens.

Miladi Craven, dans son *Voyage à Constantinople*, juge en connaissant tous les pays qu'elle traverse. L'Italie lui présente un aspect affreux, parce qu'elle n'y voit pas cette belle verdure

que l'Angleterre doit à son humidité et à ses brouillards. En France, elle est scandalisée de la conduite des dames, qui toutes lui paraissent violer leurs premiers devoirs. On est d'autant plus surpris de cette odieuse imputation, que le motif qui engageait miladi Craven à voyager, aurait dû la disposer à l'indulgence. Sa relation épistolaire offre quelques morceaux écrits d'une manière piquante et agréable. *Les Observations et les réflexons faites dans le cours d'un voyage en France, en Italie et en Allemagne, par madame Piozzi*, se ressentent aussi des préjugés nationaux, dont peu de voyageurs anglais savent se débarrasser. Elle parle cependant de l'Italie d'une manière libérale, et même avec une sorte de prévention favorable, sans doute parce que c'est la patrie de son époux. On trouve, dans son voyage, des tableaux bien peints, des anecdotes intéressantes et des détails curieux.

Sous le titre modeste de *Guide des Voyageurs en Ecosse, aux lacs de Westmoreland, aux curiosités de l'Yorkshire*, madame Murray a donné, non-seulement des directions utiles aux voyageurs, mais elle fait des descriptions vives et animées des beautés de la nature ; elle peint le caractère et les mœurs des habitans, et elle rapporte des anecdotes intéressantes et caractéristiques.

CHAPITRE X.

Femmes poëtes.

Plusieurs dames sont aujourd'hui l'ornement du Parnasse anglais : il en est qui y ont pris place à côté des meilleurs poëtes ; telles sont : mesdames Barbauld et Smith ; mesdemoiselles Seward et Williams. On trouve dans les poésies de madame Barbauld des fictions ingénieuses, une élégance continue, et un style plein d'images. Madame Smith a introduit un nouveau genre de poésie, qu'on a nommé *Sonnet élégiaque*, genre dans lequel elle a eu beaucoup d'imitateurs, mais où personne ne l'a encore égalée. Ce qui la caractérise, c'est la beauté et la grâce de l'expression, la délicatesse et le pathétique du sentiment. Miss Seward, fille unique d'un riche ecclésiastique, qui a été lui-même auteur, a reçu une éducation littéraire ; à l'âge de trois ans, elle répétait, par cœur, l'*Allegro* de Milton, et à neuf, elle savait tout le *Paradis perdu*. Ses poëmes sur la mort du capitaine Cook, sur celle du major André, son ami, et sur celle de ladi Miller, fondatrice d'un prix

de poésie, ont fait dire à M. Darwin, que miss Seward a inventé un nouveau genre, l'*élégie épique*. Ses poésies lyriques n'ont pas moins de mérite. On cite son *Ode au général Heliot, sur le siége de Gibraltar*, comme une des meilleures pièces de ce genre qui aient été écrites dans la langue anglaise. On a reproché à miss Seward d'être tombée quelquefois dans l'affectation et l'obscurité, en recherchant des expressions neuves et poétiques; mais l'harmonie de ses vers, la richesse de ses images, la noblesse de ses pensées, lui assurent un rang parmi les bons poëtes : elle excelle sur-tout dans les descriptions, et l'on voit ce mérite au plus haut degré, dans son poëme sur la *Vallée de Langallen*.

Miss Williams, dont nous avons déjà cité avec éloge plusieurs ouvrages en différens genres, tient aussi une place distinguée parmi les poëtes anglais de nos jours; ses sonnets et ses poésies lyriques ont été souvent réimprimés avec les ouvrages des poëtes classiques. Ce qui les caractérise c'est la richesse du style poétique, unie à la force des pensées, à la chaleur du sentiment, à la pureté du goût. Miss Williams a débuté par un poëme sur la conquête du Pérou, où l'on trouve beaucoup d'imagination

et d'intérêt; il respire cet amour de l'humanité et de la liberté, qui a été, pour ainsi dire, la muse inspiratrice de ce célèbre écrivain.

Miss More a écrit avec autant de talent en vers qu'en prose : elle s'est fait d'abord connaître par des romances ou contes de légende, genre de poésie que le docteur Goldsmith avait mis à la mode par sa romance *d'Edwin et Angelina*. Celles de miss More ont tout le sentiment, le ton simple et naïf que ce genre exige. Elle a publié depuis plusieurs ouvrages de poésie, parmi lesquels on distingue son *Épître à la Sensibilité*, son *Poëme sur l'Esclavage*, et ceux intitulés : *Florio* et *Bas-Bleu*. Miss More a le mérite d'avoir découvert dans madame Anne Yearsley, laitière de Bristol, un talent décidé pour la poésie, et de l'avoir aidée à le cultiver et à le développer. On a de cette femme, née poëte, deux recueils de poésies diverses et un poëme sur la traite des nègres. Ses vers abondent en images, en métaphores, en allégories, comme ceux de tous les poëtes qui n'ont pas un grand fond d'instruction; mais ils respirent le véritable enthousiasme poétique, et sont remplis d'imagination et de sentiment.

Madame Robinson, occupe aussi une des premières places parmi les poëtes anglais de

nos jours. On lui a reproché d'abuser quelquefois de sa facilité, et de n'avoir pas toujours un goût bien épuré; mais ses défauts sont effacés par des beautés nombreuses : ses poésies sont pleines de chaleur et de sentiment; son style est élégant et riche en images; ce qui le caractérise sur-tout, c'est une délicatesse d'expression qu'on trouve dans peu de poëtes. On a donné à madame Robinson le nom de *Sapho anglaise*. Elle a chanté les amours de cette célèbre Grecque dans une collection de sonnets, intitulée : *Sapho et Phaon*, où l'on retrouve le mérite de ses autres poésies, avec plus de pureté et de simplicité dans le style.

Madame Cowley, principalement connue comme auteur dramatique, a publié trois poëmes; le premier, intitulé : *la Fille d'Arragon*, retrace bien les mœurs et les caractères des temps de la chevalerie, mais le style en est négligé : ce défaut se fait moins sentir dans le *Village écossais*, poëme du genre descriptif; le troisième poëme de madame Cowley a pour sujet, le *Siége d'Acre* : il a eu un grand succès, moins par son mérite que parce que le sujet flattait l'orgueil national. Le recueil de poésies de madame West, deux volumes, montre une grande variété de talens : plusieurs pièces sont dans le genre lyrique, et pleines d'élévation;

d'autres sont tendres et pathétiques, et d'autres légères et badines. Le recueil de lady Burrel n'est pas moins estimable; elle a donné aussi un poëme, intitulé : *la Timbriade*, tirée de la *Cyropédie* de Xenophon, et les *Amours de Télémaque*, imités de l'ouvrage de l'archevêque de Cambray. Madame Turner a mis, en vers anglais, avec beaucoup d'élégance et de goût, *le Gentil berger de Ramsay*, écrit en langue écossaise. Miss Sotheby, a fait un poëme sur l'histoire intéressante de Griselidis, où elle montre beaucoup de talent poétique, et un style pur, élégant et harmonieux. Ladi Manners a donné un recueil de poésies, dont l'élégante simplicité du style, et les sentimens naturels et tendres sont le principal mérite. Elle a publié aussi un poëme, intitulé : la *Revue de la poésie ancienne et moderne*, où elle trace le caractère des poëtes célèbres avec des traits ressemblans et poétiques. Plusieurs autres dames ont publié des recueils de poésies, que le public a accueillis favorablement; de ce nombre sont : mesdames Darwall, Farrel, Rowson, Pearson, Tuite, Wallace, Pilkington et Bentley : cette dernière, comme madame Yearsley, s'est formée d'elle-même à la poésie au milieu des occupations de l'état le plus humble.

CHAPITRE XI.

Femmes auteurs dramatiques.

Plusieurs dames anglaises ont écrit pour le théâtre. Aux défauts qu'on reproche aux meilleurs auteurs dramatiques de cette nation, elles joignent en général celui de manquer de force et de profondeur dans la peinture des caractères et des passions; elles ont cependant obtenu quelquefois des succès mérités.

Madame Cowley avait à peine dix-neuf ans lorsqu'elle donna sa première comédie, *The Runnaway* (la Fuite.) Cette pièce, la dernière que Garrick fit représenter à Drury-Lane avant de quitter la direction de ce théâtre, fut faite en quinze jours. Son second coup d'essai fut une tragédie intitulée, *Albina*. Elle fut suivie par une farce : *Who's the Dupe* (qui est la dupe?) C'est la comédie intitulée : *Belle's stratagem* (le Stratagême d'une petite maitresse), jouée à Convent-Garden en 1780, qui a placé madame Cowley au nombre des bons auteurs dramatiques de nos jours. Six autres comédies qu'elle a données

depuis, ont soutenu sa réputation. Elle a beaucoup de vivacité et de naturel dans le dialogue. Ses intrigues sont variées et offrent des situations nouvelles. Elle peint bien les caractères, et particulièrement ceux des femmes ; mais on y trouve quelquefois une exagération qui choque la vraisemblance. Ses pièces ont aussi le défaut de n'avoir aucun but moral. Les tragédies de madame Cowley, (*Albnia et le sort de Sparte,*) n'ont pas eu le même succès que ses comédies.

Madame Inchbald, connue en France par ses romans, doit principalement sa célébrité à ses ouvrages dramatiques. On y trouve, comme dans ses romans, des caractères bien développés, des intrigues bien conduites, un dialogue naturel. Elle manque de force comique, et ses comédies, quoiqu'agréables et intéressantes, ne peuvent être mises au rang des bonnes pièces du théâtre anglais. Outre sept comédies de son invention, madame Inchbald a donné plusieurs comédies ou drames imités du français ou de l'allemand. Parmi les premières, on distingue l'*Enfant de la Nature*, l'*Homme marié*, *Tout le Monde a tort*, *Ainsi va le monde* (*Such things are*,) où elle a représenté le philantrope Howard sous le nom d'Haswell. Toutes les

pièces de madame Inchbald respirent la morale la plus épurée.

Madame Griffith a donné plusieurs comédies qui ont eu du succès sur les grands théâtres de Londres. Les plus estimées sont *la Double méprise*, l'*École des libertins* et *les Temps*. Cette dernière est une imitation du *Bourru bienfaisant*, de Goldoni. Il y a plus d'intérêt que de véritable comique dans les pièces de madame Griffith. Elles manquent aussi de régularité et de vraisemblance dans la conduite.

Miss Anna More, après avoir composé des drames destinés à l'éducation de la jeunesse, a tenté de s'élever jusqu'à la tragédie. Ses efforts n'ont pas été sans succès. Sa tragédie de *Percy*, imitée en partie de *Gabrielle de Vergy*, de du Belloi, a été beaucoup applaudie sur les théâtres de Londres. Son *Régulus* et sa *Fatale imposture*, n'ont pas été représentés, parce qu'on a jugé que ces tragédies ne seraient d'aucun effet au théâtre; mais elles ont comme *Percy* le mérite d'être écrites d'un style noble, élégant et naturel.

On compte encore parmi les auteurs dramatiques du beau sexe, mesdemoiselles Sophie et Henriette Lee, lady Wallace, mesdames Lennox, Yearsley et Baillie. La première a fait

une tragédie intitulée : *Almeida, reine de Grenade*, et une comédie intitulée : *Le Chapitre des accidens*, qui a eu beaucoup de succès. Les comédies composées par les autres dames, ne sont pas sans mérite, quoiqu'elles n'aient pas eu autant de succès à la représentation. Madame Yearsley a composé un drame historique intitulé : *Le Comte Goodwin*, où l'on trouve beaucoup d'intérêt au jugement de plusieurs critiques. Aucune dame n'a traité ce genre de littérature avec autant de talent que madame Jeanne Baillie. Elle a donné d'abord, sans se faire connaître, un discours sur l'art dramatique, qui parut l'ouvrage d'un bon philosophe, d'un homme d'esprit et d'un écrivain supérieur. Elle annonçait des pièces dramatiques dans chacune desquelles elle se proposait de traiter une passion. On les attendait avec impatience, et l'attente du public a été remplie. Les tragédies de *Monfort*, du *Comte Alfred* et d'*Ethwald*, où elle fait le tableau des passions de l'amour, de la haine et de l'ambition, donnèrent la plus haute idée du talent de l'auteur anonyme, et le firent placer dans la classe des meilleurs auteurs dramatiques. Les tragédies de madame Baillie sont écrites en vers. Le style en est brillant et nerveux, plein

de belles images et d'expressions véritablement poétiques. Elle n'observe pas les unités théâtrales, parce qu'il est impossible de resserrer dans le même lieu et dans le court espace de vingt-quatre heures, le tableau des développemens d'une passion qui fait le destin de la vie. Outre les drames, madame Baillie a fait des comédies où l'on remarque une grande connaissance du cœur, la marche naturelle des passions et un but moral très-louable. La comédie intitulée, le *Second mariage*, est destinée à peindre les effets de l'ambition, et celle de l'*Élection* fait le pendant de la tragédie de *Montfort* pour la peinture de la haine. (*)

CHAPITRE XII.

Femmes auteurs de romans.

Il n'est aucun genre de littérature que les dames anglaises aient cultivé autant et avec plus de succès que celui du roman. Il règne une grande variété dans leurs ouvrages de ce genre, quoique l'amour en soit toujours le sujet principal. Les unes, dans leurs fictions, ont cher-

(*) V. *Bibliothèque britannique*; an 1801.

ché à s'élever à la hauteur du poëme, les autres ont fait le tableau de la vie civile et ordinaire. Elles possèdent en général le talent de décrire les scènes de la nature, et de peindre, d'une manière agréable, les objets les moins intéressans. Elles ont cette sensibilité précieuse, sans laquelle il n'existe point de talent, et qui peut quelquefois les remplacer tous. Elles savent saisir les nuances les plus délicates du sentiment, et donner des impressions favorables à la vertu. Enfin elles ont l'art d'exciter la curiosité et de soutenir l'attention du lecteur par les incidens variés qu'invente leur féconde imagination.

Mais la plupart des romanciers du beau sexe, vivant peu dans le monde, sont peu à portée d'observer la société, et de connaître les mœurs et les passions. De là vient que souvent les caractères qu'elles tracent ne sont ni développés, ni soutenus; qu'elles en inventent qui ne sont pas dans la nature, et qu'elles ne font pas parler aux passions le langage qui leur est propre. Peu d'ouvrages demandent, autant que le roman, une grande connaissance de l'esprit et du cœur humain. C'est cette connaissance qui en fait le véritable mérite, et qui en rend la lecture utile. On reproche aussi aux romans

écrits par des dames, d'être souvent irréguliers dans la conduite, et de choquer la vraisemblance; de n'avoir pas toujours un but moral assez marqué; d'être surchargés d'incidens épisodiques qui nuisent à l'intérêt principal de l'ouvrage; mais ces défauts sont assez communs aux romanciers des deux sexes. L'apparente liberté dont jouit le romancier, engage beaucoup de personnes à cultiver ce genre. Mais, malgré le prétendu affranchissement des règles, un roman doit, comme tout autre ouvrage, amuser, instruire et intéresser, et de ce qu'aucune route n'est tracée pour parvenir à ce but nécessaire, il n'est pas plus facile de ne pas s'égarer.

Miss Burney, aujourd'hui madame d'Arblay, passe pour le meilleur écrivain de romans qu'ait l'Angleterre; elle était très-jeune quand elle publia, en 1777, *Evélina*, en gardant l'anonyme, et à l'insçu de son père, le docteur Charles Burney. Celui-ci, convaincu du danger des romans pour les jeunes personnes, recommandait à sa fille de le consulter sur le choix de ses lectures. Un jour étant chez un de ses amis, il fut tellement prévenu par les éloges que l'on fit d'*Evélina*, qu'il l'emprunta, pour en procurer la lecture à sa fille.

Cécilia parut en 1782, et *Camille* en 1796. Le succès de ses deux premiers ouvrages fut si grand, qu'elle obtint pour le dernier une souscription de trois mille guinées. Les romans de miss Burney ont le mérite d'offrir le tableau de la société : ses caractères sont fortement dessinés et bien soutenus; elle sait les faire contraster entr'eux et les développer habilement. Le langage qu'elle prête à ses personnages, est toujours proportionné à leur caractère et à leur conditions; les incidens ont le mérite de la nouveauté. Elle sait inspirer le plus vif intérêt pour les personnages qu'elle offre comme modèles, et elle a constamment pour objet d'inspirer l'amour de la vertu. On lui a reproché de peindre quelquefois des caractères hors de nature, d'entrer dans des détails trop minutieux, et de trop prolonger ses conversations. Il semble que c'est aussi avec raison qu'un critique anglais a dit que miss Burney « a diminué l'effet de ses ouvrages par des couleurs chargées, et le ton de la farce (*). » Les trois romans de cet auteur tiendront un rang distingué parmi les meilleurs ouvrages de ce genre, mais quand on juge de leur mérite relatif, on

(*) V. *The pursuits of litterature.* p. 60.

les classe dans l'ordre de leur publication, circonstance d'autant plus singulière, que miss Burney sortait à peine de l'enfance, lorsqu'elle publia *Evélina*.

Madame Charlotte Smith est au rang des meilleurs romanciers de son sexe. Elle aurait peut-être atteint le même degré de perfection dans la prose que dans les vers, si elle avait moins écrit. Mais lorsqu'on sait que madame Smith, mariée à l'âge de treize ans, s'est trouvée avec une nombreuse famille dans les circonstances domestiques les plus fâcheuses, et qu'elle a dû se faire une ressource de son talent, on n'est pas surpris que plusieurs de ses ouvrages se ressentent de la rapidité avec laquelle ils sont écrits, et que le style en soit quelquefois négligé et diffus. Parmi les romans de madame Smith, les plus estimés sont: *Emmelina*, ou *l'orpheline du château*, *Desmond*, *Célestine*, *Ethelinde*, ou la *Recluse du Lac*. Ce qui caractérise en général ces romans, c'est l'élégance et la simplicité du style, la peinture vive des mœurs et des caractères, et l'art d'intéresser.

Madame Clara Reeve, est une des femmes anglaises qui ont le plus de talent et de littérature. Elle débuta, en 1774, par une traduction

élégante et fidèle de l'*Argenis de Barclay*. Elle a donné depuis plusieurs romans estimés : *Le vieux Baron anglais* ; *les Deux Mentors* ; *l'Exilé*, ou *Mémoires du comte de Cromstadt* ; l'*Ecole des veuves*, et les *Mémoires de Roger Clarendon*. Ces romans, au mérite du style, joignent celui de l'intérêt et de l'instruction. On reconnaît que l'auteur possède des connaissances de plus d'un genre, et qu'elle en fait un usage utile Elle a aussi publié un ouvrage en forme de conversations familières, intitulé : *Les Progrès des romans dans les différens temps et chez les différens peuples*. On y trouve des remarques judicieuses de critique et de morale.

Madame Charlotte Lennox mérite, comme madame Reeve, le titre de *Femme de lettres*, ainsi que s'expriment les Anglais (*litterary woman*) ; elle eut l'estime du célèbre Johnson, qui l'accordait difficilement même aux personnes de son sexe. On a d'elle quatre romans ; les plus estimés sont : Le *Don Quichotte femelle*, publié en 1752 ; *Sophie et Euphémie*. Madame Lennox a donné, sous le titre de *Shakespeare illustré*, un recueil de nouvelles et d'histoires, traduites des auteurs originaux qui ont fourni à ce poëte le sujet de ses tragé-

dies et de ses comédies. Elle les accompagne de notes, dont l'objet est de prouver qu'en général Shakespeare a gâté les sujets qu'il a empruntés, en y mêlant des incidens improbables, des intrigues absurdes, des détails bas et grossiers. Madame Lennox a traduit du français les *Mémoires de Sully*, qu'on a souvent réimprimés, et le *Théâtre des Grecs, du père Brumoi.* Elle fut aidée dans ce dernier ouvrage, par le célèbre Johnson, et par le comte de Cork et d'Orrery.

Mesdames Sophie et Henriette Lee ont eu encore plus de succès dans les romans qu'au théâtre. La première a donné l'*Histoire des autres temps*, fiction ingénieuse et intéressante, où elle montre une grande connaissance du cœur humain, et beaucoup de talent pour décrire. La seconde a publié les *Erreurs de l'Innocence* et les *Contes de Canterbury*, qui, au mérite de l'invention et de l'intérêt, joignent celui d'un but moral très-marqué.

Madame Inchbald est auteur de deux romans qui ont eu beaucoup de succès en France, *l'Art et la nature* et *Simple histoire :* ce dernier justifie pleinement son titre, du moins pour la première partie. Mais quoique très-simples, tous les incidens y sont féconds en si-

tuations neuves et attachantes, tous les dévoloppemens vrais et ingénieux, pris dans la nature, fins sans être subtils, délicats sans être précieux ; l'auteur montre beaucoup de connaissance du cœur humain, et beaucoup de sagacité pour en saisir les mouvemens les plus secrets. La seconde partie de ce roman, plus féconde en événemens que la première, n'a ni le même intérêt ni le même mérite.

Il avait paru, avant madame Radcliffe, quelques romans dans le genre qu'on peut appeler *Fantasmagorique et terroriste ;* mais elle l'a perfectionné, si on peut s'exprimer ainsi, en parlant d'un mauvais genre, et elle l'a mis à la mode. On ne peut nier qu'elle n'y ait déployé une grande imagination, l'art d'attacher l'esprit et d'intéresser le cœur, le talent d'écrire avec une élégance, une force et une chaleur, que peu d'écrivains possèdent au même degré. Le premier roman publié par madame Radcliffe, est intitulé : *les Châteaux d'Athlin et de Dumbayne.* Elle a donné depuis, *le Roman sicilien ; la Forêt ; les Mystères d'Udolphe*, et *l'Italien, ou le Confessionnal des pénitens Noirs.* regarde comme ses chefs-d'œuvre, *la Forêt et les Mystères d'Udolphe.* On a remarqué que le titre du dernier (*l'Italien*) est aussi injurieux

qu'absurde. L'imagination de madame Radcliffe enfante un monstre, et elle lui donne le nom d'une nation, comme si ce monstre en était le portrait. Que dirait-elle, si un romancier, prenant pour sujet le trait historique si connu *d'Inkle et Yarico*, lui donnait pour titre *l'Anglais ?* Les succès qu'a obtenus madame Radcliffe, lui ont fait une foule d'imitateurs, qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de vieux châteaux, de souterrains, de phantômes, etc.; mais comme ils n'ont point les talens de leur modèle, ils ont contribué à dégoûter d'un genre où l'on prétend soutenir l'intérêt pendant plusieurs volumes avec le seul ressort de la terreur, et qui n'a guère d'autre objet moral que de persuader qu'il ne faut ni empoisonner ni assassiner, parce que le meurtrier est découvert tôt ou tard.

Mesdames Blower, Helme et d'Alton tiennent un rang honorable parmi les romanciers de nos jours. La première a donné quatre romans : *le Tableau de la vie, ou Visite d'été; la Maison du curé; George Batman* et *Maria.* La seconde est auteur de *Clara et Emmeline* et de *Louise ou la Chaumière dans le marais.* On doit à la troisième : *le Vicaire de Lansdown.* Les ouvrages de ces trois dames n'of-

frent pas des caractères bien approfondis, ni une peinture énergique des passions ; mais ils ont le mérite d'être écrits d'un style simple et élégant, de peindre les mœurs avec vérité, de donner des idées justes du monde, d'inspirer l'amour des goûts simples et de la vertu.

Madame Robinson est aussi citée parmi les meilleurs écrivains de romans. Si l'on jugeait du mérite des siens par le succès qu'ils ont eus, on ne pourrait lui refuser une des premières places ; mais lorsqu'on les lit sans prévention, on ne peut s'empêcher de les trouver inférieurs à ceux de plusieurs autres dames. Il paraît que sa célébrité, comme poëte, et l'intérêt qu'elle inspirait personnellement, ont prévenu le public en sa faveur. Madame Robinson a donné huit romans, parmi lesquels on distingue *Vancenza ; la Veuve* et *Hubert de Sevrac :* elle a aussi écrit les *Mémoires de sa vie*, qui ne sont pas le moins intéressant de ses romans.

Mesdemoiselles Williams et Seward, que nous avons vues au premier rang comme poëtes, se sont aussi essayées, avec le plus grand succès, dans le genre du roman. La première a donné en 1790, *Julia*, où l'on trouve des tableaux pathétiques, des descriptions brillantes et un grand nombre de pensées ingénieuses, revêtues

d'images, ou présentées sous la forme de sentiment. Son style, quoiqu'il ait beaucoup de richesse et d'élégance, ne s'écarte jamais du caractère de la prose. On ne peut pas en dire autant de miss Seward, auteur de *Louisa :* elle lui a donné le titre de *Roman poétique*, peut-être pour prévenir ce reproche; mais cette précaution ne la justifie pas aux yeux de la saine critique, qui n'admet pas la poésie en prose.

Madame Cornélia Knight, auteur de *Marcus Flaminius*, dont nous avons parlé, a entrepris de faire une continuation de *Rasselas, prince d'Abissinie*, roman politique et moral du célèbre Johnson. L'entreprise paraissait difficile, et même téméraire; cependant madame Knight a su dans son *Dinarbas*, sinon égaler son modèle, du moins se faire lire avec plaisir, même par les admirateurs de Johnson.

Les romans de madame Bonhote, *la Vallée de Darnley, Olivia; Hélène Woodby*, etc.; ceux de madame Griffith, *Histoire de Juliana Harley; Le Malheur; Histoire de lady Barton;* ceux de madame Hays, *Emma Courtney*, etc., ont eu un succès mérité : les caractères qu'ils représentent sont pris dans la nature; ils aident à étudier la société et enseignent à s'y conduire. Madame Griffith a aussi

publié un ouvrage de morale, intitulé : *Essais adressés aux jeunes femmes mariées;* et madame Hays, un volume de *Lettres* et *d'Essais sur différens sujets de morale.*

L'Angleterre a eu peu de romanciers aussi féconds que mesdames Gunning et Parsons; la première avait déjà acquis de la célébrité sous son nom de demoiselle, Minifie, en publiant l'*Histoire de lady Frances S** et de lady Caroline S*** ; *l'Abbaye de Barford; le Tableau ; la Chaumière*; *le Tableau de famille*, et *le Comte de Pologne*. Tous ces romans, et sur-tout le dernier, ont eu du succès. Ceux qu'elle a publiés sous le nom de Gunning : *Les Mémoires de Marie;* les *Anecdotes de la famille de Bourough*, et *L'Amour à la première vue* ont été aussi accueillis très favorablement par le public. On ne peut nier que madame Gunning n'ait beaucoup d'esprit et d'imagination, qu'elle n'écrive d'un style agréable et facile; mais la plupart de ses romans, loin de donner des idées justes du monde et de la discipline des passions, sont propres à égarer l'imagination et à pervertir le jugement. Madame Parsons a moins perdu de vue un but moral dans ses romans. Il y a beaucoup d'intérêt et d'invention, et le style en serait quel-

quefois plus soigné et plus précis si elle avait moins écrit : mais étant restée veuve avec une nombreuse famille, elle s'est trouvée dans la dure nécessité d'écrire et de multiplier ses productions pour se procurer des ressources.

Parmi les écrivains de romans qui ont eu du succès, on place encore miss King, auteur de *Waldorf* ou des *Dangers de la philosophie* et du *Roman de la vie réelle*, où l'on trouve une brillante imagination, beaucoup d'idées philosophiques et d'observations justes sur les mœurs. Madame Opie, auteur d'un des romans les plus pathétiques intitulé : *Le Père et la Fille*; madame Johnson, auteur de *Calista*; madame Porter, auteur d'*Octavia*; madame Yearsley, auteur des *Captifs royaux*; madame Meeke, auteur de *Palmire*, d'*Ermance* et d'*Ellesmere*; miss Kelly, auteur de *Joscellina*; madame Well, auteur de *Constantin Neville*; etc. Si on voulait citer tous les romans écrits par des dames, il faudrait faire un catalogue au lieu d'une notice. Notre objet a été d'indiquer ceux qui ont eu le plus de succès ou qui annoncent le plus de talent dans leurs auteurs. Nous terminerons cet article par la notice de mesdames Bennet et

Roche, dont les romans ont été lus avec beaucoup de plaisir en France.

On a de madame Bennet, *Agnès de Courcy ; Hélène ; Anna*, ou l'*Héritière Galloise ; Rosa*, ou *la Fille mendiante*. On trouve dans ces romans, et sur-tout dans les deux derniers, beaucoup de talent pour peindre les mœurs et les caractères ; un grand intérêt répandu non-seulement sur l'événement principal, mais sur tous les événemens secondaires ; des incidens féconds en situations neuves et attachantes ; des tableaux frais et agréables. La fable est en général bien conduite, mais tout n'y est pas également bien préparé et bien expliqué.

Madame Maria Roche a donné les *Enfans de l'Abbaye*, la *Visite nocturne*, la *Fille du hameau*, etc. « Des romans anglais modernes, dit M. Morellet, sans excepter ceux de miss Burney, qui ont une réputation si méritée, aucun ne peut être préféré aux *Enfans de l'Abbaye*, et la plupart ne peuvent lui être comparés. » Avec des tableaux agréables, des scènes intéressantes, des caractères bien peints, on y trouve une excellente morale. On a reproché à madame Roche des imitations trop marquées de *Tom-Jones*, d'*Evélina*, de *Sterne*, et de *Madame Radcliffe*.

Elle a fait trop d'usage du merveilleux, dont elle pourrait se passer mieux que beaucoup d'autres romanciers. Elle manque aussi d'art pour conduire une intrigue et attacher de plus en plus le lecteur. Ces défauts sont moins sensibles dans les *Enfans de l'Abbaye* que dans ses autres romans.

CHAPITRE XIII.

Dispositions et goût des Anglais pour les beaux-arts.

PLUSIEURS observateurs philosophes, Montesquieu, Dubos et Winckelman ont affirmé que les Anglais n'ont point de dispositions naturelles pour les beaux-arts. Cette assertion, prise d'une manière trop générale, ne paraît pas fondée. Il est vrai que les Anglais, si supérieurs dans les arts mécaniques, le cèdent pour les beaux-arts, à toutes les nations qui les ont cultivés. Mais il serait absurde d'attribuer leur peu de progrès uniquement à l'influence du climat, et à des causes physiques, lorsqu'il est évident que d'autres causes, dont plusieurs n'existent plus, y ont également contribué.

M. Barri, dans son ouvrage intitulé: *Recherches sur les obstacles réels ou imaginaires aux progrès des beaux-arts en Angleterre*, combat l'opinion de Montesquieu, de Dubos et de Winckelman : il examine avec beaucoup de sagacité les causes physiques et morales qui influent sur les arts, fait voir quels sont les véritables obstacles qui en ont empêché les progrès en Angleterre, et les moyens de faire disparaître ces obstacles.

La réforme, qui eut lieu au seizième siècle, arrêta le goût des beaux-arts qui commençait à se répandre. Les encouragemens que leur donna ensuite Charles I.^er^, n'eurent pas des effets durables, parce que pendant la guerre civile, et sous le règne de Cromwell, le puritanisme qui domina, ne négligea rien pour les proscrire. De là vient que les temples, en Angleterre, offrent la plus grande nudité, que les maisons d'assemblées et les chapelles sont sans décorations; et que la musique n'a pas trouvé plus de moyens pour se perfectionner, que la peinture et la sculpture.

L'esprit public des Anglais, qui a fait encourager et protéger tant d'établissemens utiles, ne s'est pas également montré dans la protection et l'encouragement des beaux-arts, dont

les progrès intéressent aussi la gloire d'une nation. Pour tourner l'esprit public vers cet objet important, il aurait fallu que le gouvernement donnât l'exemple; mais la cour, n'étant occupée, comme les particuliers, qu'à ramasser de l'argent, non-seulement a négligé les beaux-arts, mais les a traités avec une sorte de mépris. Les successeurs de Guillaume III, qui s'efforçait en tout de se montrer l'émule de Louis XIV, n'ont pas comme lui laissé des monumens propres à introduire le goût des arts. Ce n'est qu'en 1769 que le gouvernement, excité par l'exemple d'une société particulière, songea aux moyens d'encourager les beaux-arts, et institua l'académie royale. Cet établissement a produit les meilleurs effets. Il a contribué à répandre l'amour des beaux-arts; il a fait encourager et honorer les artistes, et il a donné l'existence à l'école britannique.

En reconnaissant les progrès que les Anglais ont faits depuis cette époque, il faut convenir qu'il leur reste beaucoup à faire pour égaler les nations qui se sont le moins distinguées par la culture et l'amour des beaux-arts. Beaucoup de leurs artistes voyagent en France, en Italie, mais il y en a peu qui perfectionnent leur goût, et qui se distinguent dans leur pa-

trie. De riches particuliers consacrent des sommes considérables à faire venir d'Italie des tableaux, des statues, des antiques, et négligent d'encourager ceux de leurs compatriotes qui montrent du génie pour les beaux-arts. D'ailleurs ces ouvrages, achetés à grands frais, sont entassés dans les maisons de ville et de campagne, où les artistes et les amateurs peuvent difficilement pénétrer. Il n'en est pas de l'Angleterre comme des autres pays, où celui qui possède quelque monument de l'art, se croit obligé à celui qui vient le voir et l'admirer. Le propriétaire anglais est comme jaloux de ce qu'il possède, et s'il vous permet de voir sa maison, il vous fait entendre que vous lui avez une obligation. Ces amateurs font consister leur amour-propre à posséder ce que d'autres n'ont pas, et ce qui coûte beaucoup, sans s'embarrasser si les objets ont une valeur intrinsèque. Le singulier mélange qu'offrent les galeries de ces riches propriétaires, prouve assez que les ouvrages de l'art ne sont pour eux qu'un objet de luxe. Il est ordinaire de trouver à côté des chefs-d'œuvre d'un grand maître, les productions de quelque barbouilleur anglais, ou de mauvaises copies qu'on donne souvent pour des originaux.

Il n'y a pas en Angleterre une galerie de tableaux et de statues appartenant au roi ou à l'état, dont le public ait la jouissance, telles qu'il y en a à Rome, à Naples, à Florence, à Vienne, à Dresde, à Paris, etc. Le roi possède à la vérité un certain nombre de tableaux des grands maîtres qui sont répandus dans ses différens palais; mais s'ils étaient tous réunis, ils ne formeraient pas des collections comparables à celles que nous venons de nommer. Une galerie publique, en même temps qu'elle contribuerait à la splendeur de la Grande-Bretagne, servirait d'étude aux élèves et aux amateurs des beaux-arts. On dit que le roi d'Angleterre n'a pu faire une pareille collection, parce qu'il n'a pas, comme les autres monarques, les revenus de l'état à sa disposition. Mais ne pourrait-il pas consacrer une petite portion de son revenu à un objet si utile? Ne pourrait-il pas faire assigner une somme par le parlement? C'est par un acte de parlement que le musée britannique a été établi, et l'on pourrait de la même manière former une galerie de peinture et de sculpture. Il y a quelques années que les artistes et les amateurs espérèrent que leurs vœux, à cet égard, seraient remplis. Ils crurent que le gouverne-

ment commencerait cet établissement, en achetant la fameuse collection d'Orléans, qui lui fut offerte; mais les besoins de l'état ne permirent pas, dit-on, d'en faire l'acquisition.

CHAPITRE XIV.

Académie royale des Arts.

L'ACADÉMIE royale des arts a été instituée en 1769. La réunion de plusieurs artistes, peintres ou sculpteurs, qui depuis quelque temps avaient formé une société, peut être considérée comme l'origine de l'académie royale. Dans la première nomination, des artistes étrangers occupèrent les premières places. Les italiens Cipriani, Carlini, Zuccarelli, Zucchi, Bartolozzi; les allemands Zoffani, Moser et sa fille, Meyer, Angelica Kaufman; les français Vanloo et Rigaut, ont été de la première nomination. Une aile entière du palais de Sommerset fut destinée, par le roi actuel, au logement de cette nouvelle académie, ainsi qu'à recevoir une riche collection des meilleures statues antiques, et des bustes les plus estimés. Le titre d'académicien devint un titre honorable, et

l'ordre de chevalerie, dont les rois de la maison de Stuart récompensèrent le mérite de Rubens, de Wandick, de Lely et de Kneller, fut également accordé au président de cette académie, sir Josué Reynolds. Il a depuis été conféré à M. Strange, graveur célèbre. Si M. West, premier peintre du roi, n'en est pas décoré, c'est sans doute parce que la religion qu'il professe (le quakérisme) ne lui permet pas d'accepter de titre.

L'académie est composée de quarante membres, appelés *académiciens royaux*. Parmi ces membres, il y a quatre professeurs, pour la peinture, l'architecture, la perspective et l'anatomie. Reynolds fut le premier professeur de peinture. Les discours qu'il prononça en cette qualité, sont regardés comme des ouvrages classiques. Il eut pour successeur M. Barry, le meilleur dessinateur qu'ait l'Angleterre, et profond dans la théorie de son art, ainsi qu'il la prouvé par ses écrits. C'est aujourd'hui M. Fuzeli qui occupe cette chaire. Le célèbre Hunter a professé a l'académie royale l'anatomie, cette science, premier et indispensable élément des connaissances nécessaires à l'artiste. Les professeurs n'ont que trente liv. sterl. pour honoraires, mais ils ne sont tenus à faire que

six leçons pendant l'hiver, pour l'instruction de leurs élèves. Outre les académiciens royaux, il y a des membres associés et honoraires, dont le nombre est indéterminé.

Il y a tous les ans à l'académie, une exposition des productions nouvelles de ses membres et de ses associés. C'est une espèce de baromètre des progrès des trois arts du dessin en Angleterre, et ce baromètre indique quelquefois une marche rétrograde. Il est certain que la très-grande majorité des tableaux qu'on y expose, ne mérite pas cet honneur et ne donne pas une idée avantageuse de l'école britannique. La plupart de ces tableaux ne sont que des portraits qui n'ont que le mérite de la ressemblance, mérite dont le public ne tient aucun compte.

Pendant l'exposition, les salles sont remplies de *gentlemen*, de ladies et de prétendus connaisseurs. On paie un schelling d'entrée pour lequel on reçoit un catalogue des ouvrages exposés. Lorsque l'académie n'avait point un local à elle pour faire l'exposition, on ne trouva pas extraordinaire qu'elle fit contribuer le public à ses frais : mais lorsque l'exposition eut lieu pour la première fois au palais de Sommerset, il s'éleva un cri général : on dit que

c'était une honte pour la nation, et pour l'académie qui était royale. On trouva cependant que c'était le seul moyen d'écarter la populace, et que l'exposition attirait un assez grand nombre de spectateurs. Quelques personnes prétendirent même que le seul moyen d'y attirer des Anglais, c'était de les faire payer, et que le concours serait plus grand si on exigeait une couronne au lieu d'un schelling. L'exposition produit ordinairement, pendant le mois qu'elle dure, trois à quatre mille livres sterl. Cet argent est consacré à payer les professeurs, les officiers et les domestiques de l'académie; à acquérir les modèles, les livres et les estampes nécessaires pour les élèves; à entretenir quelques jeunes peintres en Italie, pour se perfectionner dans leur art. Ainsi c'est le public qui soutient l'académie royale, et non la munificence du roi, comme on pourrait le croire d'après son titre.

CHAPITRE XV.

Peinture ; ses progrès et son état actuel. — Notice des peintres anglais.

IL n'y a guère que cinquante ans que l'Angleterre a eu quelques bons peintres nationaux. Les *Anecdotes de la Peinture*, publiées par Horace Walpole, prouvent assez que presque tous les peintres qui ont mérité quelque célébrité en Angleterre étaient étrangers ; si on excepte James Thornill, Lely, Dobson, Hogart et quelques autres, il faut descendre jusqu'au temps de Reynolds pour trouver un artiste vraiment digne de ce nom : il a mérité d'être regardé comme le fondateur de l'école britannique, qui depuis lui a fait des progrès. Le caractère de cette école est un mélange du génie national, modifié par l'influence des professeurs étrangers, et par les études que Reynolds, West, Barri, etc., ont faites en Italie. Cette école n'a guère connu le beau idéal. En Angleterre, plus un tableau s'approche de l'imitation fidèle d'un objet connu ou chéri, plus il excite un intérêt général. Il

en résulte que l'artiste, au lieu de chercher la belle nature, a grand soin de copier religieusement les traits des personnes, ou les actions qui ont excité l'admiration du public. Cette école n'a pas mieux connu l'art sublime des proportions. Dans le nord de l'Europe, celles du corps humain sont observées avec moins de rigueur, et c'est peut-être parce qu'elles sont moins belles. Les Anglais sont pour l'ordinaire gras et charnus; par conséquent ils n'offrent aucun de ces contours prononcés qu'on observe dans les habitans du midi de l'Europe, chez qui les parties solides sont plus en rapport avec les parties liquides. Cette différence de mœurs et d'organisation produit l'incorrection du dessin, défaut qu'on reproche avec tant de justice aux Anglais, et qu'une étude sévère de l'antique peut seule corriger.

Les Anglais ont nommé Reynolds l'Albane, le Corrège de la Grande-Bretagne; il excelle sur-tout dans le portrait; on pourrait le comparer à Vandik, s'il avait le coloris de ce grand peintre. Il a le talent de développer le caractère, et d'indiquer la pensée de ceux dont il représente les traits. Quelques-uns de ses tableaux de famille sont de véritables morceaux de poésie. Ce genre de composition est

celui pour lequel il était le plus propre, et il a su l'ennoblir par la manière dont il l'a traité. Reynolds n'a pas également réussi dans les tableaux historiques ou allégoriques, pris de la fable. Un défaut de sa manière de peindre, c'est que ses couleurs s'effacent, en sorte que dans peu d'années ses tableaux ne seront connus que par les gravures qu'on en a faites.

M. Benjamin West, né dans le nord de l'Amérique, a eu l'avantage, ainsi que Reynolds, d'étudier les principes de son art en Italie. Tout le monde peut juger de son talent pour la composition, par la foule d'estampes qu'on en a faites. On reproche à ses premiers tableaux, tels que le Départ de Régulus, la Continence de Scipion, le Serment d'Annibal, la froideur, l'incorrection et les défauts de coloris qu'une étude trop servile de ses modèles devait nécessairement entraîner; mais en même temps ils offrent un goût pur, un style noble, une ordonnance sage. Les sujets sont bien choisis, ses figures bien dessinées, et l'on remarque dans ses compositions une unité de pensées qui réfléchit sur l'ensemble; mais rarement il a su s'élever jusqu'aux conceptions sublimes; souvent ses physionomies sont dé-

nuées d'expression, et l'on voit qu'il a fait de vains efforts pour transporter sur la toile les marbres des Grecs. Celui de ses tableaux qui paraît exécuté avec le plus de verve et de génie, est son Ugolin, qu'il composa vraisemblablement en Italie. Les nouveaux ouvrages de West ont un caractère très-différent des premiers; les sujets pris dans l'histoire des derniers temps, ont été traités heureusement par cet habile artiste; la première entrevue de Guillaume Penn avec les sauvages d'Amérique; la mort du général Wolf, la bataille de la Hogue, et les tableaux faits pour décorer le château de Windsor, suffisent pour faire juger à quel degré de perfection peut atteindre l'école britannique dans le genre de l'histoire. M. West doit être compté dans le petit nombre d'artistes qui ont joui avant leur mort de toute leur célébrité, et qui ont vécu non-seulement dans l'aisance, mais dans l'opulence. Sa fortune s'élève, dit-on, a plus de quatre mille livres sterling de revenu (*).

M. Barri n'a pas moins contribué que les deux peintres précédens à former l'école britannique. Pendant un long séjour en Italie, il a

(*) V. *Voyage de Foster en Angleterre.*

fait une étude approfondie de la pratique et de la théorie de son art; de retour dans sa patrie, il s'est efforcé, par ses exemples et par ses leçons, de réformer le goût de ses compatriotes. L'entreprise était difficile; il s'agissait de faire de l'académie une école de peinture, au lieu d'une simple école de dessin; il fallait apprendre au public, comme aux élèves de l'académie, que dans la pratique de la peinture, en Angleterre, on avait renversé l'ordre naturel des choses, et mis ce qu'il y a de moins important dans l'art au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé, le portrait au-dessus du genre de l'histoire. L'exemple que M. Barri unissait au précepte, produisit de l'effet sur nombre de ses élèves; ils sentirent qu'on n'est pas peintre lorsqu'on se borne à faire des portraits, qu'il faut exercer d'une manière libérale un art libéral, et aspirer à marcher sur les traces des grands maîtres.

Les constans efforts de M. Barri n'ont pas été sans succès, mais il a fini par être lui-même victime de son zèle. Les principes qu'il inculquait, ses exemples et sa conduite faisaient la censure indirecte de la plupart des autres peintres; ils n'ont pu lui pardonner d'avoir montré que leur art se bornait à un travail mécanique. Étant en très-grande majorité à l'aca-

démie, ils ont porté des accusations contre lui sur sa conduite académique, et sans les lui communiquer, sans entendre sa défense, ils lui ont ôté la place de professeur, et l'ont rayé ensuite du tableau des académiciens. Cette expulsion honorable pour M. Barri, fournira un nouvel exemple à citer à ceux qui prétendent que les académies ont plus souvent persécuté que formé les talens.

M. Barri est le meilleur dessinateur qu'ait l'école britanique; mais il n'a pas assez sacrifié aux grâces, et son coloris manque de vérité. Sa Vénus Anadiomène, dont l'estampe par Green, est dans le porte-feuille de tous les amateurs, est une figure admirable; mais on n'y reconnaît pas la reine de Cythère embellie par les grâces, et souriant aux amours; on estime aussi beaucoup son tableau de Jupiter et Junon, gravé par Smith, et celui de l'histoire de *Pandore*. M. Barri a orné la grande salle de la Société pour l'encouragement des arts, de différens tableaux historiques et allégoriques, dont la composition fait honneur à ses talens.

M. Turnbull, compatriote et élève de M. West, a exécuté, de concert avec son maître, les actions les plus importantes qui ont eu lieu durant la guerre d'Amérique. Il est connu sur-

tout par son tableau représentant la sortie de la garnison de Gibraltar, morceau de la plus grande exécution. M. Turnbull peut être placé dans la classe des peintres d'histoire anglais, à quelque distance de son maître.

M. Hamilton, que la mort vient d'enlever à la fleur de l'âge, est aussi peintre d'histoire. On voit dans la galerie de Shakespeare plusieurs tableaux de sa composition, où il a bien saisi le génie de ce grand poëte qui a su répandre les couleurs locales, celles de la nature sur tous ses sujets et ses caractères. Le tableau du même peintre, représentant une fête donnée par Salomon pour célébrer l'arrivée de la reine de Saba, est estimé par les artistes; mais son effet est presque nul. L'imagination n'est guère flattée du spectacle uniforme d'un banquet; on sait quels moyens de grands peintres, et sur-tout Veronèse, ont employé pour les rendre intéressans; au reste, ce n'est pas M. Hamilton qui a choisi ce sujet, il n'a fait qu'exécuter les ordres de lord Arondell, qui s'est fait représenter lui-même dans ce tableau sous les traits du plus sage des rois; tandis que sa nièce, mistriss Howard, figure sous ceux de la reine de Saba. La vanité de milord n'a pas été satisfaite de jouer un si beau rôle; il a fait

placer le tableau au milieu de l'église de sa seigneurie. (*)

On distingue encore parmi les peintres qui traitent des sujets historiques, MM. Romney et Nortcothe, tous les deux élèves de Reynolds. Ce peintre étant bien supérieur à tous ses compatriotes dans un temps où la peinture n'avait fait aucun progrès en Angleterre, on crut qu'il était parvenu à un degré de perfection dont il était bien éloigné. De là, il eut beaucoup d'imitateurs serviles, qui n'ont copié que ses défauts; c'est ce qui a produit tant de tableaux avec des arbres rouges, des nuages verts, des eaux jaunes, etc. MM. Romnay et Nortcothe ont su éviter les défauts de leur maître; le premier est aussi distingué comme peintre de genre. On regarde comme le meilleur tableau du second celui des deux jeunes princes assassinés à la tour par l'ordre de Richard III. Le coloris de M. Nortcothe est naturel, son dessin correct; il montre une grande connaissance du sujet, et beaucoup de vigueur dans la conception; il a fait quelques tableaux moraux à l'imitation d'Hogart, mais ils n'ont pas l'expression de ce peintre original.

(*) V. *Voyages de M. Foster en Angleterre.*

M. Opie, un des meilleurs peintres qu'ait aujourd'hui l'Angleterre, serait encore charpentier, si le célèbre poëte Walcott, qui a lui-même du talent pour le dessin, n'eût deviné en voyant quelques figures tracées par Opie, enfant, que la nature l'avait créé peintre, et ne lui eût donné les moyens de développer son talent. Les instructions que lui donna le docteur Walcott, avaient pour objet d'en faire un peintre d'histoire. M. Opie a en effet cultivé ce genre avec succès, mais il réussit sur-tout à peindre les mendians, les vieillards, les brigands, et en général les portraits. La force est son principal mérite; son coloris approche de celui de Rembraût, mais il lui est aussi inférieur, quant aux airs de tête, que les artistes anglais le sont pour les grâces aux peintres de l'école flammande.

M. Fuzely, suisse de nation, a une grande réputation en Angleterre; il y apporta un génie mâle et pittoresque, joint à une grande connaissance de modèles académiques; mais, ayant traité des sujets purement fantastiques et d'un goût bizarre, il est tombé dans les excès de la manière, ce qui ne l'a pas empêché d'obtenir les applaudissemens du public. Shakespeare lui a fourni le sujet de ses tableaux qui ont le plus de succès. Entre la peinture et la poésie, il

existe une barrière immense; il est impossible de peindre par des contours matériels certains êtres fantastiques des poëtes, et d'asservir à des formes prescrites leurs fantômes fugitifs. M. Fuzeli semble avoir franchi les limites de l'art, il a représenté l'esprit de *Hamlet*, les magiciennes de *Macbeth* qui se perdent dans les airs, et les êtres aériens du *Songe d'une nuit d'été*, de manière à faire illusion au *Spectateur*. Son grand tableau de cinquante-deux pieds de largeur, sur trente de hauteur, représentant une marche d'ombres heureuses dans les Champs Élisées, d'après Lucien, a le même mérite.

Il y a en Angleterre plusieurs peintres qui peignent principalement le portrait, genre beaucoup plus lucratif que les grandes compositions. Les Anglais ont plus de vanité que de goût réel pour les arts, ils aiment beaucoup à avoir leur portrait. « Il est inutile, dit un critique de cette nation, de placer devant des Anglais des bergers ou des héros; la nature et l'antiquité ne sont rien à leurs yeux, ils n'estiment qu'eux, et ne veulent d'autre image que la leur. » Tout peintre qui s'est fait la réputation de bien peindre et de saisir la ressemblance, est sûr de réussir. Kneller, qui ne peignit que le portrait, acquit

une fortune considérable; quand il mourut, il laissa cinq cents portraits qui n'étaient pas achevés, et pour lesquels il avait reçu la moitié du prix d'avance. Ce peintre pour satisfaire son avarice, et l'amour propre des Anglais, avait imaginé d'établir à Londres une fabrique de portraits : des collaborateurs allemands étaient chargé des accessoires de tous les tableaux dont il avait dessiné le trait. Vanloo acquit aussi une fortune considérable en faisant des portraits; il y avait ordinairement à sa porte autant de voitures qu'on en voit à St.-James, les jours de cour. Ces portraits qui constituent la plus grande partie de l'exposition de l'académie royale, ont presque tous un sort singulier. Ils sont aussi passagers et aussi *mortels* que ceux qu'ils représentent, et auxquels ils devaient donner une espèce d'immortalité; ils finissent dans des greniers, ou passent dans des boutiques de brocanteurs. Cela n'empêchait pas le célèbre Johnson « d'être fâché que Reynolds consacrât à des héros, à des dieux et des déesses un art qu'il employait si bien à resserrer l'amitié, à ranimer la tendresse et l'affection des absens, à continuer la présence des morts. (*).

(*) V. *The idler*, etc.

Parmi les peintres qui se distinguent principalement dans le portrait, on cite comme les plus estimés, MM. Rigaud, né en Alsace; Stothard, Brown, Nixon, Peters, Copley, Beechey, etc. Ce dernier est le premier peintre après Reynolds, qui ait été fait chevalier. Il a su, comme lui, ennoblir le genre du portrait par la manière dont il l'a traité. Plusieurs de ses tableaux, entr'autres celui où il a représenté le roi à la revue, réunit la fidélité du portrait avec l'intérêt et l'expression des tableaux historiques. Sir Beechey n'est pas un imitateur servile de Reynolds : son coloris est plus naturel et plus agréable.

Les Anglais paraissent mieux réussir dans le genre du paysage, qui n'exige pas la même perfection de dessin et où l'imitation fidèle de la nature suffit pour plaire, sans que l'artiste s'élève au beau idéal. Les paysagistes anglais ont en général un faire agréable; leur coloris est plein de fraîcheur; il n'a pas toujours la vérité de la nature, mais il plaît. Gainsbourough, mort depuis peu, a excellé dans le paysage ainsi que dans le portrait. Une touche légère, une entente parfaite du clair obscur, un coloris transparent et un faire facile, placent Gainsbourough au rang des artistes les plus distin-

gués de sa nation. Il était né peintre : dès son enfance, il annonça une imagination vive et un talent singulier pour l'imitation. M. Loutherbourg, alsacien, avantageusement connu en France, avait les talens nécessaires pour peindre la nature en grand ; mais il est resté au-dessous de lui-même depuis qu'il a voulu faire de son art un objet de spéculation. Wilson, qu'une mort prématurée a enlevé aux arts, a transmis ses talens à son élève, M. Hodges, l'un des compagnons de Cook. Durant ses voyages, il se familiarisa tellement avec l'imposant spectacle des divers phénomènes de la mer, qu'on peut lui donner à juste titre le nom de peintre de l'Océan. M. Hodges offre dans ses tableaux les images les plus riantes de la nature ; mais ses figures déparent ses charmans paysages. Dominique Serra, peintre italien, fixé depuis long-temps en Angleterre, est à l'école britannique, ce que Vernet fut à l'école française. On admire sur-tout son tableau représentant le retour du roi de Naples. La mer couverte de vaisseaux et de barques, est représentée sous l'aspect le plus majestueux. La pureté d'un ciel sans nuages, la transparence et la fluidité des flots, l'effet pittoresque du phare de Messine, tous ces magnifiques détails offrent

un bel ensemble. M. Wright s'est appliqué à peindre les effets d'un autre élément, la lumière et le feu. La girandole du château St.-Ange, l'éruption du Vésuve, les incendies, les orages, des scènes de feu de toute espèce rendent cet artiste l'idole des amateurs anglais.

D'autres peintres, tels que MM. Barret, Marlow, Farrington, Burgess, Sandby, etc., se distinguent dans le genre du paysage. Le dernier a porté à une grande perfection l'art de peindre à *l'Aquatinta*. Il a dessiné un grand nombre de vues qu'il a gravées ensuite à l'imitation des dessins en bister ou à l'encre à la chine. Ces ouvrages intéressent les amateurs des scènes champêtres et de l'ancienne architecture: ses points de vue sont bien choisis. M. Gilpin est le plus célèbre peintre d'animaux. Nul n'a su mieux que lui, peindre les chevaux, leurs attitudes fières, leurs contours élégans. M. Elmer a représenté les oiseaux sauvages avec une fidélité qui égale celle des peintres flamands. Madame Moser, née en Allemagne, mais élevée en Angleterre, possède le talent de peindre les fleurs avec tant d'art et de vérité, qu'on peut les comparer, pour la fraîcheur, à celles de Vanhuysum.

Quelque mérite que les Anglais aient dans le

genre du paysage, ils n'ont produit aucun ouvrage qu'on puisse mettre à côté de ceux de Claude Lorrain, de Salvator Rosa, du Poussin, de Loccatille, de Vernet, etc. Presque tous s'attachent à copier fidèlement la nature. Quelques beaux sites qu'elle présente, on sait que les grands peintres savent encore l'embellir et disposer avec art les différentes parties de leurs tableaux. En Angleterre, quelque riant et riche que soit le pays, les vues n'y sont pas pittoresques comme dans d'autres contrées, et surtout en Italie. (*) Les Anglais eux-mêmes ont reconnu ce désavantage. « La rareté des beaux jours, dit un observateur plein de goût et de talent, est une des causes qui font que l'Angleterre n'a produit que très-peu de bons peintres. On y voit rarement la nature dans ses beaux atours; la nature dans la perfection de ses charmes, c'est une maîtresse qu'on ne voit dans cette île que pour quelques instans, et comme en secret. Des impressions vives et passagères peuvent former de grands poëtes, mais non de grands peintres. Ce n'est pas assez que le peintre soit fortement touché des charmes de la nature :

(*) V. *More's strcures critical and sentimental on Thomson's seasons.*

pour les copier avec le pinceau, il a besoin de contempler son modèle à loisir ; il lui faut un beau jour pour en saisir, pour en répandre la lumière sur tous les objets de son imitation. Ce n'est que sous un beau ciel qu'on trouve des couleurs vraies, des couleurs vives et brillantes. »

Les Anglais cultivent avec succès d'autres genres inférieurs. Jérémie Meyer, peintre en miniature, et Zinke, peintre en émail, tous les deux allemands, ont formé des élèves qui les ont égalés ; les plus connus sont, MM. Cosway, Cotes, Humphry, Sheller, Engleheart, Hurter, etc. Dans la peinture au pastel, MM. Russel et Downman se sont fait un nom.

Un quaker, nommé Joseph Booth, prétend avoir trouvé le secret de multiplier les tableaux, et de faire des copies à vil prix : il a donné à cette invention le nom grec de *Polyplasiasmus*. Il s'opère par le moyen du pantographe ; chaque copie est ensuite retouchée et terminée au pinceau. L'inventeur et la société polygraphique prétendaient qu'il était impossible de distinguer ces copies de l'original ; mais les trois expositions consécutives qu'on en a faites n'ont servi qu'à prouver qu'il est aisé d'imiter les productions de certains artistes, et que le poly-

plasiasmus, ne pouvant pas reproduire fidèlement les ouvrages des grands maîtres, n'était qu'un secret propre à hâter la décadence de l'art.

Parmi les ouvrages publiés de nos jours, qui traitent de la théorie de la peinture, on distingue ceux de M. Gilpin, dont nous avons déjà parlé au chapitre des voyages pittoresques : ils ont conservé leur réputation, quoique M. Craig en ait fait une critique estimée; dans son *Essai sur l'étude de la nature, en dessinant les paysages;* le *Dictionnaire des peintres*, par Pilkington, auquel le célèbre poëte, M. Walcott, a fait des supplémens considérables, qui en font le principal mérite; les *Anecdotes des peintres célèbres en Espagne, dans le seizième et le dix-septième siècle*, par M. Richard Cumberland, deux vol. *in*-12; l'*Essai sur la peinture*, par M. Talbot Dillon; l'*Histoire philosophique et critique des beaux-arts*, par Robert Bromley, deux vol. *in*-4.°, où l'auteur paraît au-dessous de son sujet, lorsqu'il ne suit pas ceux qui l'ont traité avant lui; les *Anecdotes des beaux-arts en Angleterre*, par M. James Dallaway, un vol. *in*-8.°, ouvrage dont presque les deux tiers sont étrangers au sujet, et où l'auteur oublie de parler de la

gravure et des artistes vivans, et ne décrit que les monumens d'Oxford ; l'*Hogart* illustré par M. John Ireland, contient la vie de ce peintre moral, des observatiens et des anecdotes sur son genre : c'est un ouvrage estimable, quoiqu'on y trouve quelquefois des puérilités, etc.

CHAPITRE XVI.

Collections de tableaux.

HENRI VIII suivit pendant quelque temps l'exemple de François I.er et de Charles-Quint, qui rassemblaient à grands frais les monumens des arts, et protégeaient les artistes. C'est le premier roi d'Angleterre qui ait orné ses palais de quelques tableaux sur des sujets classiques. Ceux qu'on y voyait auparavant n'étaient que des portraits, ou des sujets tirés de l'Ecriture sainte, peints d'une manière informe et grossière. Ce prince accueillit à sa cour le célèbre peintre Holbein, et voulut aussi y attirer le Titien, qui n'accepta pas ses offres avantageuses. Les tableaux que laissa Henri VIII n'étaient pas assez nombreux pour mériter le nom de collection. La reine Elisabeth protégea exclusivement

les peintres de portraits, parce qu'elle était flattée de voir retracer ses traits, qu'elle croyait d'une beauté incomparable. Ses courtisans suivirent son exemple, et la peinture ne fit aucun progrès sous son règne. Jacques I.^er^, entiché de théologie et d'érudition pédantesque, ne montra aucun goût pour les beaux-arts; mais ils trouvèrent un protecteur dans son favori Villiers, duc de Buckingham, qui, jaloux du comte d'Arundel, voulut, à son exemple, rassembler des monumens, et acheta la collection de tableaux qu'avait formée le célèbre Rubens : cette collection, qui coûta dix mille liv. sterl., est la première qu'on ait eue en Angleterre.

Charles I.^er^, aussitôt après son avénement au trône, s'occupa des moyens de répandre dans ses états le goût des beaux-arts. Il fit venir à sa cour Rubens, et l'employa à peindre les plafonds du palais de Whitehall. Ce fut par les conseils de ce peintre qu'il acquit les cartons de Raphaël, vendus en Hollande, et la galerie entière de Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, qui coûta vingt mille liv. sterl. Cette collection fut placée dans un édifice près de Whitehall, que construisit Inigo Jones; elle fut ensuite augmentée, et au moment où on la vendit, sous le gouvernement de Cromwel, elle con-

tenait près de quatre cents tableaux. La collection du duc de Buckingham n'eut pas non plus une longue existence. Après sa mort tragique, plusieurs tableaux furent cédés au roi; le reste fut vendu ensuite à Anvers, à l'archiduc Léopold, et fait aujourd'hui partie de la galerie de Vienne. Les tableaux que le comte d'Arundel possédait, passèrent, par testament, à son parent, William Howard, comte de Stafford, et furent vendus pendant la guerre civile. On en retrouve plusieurs dans les collections du comte de Pembroke et du duc de Norfolk.

Charles II aima le luxe et les plaisirs sans aimer les beaux-arts; il ne leur donna aucun encouragement, et n'ajouta guère aux tableaux qui s'étaient conservés à Windsor, qu'un grand nombre de portraits de ses maîtresses, qu'on y voit encore, dans la chambre dite des *Beautés*. Les seules collections qu'il y eût alors en Angleterre étaient celles des comtes de Pembroke et d'Exeter, qui existent encore. Jacques II, suivant l'exemple de son père, rassembla à Whitehall un assez grand nombre de tableaux, mais ils périrent presque tous dans l'incendie qui consuma, en 1697, la plus grande partie de ce palais. On eut alors à regretter la perte de plusieurs tableaux des plus grands maîtres, et sur-

tout de vingt-trois tableaux du Titien. Guillaume III, rival de Louis XIV, voulut, comme lui, se distinguer par l'amour des beaux-arts. L'Angleterre lui doit le magnifique établissement de Greenwich et le château d'Hampton-court, la seule demeure des rois d'Angleterre qui soit digne d'un souverain. Les ouvrages de sculpture et de peinture dont il fit orner le premier édifice, n'ont rien de remarquable, et les tableaux qu'il réunit dans le second, sont, en général, mauvais ou médiocres.

Le règne de la reine Anne, qui forme une époque si mémorable dans l'histoire des lettres et des sciences, vit aussi le goût des arts faire quelques progrès. Le célèbre duc de Marlborough forma à Blenheim une riche collection de tableaux. Les ducs de Devonshire et de Bedford ornèrent leurs hôtels des ouvrages des grands maîtres. Les comtes de Pembroke et de Burlington, tous les deux amateurs éclairés des arts, leur donnèrent les plus grands encouragemens; l'un enrichit de morceaux précieux de sculpture et de peinture sa galerie de Wilton; l'autre en forma une nouvelle dans la maison Palladienne, qu'il s'était bâtie à Chiswich. Sous les règnes de George I.^er^ et de George II, l'Angleterre acquit de nouveaux monumens des

arts, et vit se former plusieurs collections: les principales sont celles de Robert Walpole, du comte de Leicester, de sir Paul Methuen, des banquiers Child et Hoare, du général Guise, de Frédéric, prince de Galles; et du duc de Norfolk. Ces collections existent encore, si on excepte celle de Robert Walpole, qui a été vendue à l'impératrice de Russie; mais c'est sous le règne actuel, et sur-tout dans les dernières années, que l'Angleterre s'est enrichie d'un grand nombre d'ouvrages de sculpture et de peinture, et a plus que doublé ses richesses en ce genre. Depuis cette époque, plusieurs collections qui étaient très-estimées des Anglais ont perdu leur célébrité; ils se sont enfin convaincus qu'il y avait beaucoup de copies, en voyant arriver les originaux mêmes; ils ont reconnu que beaucoup de leurs amateurs ressemblent à celui dont parle le peintre Richardson. Ce prétendu connaisseur, très-fameux de son temps, alla le consulter sur un tableau qu'il avait acheté comme un ouvrage du Guide. « Hugues Howard prétend, dit-il, que c'est une copie; s'il le dit encore une fois, je l'assommerai; maintenant, M. Richardson, dites-moi franchement ce que vous en pensez? »

Nous franchirions les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage, si nous entreprenions de donner une notice détaillée des différentes collections de tableaux qu'on voit, soit dans la capitale, soit dans les châteaux et les maisons de campagne. Nous nous contenterons d'indiquer rapidement les principales et ce qu'elles contiennent de plus précieux, en observant de suivre l'ordre chronologique de leur formation.

1. Collection du comte de Pembroke, à Wilton, dans le Wiltshire. Elle est formée en partie des tableaux qui avaient appartenu à Charles I.^{er}, et qui furent vendus pendant l'interrègne. Les tableaux les plus remarquables sont le portrait de Léon X, par Raphaël; Saint-André, par le Guide; tableau de famille, par Wandyke; Dédale et Icare, par le chevalier d'Arpino; Neptune et Amphytrite, par Luc Giordano; une Madonne, de Carlo Dolce; Cérès, par le Parmesan; Saint-Dominique, par le Corrège; les quatre Saisons, par Murillo; une Madonne, par Carlo Maratte; Wandyke, peint par lui-même, etc.

2. Collection de lord Exeter. Plusieurs beaux tableaux du Guide, de Paul Véronèse, de Wandike, etc.

3. Collection du duc de Marlborough à Blenheim, dans l'Oxfordshire. Plusieurs tableaux de Rubens, de la plus grande beauté, entr'autres le Méléagre et Atalante, Lot et ses deux filles, Vénus et Adonis. Ces deux derniers tableaux furent donnés par l'empereur au célèbre Marlborough, qui aimait surtout les ouvrages de Rubens. On distingue encore dans cette collection la Mort de Sénèque, par Luc Giordano; le Portrait de la maîtresse de Raphaël, peint par lui-même; un Martyre, par le Titien; une Madeleine, par Carlo Dolce; un Paysage, de Claude Lorrin, etc.

4. Collection du comte de Leicester à Holkham, dans le comté de Norfolk. Joseph et la femme de Putiphar, par le Guide; la Madeleine dans une grotte, par le Parmesan; Polipheme et Galathée, par Annibal Carrache, tableau qui faisait autrefois un des ornemens du palais Barberini; les Florentins se baignant dans l'Arno, alarmés par l'approche des Pisans: ce tableau a été dessiné par Michel-Ange et peint par Vasari.

La galerie de Robert Walpole, formée dans le même temps que celle du comte de Leicester, contenait deux cent trente-deux tableaux, et

fut vendue trente-six mille liv. sterl. à l'impératrice de Russie.

5. Collection de lord Tilney à Wanstead, dans le comté d'Essex. Elle fut commencée par un des ancêtres de ce lord, le fameux banquier *Child*, qui a fait aussi bâtir ce superbe palais. On y remaque un Saint François et une sainte Famille, du Guide; la Vierge, le Sauveur et Saint Jean, par Raphaël; un Cupidon, par le Corrège, etc.

6. Collection de M. Hoare, à Stourton-Park. Portrait de Carlo Maratti, peint par lui-même; le Mariage de Sainte Catherine, par Barocci; le Triomphe de Bacchus et de Diane, par le Dominicain; une Vierge, par Léonard de Vinci; Bacchantes, par le Titien; le Départ d'Hélène, par le Guide; l'Enlèvement des Sabines, par le Poussin, etc.

7. Collection de l'université d'Oxford, au collége de Christ-Church. Elle fut donnée à l'université par le général John Guise, en 1765. On y trouve beaucoup de copies et de tableaux très-médiocres et même mauvais, attribués faussement à de grands maîtres. On distingue parmi les bons, dont on a gâté plusieurs en voulant les nettoyer, David et Goliath, par Michel-Ange; Saint-Christophe, par le même; plusieurs fragmens des cartons de Raphaël;

les Portraits de la famille des Caracci, représentés en bouchers. On prétend qu'Annibal fit ce tableau pour donner une leçon à son frère Louis, qui rougissait de sa naissance; la Madonne de Bologne, par le même; Sainte Madeleine mourante, par le Dominicain; la Tête de Méduse, par Rubens; Paysage de Salvator Rosa, représentant la fable d'Erycthon, etc.

8. Collection de M. Metthuen, à Corsham, riche et d'un beau choix. Un Saint Sébastien, du Guide; une Tête, par le Corrège; Fernando Cortez, par le Titien; Saint Denis, par Eustache le Sueur; la Charité, par Vandike; Vénus, par Paul Véronèse; deux Paysages, de Claude Lorrain; deux Paysages, de Nicolas Poussin, etc.

9. Collections du roi au palais de Buckingham, aux châteaux de Windsor, d'Hampton-court, de Kensington et de Kew. Celle de Buckingham fut commencée par Frédéric, prince de Galles, père du roi actuel. Il y a plus de cent tableaux, presque tous des plus grands maîtres; mais ce ne sont pas leurs meilleurs ouvrages, si on excepte ceux de l'école flamande. On a remarqué que les portraits des Stuarts s'y trouvent, et qu'on n'en voit pas un seul de George I.^er ni de George II. A Windsor,

on voit les cartons du grand Raphaël; les autres tableaux sont de peu de prix, si on excepte quelques-uns de Vandike, et un portrait d'Henri VIII, par Holbein, de la vérité la plus dure et la plus effrayante. Les grands tableaux historiques de M. West, président actuel de l'académie de peinture, n'ont pas grand mérite; ils sont bien inférieurs à celui qu'il a fait pour la chapelle de Saint-George. Il y a plusieurs beaux tableaux à Hamptoncourt, et entr'autres, les Muses du Tintoret; le Jugement de Midas, par le Schiavone; le Portrait de Baccio Bandinelli, par le Corrège; Judith et Holopherne, par Paul Veronèse; mais on y trouve un grand nombre de portraits et de copies. A Kiew et à Kensington, on voit quelques bons tableaux de l'école flamande.

10. Collection du duc de Northunberland, à l'hôtel de Northunberland, Charing-Cross, à Londres. La famille des Cornaro, un des plus beaux tableaux du Titien. On y voit aussi les copies des plus célèbres tableaux d'Italie, faites par de grands peintres; l'École d'Athènes, de Raphaël, copiée par Mengs; l'Assemblée et le Festin des Dieux, du même peintre, par Battoni, etc.

11. Collection du comte d'Arundel, au châ-

teau de Wardour, dans le comté de Wilt. Saint Michel et Saint Pierre, par Michel-Ange; une Vierge, par Carlo Dolce; une Descente de Croix, par l'Espagnolet; une Sainte Famille, par l'Albane; une Madonne, par Raphaël.

12. Collection du comte de Radnor, à Longford. Tête du Titien, par lui-même; Naomi et Ruth, par Murillo; Socrate, par l'Espagnolet; une Madeleine et un Saint Jérôme, du Guide; un Coucher du Soleil, par Claude Lorrain; le Passage de la mer Rouge, par le Poussin, etc.

13. Collection du comte d'Egremont, à Petworth, dans le comté de Sussex.

14. Collection du comte de Carlisle, au château de Howard. Portraits du pape Grégoire et de Jules II, par le Titien; l'Enfant prodigue, par l'Espagnolet; Tancrède et Herminie, par le Guerchin; une Sainte Famille, par Annibal Carrache, etc.

15. Collection du lord Harcourt, à Nuneham, une des mieux choisies. Suzanne et les Vieillards, par Annibal Carrache; deux Mendians, par Murillo; Ulysse et Nausicaa, par Salvator Rosa; Madonnes, par le Guide et Barocci; Saint Jean, prêchant dans le désert, par l'Albane; Sainte Marguerite, par le Titien; Paysages, de Salvator Rosa, de le Poussin, de Rubens et de Vandervelde.

16. Collection de lord Scarsdale, à Kedleston. Une Sainte-Famille, par Raphaël; Diogène, par Luc Giordano; Triomphe de David, par le Guerchin; Vénus dormant, par Carlo Maratte; une Sainte-Famille, par le Guide; le Soir et le Matin, par Claude Lorrain, etc.

17. Collection du lord Asburnham, à Okeover : elle ne cède qu'en nombre à plusieurs autres. Tous les tableaux sont d'un beau choix. On y distingue, le Sauveur portant la croix, par le Titien; deux Têtes de vieillards, par Rubens; des Paysages, de Salvator Rosa; les Bacchanales, du Poussin, etc.

18. Collection de M. Aufrere, à Chelsea : elle contient cent cinquante tableaux; les plus remarquables sont les Sept Œuvres de Miséricorde, de Bordone; six Tableaux, de Nicolas Poussin; le Mariage de Sainte Catherine, par le Corrège et le Parmesan; un Repas, par l'Albane, etc.

19. Collection de M. Beckford, à Finthill, dans le comté de Wilt. Une Madeleine, par Rubens; Socrate et Archimède, par Rembrant; deux Paysages, de Claude Lorrain, que M. Beckford a payé six mille liv. sterl. : ils étaient autrefois au palais Altieri, à Rome, etc.

20. Collection de M. Agar, rue de Norfolk, à Londres, d'un grand prix, et bien choisie.

Plusieurs tableaux du Titien, entr'autres un Paysage avec une Femme endormie.

21. Collection de M. Angerstein, dans Pall-Mall, à Londres. Deux Tableaux de Murillo, qu'il a payés trois mille cinq cents guinées; un Tableau d'Hogart, les Mariages à la mode, qui a coûté mille guinées, etc.

Parmi les collections de Londres, moins nombreuses que les précédentes, on distingue celle du marquis de Lasdown, place Berkeley; celle du lord Suffolk, qui a de beaux tableaux de l'école hollandaise; celle de M. Knight, composée principalement de tableaux de l'école italienne; celle de M. Richard Payne, où l'on voit le plus fameux tableau du Rembrant, l'Enfant au berceau, et un très-beau Paysage, de Salvatore Rosa; celle de M. Hope, place Cavendish, qui réunit des chefs-d'œuvre de l'école flammande et de l'italienne; celle de l'alderman Hibbert, et celle de M. Jérémie Harman, principalement composée de tableaux de l'école hollandaise, etc.

Outre les collections que l'on voit dans les châteaux ou maisons de campagne dont nous avons parlé, il en est plusieurs autres, inférieures en nombre, qui méritent d'être vues : telles sont celles du duc de Buckingham, à Stow; du lord

Bute, à Luton; du duc de Newcastle, à Clumber; du lord Palmestron, à Broad-Land; du duc de Devonshire, à Chepstow et à Chiswick; du duc de Bedford, à Woburn-Abbey; de M. Child, à Osterley-Park; du lord Littleton, à Hagley; du lord Orfort, à Straw-Berryhill, etc.

Indépendamment de ces collections plus ou moins nombreuses, il y a un grand nombre de particuliers qui possèdent des tableaux. On calcule que, depuis dix ans, le nombre en est doublé en Angleterre : les Anglais ont profité des événemens de la guerre pour faire aussi, avec avantage, cette espèce de commerce. On a fait à Londres, dans cet intervalle, plusieurs ventes considérables de tableaux recueillis en Italie. On y a vendu des collections entières, et entr'autres celle du duc d'Orléans, celle de Calonne et celle du baron de Nagel, ambassadeur de Hollande. On sait que la première, formée par le régent, était une des plus belles de l'Europe, et contenait trois-cents tableaux. Elle a été vendue, en 1796, pour quarante-trois mille liv. sterl. au duc de Bridgewater, au comte de Carlisle et au lord Gower.

L'Angleterre est aujourd'hui, après l'Italie, le pays le plus riche en tableaux. L'ami des beaux-arts voit avec regret la dispersion de tant

de chefs-d'œuvre dans un pays où ils ne contribueront pas à leurs progrès, et où ils périront bientôt par l'influence du climat. Il aimerait mieux les voir sous le beau ciel de l'Italie, parce qu'ils s'y conserveraient encore quelques siècles, et qu'ils serviraient à former de grands artistes italiens et étrangers. Il regarde l'Italie, et sur-tout Rome, comme le musée de l'Europe : il pense qu'il est de l'intérêt des arts, et de toutes les nations qui les cultivent, que les artistes y trouvent toutes les écoles complètes; qu'enlever leurs plus beaux modèles à ces écoles, dont l'ensemble peut seul donner une idée de la perfection de l'art, c'est ôter aux artistes les moyens d'y atteindre. L'école de Raphaël, formée sur l'antique, et la plus propre à donner l'idée du vrai beau, a perdu presque toute son influence sur la peinture, par la dispersion des ouvrages de ce grand maître. Il ne reste pas aujourd'hui à Rome un seul tableau portatif de Raphaël, tandis que l'Angleterre possède ses cartons et nombre de ses tableaux. Qui peut douter que ces sublimes cartons ne fussent plus utiles aux progrès de l'art, si au lieu de pourrir dans le château de Windsor, où quelques voyageurs les voient à peine, ils étaient placés dans l'académie de S. Luc à Rome,

où les artistes de toutes les nations pourraient les étudier, y suivre les pensées de ce grand maître, et assister en quelque sorte à la création de ses chefs-d'œuvre? Il ne serait pas moins avantageux pour les progrès de l'art, de réunir les tableaux des différentes manières de Raphaël, en sorte qu'on pût observer la progression merveilleuse qui règne dans ses ouvrages. L'utilité et la gloire qui résulteraient d'une pareille collection, peuvent-elles être balancées par le plaisir de posséder inutilement ce que d'autres n'ont pas?

CHAPITRE XVII.

Sculpture ; ses progrès en Angleterre. — Notice des sculpteurs.

LA sculpture a fait en Angleterre des progrès encore plus lents que la peinture, et c'est également à des étrangers qu'elle les doit. Le comte d'Arundel, célèbre par les marbres antiques qui portent son nom, introduisit le premier dans sa patrie le goût des beaux-arts, en y apportant de beaux modèles, et en y appelant des artistes estimés. Du nombre de ces derniers

étaient les sculpteurs Hubert le Seur, français, élève de Jean de Bologne, et François Fanelli, florentin. Parmi les ouvrages que le premier a faits en Angleterre, on cite la statue équestre de Charles I.^er^, placée à Charing-Cross; un buste du même prince, que l'on voit dans la collection du château de Stourhead, et la statue du comte de Pembroke, placée dans la galerie de Christ-Church, à Oxford. Fanelli a jeté en bronze les statues de Charles I.^er^ et de la reine Henriette, qui décorent la colonnade du collége de St-Jean, dans la même ville. Il a aussi fait le monument de lord Cottington, à Westminster, et celui de Blackeach, dans la cathédrale de Gloucester. Ces ouvrages ont beaucoup de vérité et d'élégance.

L'exemple et les conseils du lord Arundel engagèrent Charles I.^er^ à protéger les beaux-arts et à se procurer les ouvrages des plus célèbres artistes. Bernini était alors le sculpteur qui avait le plus de célébrité; il fut chargé de faire le buste de ce prince, qu'il fit d'après un portrait de Vandyke. On sait que ce grand artiste, en voyant le portrait de Charles, prédit qu'il éprouverait de grands malheurs. Le buste fut vendu, pendant l'interrègne, 800 liv. sterl., et replacé après la restauration à Whithall, où

il périt dans l'incendie qui consuma ce palais. Bernini fit aussi pour Charles Ier, le Gladiateur de la Villa-Borghèse, qu'on voit maintenant à Hougton, et le monument de lady Jane Cheyney, placé à Chelsea.

Pendant l'interrègne, la culture des beaux-arts fut totalement négligée ; ils ne trouvèrent pas beaucoup d'encouragement sous le règne de Charles et de Jacques II, et sous celui de Guillaume III. Les seuls sculpteurs estimables qui aient paru dans cet intervalle, sont Cibber, né dans le Holstein, et Garlins Gibbons, anglais. Nous avons déjà indiqué leurs principaux ouvrages (*). Gibbons est le premier sculpteur anglais qui ait mérité quelque réputation. Le goût de la sculpture commença à faire des progrès en Angleterre, lorsque Rysbrack, flamand, et Roubillac, français, eurent exécuté plusieurs monumens supérieurs à ce qu'on avait fait jusqu'alors dans ce pays. Rysbrack parut à Londres en 1720; quoiqu'on ne sache pas précisément à quelle école il s'était formé, on juge à sa manière qu'il était de l'école française. Peu de sculpteurs ont fait un aussi grand nombre d'ouvrages. La statue équestre en bronze du roi

(*) V. les chap. *Bedlam*, *Monument*, *Whitehall*.

Guillaume, placée à Bristol, et le monument de l'évêque Hough, qu'on voit dans la cathédrale de Worcester, passent pour ses meilleures productions. Roubillac, compatriote et élève de Costou, fut le rival de Rysbrack, et contribua comme lui à enrichir de monumens l'abbaye de Westminster. Il n'a pas la force du flamand, mais il a plus d'imagination et d'élégance. On lui a reproché, avec raison, d'être quelquefois trop poétique, et de manquer de simplicité. Aucun artiste anglais, contemporain des deux sculpteurs étrangers, ne mérite de leur être comparé. Francis Bird, Edward Pierce, Shoemaker, Taylor, etc., qu'on cite comme les meilleurs, prouvent par leurs ouvrages que la sculpture était encore très-imparfaite en Angleterre.

C'est aux sculpteurs vivans, et à ceux morts depuis peu, que l'Angleterre doit ses progrès dans ce bel art. MM. Bacon, Bancks, Wilton, Nolekeins, Flaxman, ont le mérite d'avoir surpassé leurs compatriotes, et d'avoir produit des ouvrages où l'on sent mieux l'imitation des grands modèles. Bacon avait bien étudié l'antique, mais il ne paraît guère avoir connu le beau idéal; ses figures de femme, sur-tout, sont des copies fidèles des plus beaux modèles

qu'offre la nature. Le tombeau de Whitbread est le meilleur ouvrage de Bacon, « et ferait le plus grand honneur à ses talens, dit M. Dallaway, si ce n'était presqu'une copie du tombeau du cardinal de Richelieu, par Girardon ». On place aussi au nombre des bons ouvrages de Bacon, le monument érigé à l'Elisa de Sterne, dans la cathédrale de Bristol. Wilton, mort, ainsi que l'artiste précédent, depuis quelques années, a contribué comme lui aux progrès de la sculpture en Angleterre. Nous avons déjà décrit plusieurs de ses ouvrages. Ces deux artistes ont quelquefois adopté des emblêmes, des allégories, et même des costumes qui sont incompatibles avec le beau style de la sculpture. MM. Banks, Nolekeins et Faxman se sont moins écartés de l'antique. Le dernier, jeune encore, a déjà égalé les meilleurs sculpteurs de son pays; il a beaucoup de correction et de hardiesse dans le dessin, et pourra acquérir plus de grâce et de fini. Le monument qu'il a fait pour le poëte Collins, dans la cathédrale de Chichester, montre le véritable caractère de l'antique, sans imitation servile. On trouve le même mérite dans le monument de lord Mansfield, formé de plusieurs statues, qu'on vient de placer à Westminster.

Parmi les anciens, aucune femme ne s'est assez distinguée dans l'art de la sculpture, pour que son nom ait été conservé par l'histoire. Depuis la renaissance des arts, une seule femme, Propertia de Rossi, de Bologne, a été placée au rang des bons sculpteurs (*). L'Angleterre compte aujourd'hui deux personnes du sexe, madame Damer et mademoiselle Boyle, qui manient le ciseau avec beaucoup d'habileté. Madame Damer, distinguée par son rang, sa figure et son opulence, consacre tout son temps à l'étude et à la pratique de la sculpture; aucun artiste, appelé à gagner sa subsistance par son travail, n'est plus industrieux ni plus infatigable. La statue du roi actuel, placée à Edinburgh, les têtes colossales de la Tame et de l'Isis, dont on a orné le pont d'Henley; la statue de madame Siddons, représentée sous les traits de la Muse tragique; les bustes des ladies Melbourn et Foster, etc., placent madame Damer au rang des bons sculpteurs de son pays. On voit à Strawberry-Hill, maison de campagne dont elle a hérité d'Horace Walpole, un aigle tra-

(*) Elle mourut, très-jeune, en 1550, des suites d'une passion malheureuse. (*Voyez* VASARI, vol. I, édit. 1578.)

vaillé par elle avec tant d'art et de talent, que ce célèbre connaisseur a fait graver au-dessous l'inscription suivante : *Non me Praxiteles fecit, at Anna Damer.* « Ce n'est pas Praxitèle qui m'a fait, c'est Anne Damer. » Cette dame a appris les élémens de la sculpture de l'artiste romain Ceracchi, fameux par sa mort tragique.

Les difficultés que les Anglais ont à surmonter pour atteindre à une certaine perfection dans la peinture, sont encore plus grandes dans l'art du statuaire. C'est dans cet art, sur-tout, que la perfection du dessin est nécessaire. La sculpture a en Angleterre moins de partisans que la peinture, par la raison qu'il est plus facile de se procurer à prix égal une nombreuse galerie de tableaux qu'un muséum de statues, et parce que les connaisseurs sont très-rares. Un anglais disait que la sculpture est trop froide pour l'Angleterre ; (*That sculpture was too cold for this country*). No serait-il pas plus juste de dire qu'ils sont eux-mêmes trop froids pour aimer un art qui ne frappe pas les yeux par des couleurs, et dont le grand mérite consiste dans la simplicité et le naturel ?

Dans la belle rue de Peccadilly, on voit plusieurs atteliers de statuaires. « Je suis fâché,

dit M. Ralph, qu'ils fournissent aux étrangers instruits tant d'occasions de blâmer et de condamner notre goût. Parmi cent statues, on en trouve à peine une supportable, soit pour le dessin, soit par l'exécution; les copies mêmes de l'antique sont si monstrueusement mauvaises, qu'on a bien de la peine à deviner leurs originaux. Je n'impute pas seulement aux professeurs la prostitution d'un si bel art; je l'attribue plutôt à l'ignorance et à la sottise des acheteurs, qui, voulant placer des statues dans leurs jardins, font d'abord de mauvais choix, et veulent ensuite payer leur sottise le moins cher possible. Cela habitue l'artiste à un mauvais goût de dessin, et à exécuter à la hâte et grossièrement; il ne cherche point la perfection, et il se croit heureux lorsqu'il a changé sa pierre en or. Rien n'est plus étonnant que l'ignorance de notre *gentry* dans les beaux-arts, et sur-tout en sculpture; elle est si grande, que parmi un si grand nombre de statues qu'on voit dans nos jardins, c'est presqu'un miracle si on en trouve une bonne. Non-seulement nous sommes ignorans, mais nous n'en connaissons pas même l'usage; car il est aussi rare de voir des statues bien placées que d'en trouver de bonnes. On place la statue équestre d'un héros près d'une

cascade, et des dieux marins dans la cour d'un château. Il semble que le sens commun devrait nous préserver de pareilles absurdités. Il y a cependant tant d'exemples du contraire, qu'on ne saurait être trop sévère dans la censure qu'on en fait ».

CHAPITRE XVIII.

Collections de statues et de marbres antiques.

DANS aucun pays, si on excepte l'Italie, on ne trouve un aussi grand nombre de statues et de marbres antiques, qu'en Angleterre. La première collection qu'elle ait possédée, est celle que forma Thomas Howard, comte d'Arundel, dont nous avons parlé. Doué par la nature de beaucoup de goût et de jugement, il passa plusieurs années en Italie pour se livrer à l'étude des beaux-arts. Il conçut le projet de les introduire dans sa patrie, et vit que le moyen le plus sûr de réussir était d'y attirer des artistes célèbres, et d'y rassembler de beaux monumens. Il recueillit des tableaux et des statues, et envoya dans cette vue John Evelyn en Italie, et Thomas Perry en Grèce. Ces deux

savans réunissaient le goût à l'érudition. Le dernier visita Pergame, Samos, Ephèse, Athènes, etc., où il recueillit plus de deux cents marbres antiques. Ce fut à Smyrne qu'il acquit les marbres célèbres qui contiennent la chronique de Paros. Il aurait rapporté de plus grandes richesses s'il n'avait perdu dans un naufrage tout ce qu'il avait trouvé dans les îles de Paros et de Délos.

Le comte d'Arundel, en mettant ainsi à contribution l'Italie et la Grèce, se forma bientôt une collection précieuse, composée de trente-sept statues, cent vingt-huit bustes, deux cent cinquante marbres *inscrits*, et de nombre de sarcophages, d'autels et de fragmens. Il plaça les statues et les bustes les plus beaux et les mieux conservés dans la galerie de son hôtel; ceux qui étaient mutilés ou d'un mérite inférieur, dans son jardin de Lambeth, et fit maçonner les marbres *inscrits* dans les murs de la cour de son hôtel. Les troubles civils, l'ayant obligé, en 1642, à quitter l'Angleterre, il emporta avec lui des tableaux, des pierres gravées et d'autres objets précieux, et se retira à Padoue, où il mourut quatre ans après. Il paraît que sa collection de tableaux et de statues fut comprise dans la confiscation générale des biens

des royalistes, décrétée par le parlement; mais on ne vendit qu'un petit nombre des plus beaux morceaux. Henri d'Arundel ayant recueilli la succession de son père, fit présent à l'université d'Oxford des marbres *inscrits*. Le reste de la collection fut vendu en 1676. On en fit trois lots, dont le premier, consistant principalement en bustes, fut acquis par le comte de Pembroke, et fait aujourd'hui partie du musée de Wilton; le second fut acheté par lord Lemster, et fut donné en 1755 par une douairière de cette maison à l'université d'Oxford; le troisième lot ne fut vendu qu'en 1717, à M. Waller, de la famille du poëte de ce nom, qui en céda une partie à M. Freeman Cook. On le voit à Beaconsfield, et à Fawley-Court, dans le comté de Buckingham.

Charles I.^er^, engagé, ainsi que nous l'avons vu, par l'exemple et les conseils du comte d'Arundel à protéger les beaux-arts, crut aussi que le moyen le plus propre à en inspirer le goût à ses sujets, était de leur offrir les chefs-d'œuvres de l'Italie et de la Grèce. Il donna ordre à sir Thomas Roe, son ministre à la Porte-Ottomane, et à sir Kenelm Digby, commandant de l'escadre anglaise, stationnée dans la Méditerranée, d'acheter dans la Grèce et

dans le Levant tous les antiques qu'ils pourraient se procurer. Ce prince forma, en peu d'années, une collection nombreuse de peinture et de sculpture. On voyait cent vingt marbres antiques dans la galerie du palais de Sommerset; deux cent trente dans le palais de Greenwich; trente dans celui de St.-James, et un nombre inférieur dans les autres maisons royales. Sous le règne de Cromwel, toutes les statues furent vendues, ainsi que les tableaux, et il n'en resta que très-peu en Angleterre. La plupart furent acquis par le cardinal Mazarin, la cour d'Espagne, Christine, reine de Suède, et l'archiduc Léopold, gouverneur de Flandre. « Aucun de ces princes, remarque M. Dallaway, n'offrit de les rendre à Charles II, après sa restauration (*). »

Les plus anciennes collections de statues et de marbres antiques qui existent aujourd'hui en Angleterre, sont celles de l'université d'Oxford et du comte de Pembroke, qui ne sont en grande partie que celle formée par le comte d'Arundel. La première est composée de trente-sept statues, de seize bustes, de deux cent cin-

(*) V. *Anecdotes of the arts in England, by James Dallaway.* 1 vol. *in*-8°. 1800.

quante marbres *inscrits*, et de plusieurs bas-reliefs, sarcophages, autels, etc. Tous ces objets sont plus curieux par leur ancienneté que par la perfection de l'ouvrage. La plupart des statues sont mutilées; plusieurs ont été restaurées avec si peu d'art par Guelfi et d'autres sculpteurs, qu'elles ont encore perdu de leur prix. Celles qui ont été autrefois exposées à l'air atmosphérique dans les jardins d'Arundel, ont perdu le poli du marbre par la décomposition. On distingue parmi ces statues Bacchus, la Fille grecque, Pâris juge, Vénus habillée et la Muse Terpsychore. La partie la plus intéressante de cette collection, ce sont les marbres inscrits, et sur-tout la chronique de Paros. Ils furent publiés par Selden en 1628, par Prideaux en 1676, par Mattaire en 1732, et par Chandler, avec encore plus d'exactitude, en 1763. Ces marbres ont occupé les veilles de plusieurs savans. La chronique de Paros a été traduite par le célèbre marquis Maffei, par Dufresnoy, par le docteur Playfair et par M. Robinson. Elle porte une date antérieure de deux cent soixante ans, à l'ère chrétienne, et rappelle les événemens qui ont eu lieu dans l'espace de mille trois cent dix-huit ans. Les premiers triomphes dramatiques d'Eschyle, de

Sophocle et d'Euripide y sont consignés, ce qui prouve toute l'importance que les Grecs attachaient aux spectacles publics. « Il est heureux, dit M. Dallaway, que le savant Selden ait déchiffré la plupart de ces marbres à leur arrivée, car ils auraient été plus dégradés en restant exposés à notre atmosphère pendant un siècle, qu'ils n'auraient souffert pendant vingt siècles, sous le beau ciel de la Grèce. » On a ajouté aux marbres d'Arundel ceux que deux savans voyageurs, sir George Wheler et M. Dawkins, ont rapportés du Levant.

La collection du comte de Pembroke au château de Wilton, consiste en trois cents morceaux de sculpture, dont la plupart sont des bustes. Outre les antiques qui ont appartenu autrefois au comte d'Arundel, il y en a plusieurs qui ont fait partie de la galerie Giustiniani, et de la collection du cardinal Mazarin. On a donné sous le titre d'*Ædes Pembrokianæ*, le catalogue du Musée du Wilton, avec des remarques d'érudition classique, et des observations judicieuses sur les arts. Les statues les plus estimées sont celles de Méléagre, d'Hercule, d'une Nayade, de la reine des Amazones, d'Hercule mourant, du père de

Jules César, de Marc-Antoine l'orateur, etc. Dans le peuple de bustes que réunit ce musée, on distingue ceux de Miltiade, d'Annibal, de Pindare, de Sophocle, de Cléopâtre, de Pompée, de Lépide, de Néron, d'Adrien, de Galba, de Vitellius, et sur-tout celui de Pyrrhus, roi d'Épire. Parmi les bas-reliefs, on admire ceux de Curtius, de deux Cupidons, d'Ulysse dans la grotte de Calypso, de Silène et de son âne, de Clélie, etc.

Pendant une grande partie du dernier siècle, les deux collections dont nous venons de parler ont été les seules que possédait l'Angleterre. On ne voyait dans les maisons des lords et des autres riches particuliers que quelques copies d'antiques en bronze ou en plâtre, et quelques bustes modernes dont on ornait les bibliothèques. Le célèbre Mead, médecin de George II, possédait seul une petite collection de statues, qui fut vendue à sa mort. Vers le même temps, Thomas Coke, comte de Leicester, ayant achevé son palais magnifique de Holkham, commença une galerie de sculpture : son exemple fut suivi par le comte d'Égremont et par Robert Walpole, comte d'Orford. Ils ont eu depuis tant d'imitateurs, que le désir de posséder des statues et des marbres antiques, est moins un effet de l'a-

mour des arts, qu'un effet de la mode et du luxe. Nous citerons ici les collections les plus nombreuses et les plus estimées, en observant l'ordre chronologique de leur formation, et en indiquant rapidement ce qu'elles contiennent de plus précieux.

1. Collection du comte de Leicester, château d'Holkham. Dix-huit statues et plusieurs bustes. Les statues les plus remarquables, sont celle d'un vieux Faune, de Diane et de Lucius Antonius, admirablement restauré par Bernini. Les bustes de Brutus l'ancien et de Sénèque, peuvent être mis à côté des meilleurs antiques.

2. Collection du comte d'Egremont, au château de Petworth, dans le Sussex. Vingt-deux statues, trente bustes et plusieurs bas-reliefs. Les statues de deux philosophes, d'un Camille ou jeune sacrificateur, d'une Vestale, d'un jeune Faune, sont les plus parfaites. On y distingue les bustes de deux enfans, d'une femme, la Tête de Vénus, et un bas-relief en bronze, représentant un sacrifice à Jupiter Capitolin.

3. Collection de sir Robert Walpole, comte d'Orford, au château d'Houghton, dans le comté de Norfolk. Seize statues ou bustes antiques, et dix modernes. Parmi ces derniers, on

admire l'Enlèvement des Sabines, par Jean de Bologne, et le Laocoon, par Girardon.

4. Collection de l'honorable Horace Walpole, depuis comte d'Orford, au château de Strawberry-Hill, comté de Middlesex. Dix-huit antiques, presque tous d'un grand mérite et bien conservés. On y remarque sur-tout la statue d'Antinoüs, le buste de Vespasien et l'Aigle, trouvé dans les jardins de Boccapadugli, qu'on regarde comme plus parfait que le bronze célèbre de la Villa Mattei.

5. Collection du comte de Carlisle, au château d'Howard, comté d'Yorck. Dix-huit statues ou bustes; plusieurs animaux, bas-reliefs, sarcophages, etc. L'Amour tirant de l'arc, les têtes de Némésis et d'Atys, passent pour les meilleurs morceaux.

6. Collection de M. Charles Townley, écuyer, rue du Parc, Westminster à Londres. Quatre-vingts statues, bustes, et autres marbres antiques. Il n'est aucune collection en Angleterre, qui contienne un si grand nombre de chefs-d'œuvre de sculpture. M. Towneley, dont la fortune n'est pas très-grande, les a rassemblés avec autant de bonheur que de goût. Les morceaux qui excitent sur-tout l'admiration des connaisseurs, sont les statues de Cybèle, de

Diane, de Bacchus, de Thalie, de deux Faunes, etc.; les bustes d'Homère, de Minerve, de Clytie, d'Apollon, de Bacchus, de Marc-Aurèle, d'Antinoüs, etc.

7. Collection du duc de Buccleugh Privy-Garden, Westminster à Londres. Vingt-neuf marbres antiques, parmi lesquels on distingue une statue de Léda avec le Cygne, et les têtes de Vénus, de Libera et d'Esculape.

8. Collection du marquis de Lansdown, hôtel Shelburne, à Londres. Vingt-quatre statues ou bustes. Les plus beaux morceaux sont les statues de Méléagre et d'un jeune Hercule, les têtes de Bacchus et d'Ariane, celle d'Antinoüs, et le buste d'un héros olympique.

9. Collection du vicomte Palmestron, à Broad-Lands, dans le Hants. Quinze antiques; un Amour dormant dans la peau d'un lion, une tête de Junon, celle de Diane, sont les pièces les plus remarquables.

10. Collection de M. Mansel-Talbot, à Margham, dans le comté de Glamorgan. Vingt-deux morceaux, dont les plus parfaits sont un jeune Faune, un homme Consulaire; les bustes de Solon, d'Antonin, d'Adrien, etc.

11. Collection de lord Grantham, à Newby, dans le comté d'Yorck. Vingt-deux statues ou

bustes. Les plus remarquables sont les statues de Minerve et de Vénus, une tête d'Alexandre.

12. Collection de sir Smith Barry, à Beaumont, dans le Cheshire. Trente morceaux de sculpture, parmi lesquels on admire une statue d'Antinoüs et un groupe de Paris.

13. Collection de M. Henri Blundel, à Ince-Blundel, dans le comté de Lancastre. Quatre cents pièces de sculpture, parmi lesquelles se trouvent sept statues, beaucoup de bustes, de sarcophages, d'urnes, de vases, etc.

14. Collection de sir Richard Worsley, dans l'île de Whigt. Quarante morceaux de sculpture recueillis, pour la plupart en Grèce, par le propriétaire lui-même qui les apporta à Rome, où ils furent examinés et décrits par le célèbre antiquaire, M. Visconti, membre de l'Institut: cette description en anglais et en italien fut publiée à Londres en 1798, en deux volumes avec des planches.

Quelque nombreuses que soient les collections dont nous venons de parler, on croit qu'il y a en Angleterre un nombre à peu près égal d'ouvrages de sculpture dispersés dans les maisons de plusieurs lords et autres riches particuliers. Nous indiquerons ici les principaux. Le duc de Dorset possède à Knowles douze marbres an-

tiques, parmi lesquels on distingue les statues de Démosthène et d'une Nymphe, et les bustes de Brutus et de Marcellus. On voit, à Stowe, maison du duc de Buckingham, célèbre surtout par ses jardins, quelques statues et vingt bustes. Les statues de Narcisse et de Pâris, juge, sont d'une grande beauté. Sir Sidney possède à Penshurt les bustes antiques portés d'Italie en 1740, par Perry. M. Anson, de Shuebourough, a une collection considérable d'antiques, parmi lesquels on distingue les statues d'Adonis, de Thalie et de l'empereur Trajan. On met au rang des plus belles statues antiques, celles de Junon ou Cérès, qu'on voit à Stourhead, chez M. Richard Hoare. La Vénus, de lord Besbourough, à Roehampton, et la tête de Niobé, de lord Yarbourough, ne sont pas moins estimées. Le marquis de Rockingham a réuni dans sa maison de Wentworth, plusieurs statues et d'autres marbres antiques d'un beau travail. La collection de lord Camelford, celle de sir John Macpherson, de sir William Strickland, près de Scarbourough, de M. Brand Hollis, près de Chelmsford, sont plus choisies que nombreuses. M. Knight possède la meilleure collection de petits bronzes égyptiens, étrusques et grecs qui soit en Angleterre. Le

Jupiter et le Mercure sont d'une grande beauté. M. Morritt de Rokeby a dans son cabinet le fameux bas-relief de Niobé et de ses enfans, que le roi de Naples envoyait à son frère le roi d'Espagne, et qui fut pris pendant la guerre. Lord Bateman et lord Exeter possèdent entr'autres morceaux, le premier, un Mercure, et le second, un Bacchus de la plus grande beauté. On voit de beaux vases dans plusieurs cabinets. Le duc de Portland possède le vase fameux de Barberini, décrit par M. d'Hancarwille et d'autres antiquaires. Les lords Warwich et Cawdor ont aussi des vases d'un travail admirable. Parmi les autres morceaux de sculpture que possède le dernier, on admire un beau Cupidon, du célèbre Canova.

Depuis que les Anglais ont acquis un si grand nombre d'antiques, ils ont fait quelques progrès dans l'art du dessin; mais l'influence de ces grands modèles aurait été plus sensible, si au lieu d'être dispersés dans des maisons de campagne, loin de la capitale, ils étaient réunis dans des galeries publiques où les artistes pussent les étudier à loisir.

CHAPITRE XIX.

Gravure ; ses progrès en Angleterre.—Notice des Graveurs célèbres.

DE tous les beaux-arts, la gravure est peut-être celui dans lequel on peut parvenir à un certain degré de perfection, sans avoir beaucoup d'imagination et de génie. Un travail assidu, une attention soutenue, une patience constante peuvent atteindre à un certain fini, et de bonnes études, peuvent donner la correction du dessin. C'est peut-être ce qui fait que les Anglais se sont plus distingués dans cet art que dans aucun autre, et qu'ils rivalisent avec les Italiens et les Français. Quoiqu'ils aient fait de grands progrès dans la gravure, il n'y a pas long-temps que cet art leur était presque entièrement inconnu. « Il faut avouer, dit M. Wenderburn, que les principaux artistes sont étrangers ou d'extraction étrangère. Pour le prouver, il suffit de citer les noms de Bartolozzi, de Ravenet, de Grignion, et d'autres. » Bartolozzi, établi à Londres depuis 1765, y a formé un grand nombre d'élèves, et peut être regardé

comme le fondateur de l'école de gravure en Angleterre. On y compte maintenant plus de soixante maîtres, dont plusieurs méritent d'être placés parmi les graveurs célèbres.

Les graveurs anglais les plus estimés sont l'infortuné Ryland, qui périt sur un échaffaud pour avoir fait un usage criminel de son talent; il dessinait avec une extrême pureté : Robert Strange, que le roi vient de créer chevalier : il a un dessin souvent incorrect, mais un burin superbe, qui le place à côté des Bolswert et des Vischer; Woollet, connu sur-tout par sa célèbre estampe de la mort du général Wolf, gravée d'après le tableau de M. West. On cite encore parmi les graveurs estimés MM. Sharpe, Hall, Sherwin, Collyer, Heath, Taylor, Byrne, Pouncy, Ogburne, et plusieurs autres, qui gravent également au burin et à l'eau-forte.

Les Anglais ont perfectionné un genre de gravure qu'on appelle *mezzo-tinto*, ou manière anglaise. Les artistes les plus distingués en ce genre sont : Raphaël Smith, les deux Green, Dixon, Jones, Carlom, Burke, Hayward, etc. Les Anglais ne réussissent pas moins dans la gravure au pointillé. On estime les estampes de ce genre, que Ryland a gravées, d'après les dessins d'Angelica Kauffman. Burke, Collyer,

Tomkins, Caroline Watson, Young, Stubbs, Stopier, etc., ont acquis beaucoup de réputation en ce genre.

Les graveurs anglais, étant en si grand nombre, leurs productions sont devenues, pour l'Angleterre, une branche de commerce assez considérable. On en envoie beaucoup dans les pays étrangers, et sur-tout en Allemagne, où l'on vend aussi des caricatures anglaises, quoiqu'on n'y connaisse ni les personnages ni les faits qui en font le sujet. C'est le grand usage que les Anglais font de la gravure, qui multiplie et entretient ce grand nombre de graveurs. Il ne paraît pas de romans, de voyages, de pièces de théâtre, de magasin, d'édition un peu soignée, qui n'ait des estampes et des planches. Rien ne peut être comparé à la magnifique édition de Shakespeare, enrichie d'une foule d'estampes gravées par Bartolozzi et les plus habiles maîtres de Londres, ni aux belles gravures des voyages de Cook. Il y a un grand nombre d'autres ouvrages, qui font aussi honneur au goût et à la magnificence des Anglais. Les plus magnifiques éditions sont dues à M. l'alderman Boydell, qui tiendra une place distinguée dans l'histoire des beaux-arts. Personne n'a plus contribué à leurs progrès en Angleterre, autant par son

exemple que par ses encouragemens et ses entreprises. Fils d'un inspecteur des terres, il faisait la même profession que son père, lorsqu'à l'âge de vingt-un ans, ayant vu quelques dessins gravés par Toms, il se sentit du goût pour la gravure. Il se rendit aussitôt dans la capitale, se mit en aprentissage chez le graveur dont l'ouvrage avait fixé son attention, et devint bientôt plus habile que son maître. Il publia son premier ouvrage en 1745; il consistait en plusieurs paysages qu'il avait lui-même dessinés. Cette première production ayant eu beaucoup de succés, il fit un grand nombre de vues de Londres, et grava plusieurs tableaux de Vanderveld, Berghen, Ostade, Castiglione, Salvator Rosa, etc. Ces gravures ayant procuré une fortune considérable à leur auteur, il en consacra une partie à encourager les jeunes artistes. Le célèbre Woollet fut un de ceux qu'il contribua à former; et c'est depuis cette époque que la gravure a fait de si rapides progrès en Angleterre, qu'elle peut rivaliser avec les écoles d'Italie et de France, et qu'elle est devenue une branche considérable de commerce.

M. Boydell n'a pas été moins utile à la peinture qu'à la gravure. Personne n'a plus contribué à établir en Angleterre une école de

peinture pour l'histoire. Connaissant le goût de ses compatriotes, qui n'aiment en général que les portraits, il imagina de les intéresser, en leur offrant des sujets tirés de leur poëte favori : telle est la *Galerie de Shakespeare*, ouverte au public, composée de tableaux faits par les meilleurs peintres, et qui tous retracent quelque scène de ce grand poëte. M. Boydell a fait faire, dans la même vue, plusieurs tableaux historiques, dont il a fait présent à la cité de Londres, et qui sont placés dans l'Hôtel-de-Ville.

Il y a quelques années, M. Boydell fit la collection de toutes ses gravures, et les publia dans la vue, dit-il, de mieux faire sentir quels progrès immenses l'art a faits en Angleterre depuis qu'il a donné ses ouvrages. Il se félicite d'avoir assez vécu pour en être le témoin, et il remarque en même temps que son livre est le premier qui ait jamais été publié par un lord maire de Londres.

La gravure, en métaux et en pierres fines, a fait aussi quelques progrès en Angleterre. Christian Reisen, norwegien de naissance, a porté à une assez grande perfection l'art de graver les cachets. Quant aux médailles, les Anglais n'ont pas eu de grands artistes dans cette partie de la gravure, et tout ce qu'ils ont

de remarquable en ce genre a été fait par des étrangers. Dassier était natif de Genève; Tanner et Natter étaient allemands : ils ont résidé quelque temps en Angleterre, mais n'y trouvant pas d'encouragement ils retournèrent dans leur patrie.

CHAPITRE XX.

Caricatures.

ON aime beaucoup en Angleterre le genre de gravures qu'on appelle caricatures satiriques. Cette espèce de satire a de grands avantages sur les pamphlets, en ce que ses effets sont soudains, parce qu'il suffit d'un coup-d'œil pour qu'elle opère, et parce qu'elle est à la portée de tout le monde. Les lois anglaises ont porté des peines contre les libelles, mais le législateur n'a pas prévu que le graveur, aussi bien que l'écrivain, pourrait être coupable de diffamation, et mériter l'animadversion des lois. Les caricatures satiriques représentent souvent les premiers magistrats, les plus grands personnages de l'état, sous des traits propres à les rendre odieux et ridicules; elles diminuent

ainsi le respect qui est dû aux autorités légitimes ; quelquefois, servant d'instrument à la fureur des partis, elles représentent la royauté, même sous des aspects qui la rendent méprisable aux yeux de la dernière classe du peuple.

Les particuliers ne sont pas plus à l'abri de ces satires. Si on a eu un malheur domestique qui pouvait rester enseveli dans le secret, le *caricaturiste* l'étale aux yeux du public, et le couvre de l'infamie de la publicité. Il trouble ainsi la paix des familles, et plonge dans la douleur et les regrets, des personnes irréprochables. Quoi de plus odieux et de plus tyrannique que de ne pouvoir pas être laid et difforme, sans craindre d'être offert en spectacle aux railleurs dans les rues d'une grande ville ? De toutes les satires, la plus odieuse est celle qui a pour objet les imperfections personnelles qui ne dépendent pas de nous ; mais les faiseurs de caricatures ne se contentent pas de représenter ces imperfections telles qu'elles existent réellement, ils se glorifient d'avoir le talent d'ajouter à la difformité naturelle, de rendre remarquable, par le ridicule, une irrégularité, un défaut auquel on ne prendrait pas garde.

Il est des états qui sont plus exposés que

d'autres à être le sujet des caricatures satiriques. Rien de plus commun que de voir des ecclésiastiques représentés sous des traits et dans des situations ridicules ; la gravure du *Vicar and moses*, est une de celles qui sont devenues les plus populaires. « On voit cette gravure, dit M. Knox, chez des villageois, chez des fermiers qui étaient accoutumés à regarder le curé de la paroisse comme un saint personnage, ce qui le mettait à portée de faire beaucoup de bien. Croit-on que ce sentiment de respect puisse se trouver dans des hommes qui, dès leur enfance, auront considéré leur pasteur comme un objet de dérision, un gourmand, un ivrogne ? »

Ce n'est pas là l'usage que le célèbre Hogart a fait de son talent pour les caricatures. On sait que chacune de ses gravures était une leçon de morale ; ses successeurs n'ont pas atteint son excellence dans l'art, et ne l'ont pas imité dans l'usage qu'ils ont fait de leurs talens.

Les caricatures, sous les rapports de l'art, ne méritent aucun encouragement ; l'homme de goût ne peut aimer ces ridicules chefs-d'œuvre. Il faut, sans doute, une sorte de talent, même pour ce genre, sur-tout pour ne pas pousser le burlesque jusqu'au dégoûtant,

pour conserver à la charge et au grotesque la vérité et le naturel qui leur conviennent. Mais pourquoi profaner le sanctuaire des arts et du génie ? Pourquoi défigurer, pour satisfaire la haine, tout ce qu'ils nous ont offert de beau, d'aimable ou de sublime, et métamorphoser leurs productions en images viles, basses et difformes?

On a comparé le peintre caricaturiste au poëte satirique; mais celui-ci a souvent pour but la perfection de l'art, et même du goût, tandis que ces dessins satiriques blessent les règles, les principes et les proportions. Si l'on considère ce genre de censure comme un correctif des mœurs, le but est encore plus souvent manqué; presque toujours le vice est par ce moyen moins sévèrement puni que le ridicule, et en général l'indécence de ces esquisses grossières d'un Bunbury ou d'un Gillray, est plus nuisible que les faiblesses ou les vices cachés qu'elle dévoile sans pudeur aux yeux d'un public curieux et malin.

M. Henry Bunbury n'a pas toujours abusé de son talent, du moins sous le rapport de la morale, et ce n'est pas sans fondement qu'on lui a donné le nom d'Hogart de nos jours. En 1787, il publia une suite d'estampes plaisantes sur l'équitation, accompagnées d'instructions

sur cet art, écrites d'un style ironique, avec beaucoup d'esprit et de naturel. L'ouvrage est intitulé : *Avis aux mauvais cavaliers*, par Geoffroi Gambado ; *les Progrès d'un Mensonge*, et beaucoup d'autres productions de son pinceau satirique, sont très-célèbres. Le plus estimé de ses dessins porte le titre d'*Amusemens du Dimanche*.

Les ministres, leur conduite, leurs moindres démarches, ainsi que celles des chefs de l'opposition, sont le sujet le plus ordinaire des caricatures. En 1784, époque où M. Fox jouait le premier rôle dans la chambre des communes, on le représenta assis devant un miroir qui réfléchissait la figure de Cromwell. Pendant le procès de M. Hastings, on représenta Burke regardant à travers une lunette une puce du Bengale, qui était plus grosse qu'une montagne. Dans une autre caricature, on voyait M. Hastings vêtu en Indien, menant dans une brouette le roi et le chancelier, avec cette épigraphe : *Ce qu'un homme achète, il peut le vendre*. Cette caricature se vendait publiquement.

Le prétendu mariage du prince de Galles avec madame Fitz-Herbert donna lieu aux caricatures les plus licencieuses ; une, entre

autres, le représentait dans les embrassemens les plus étroits de madame Fitz-Herbert, et le désignait par son ordre de la Jarretière, son titre d'altesse, et ces mots : *The prince in Fitz.* Il attaqua l'auteur avec assez peu de succès, pour être obligé de faire avec lui un accommodement, à la suite duquel parut une autre caricature qui représentait ce prince dans un état de repos, avec ces mots au bas : *The prince out of Fitz to the satisfaction of all the parties.* Un calembourg fait le sel de cette caricature; le mot *fits*, en anglais, signifie *transport, accès.*

Après la paix d'Amiens, on fit une caricature dans laquelle on voit John Bull recevant la paix qui débarque; celle-ci est représentée sous la figure d'une vieille femme impotente, qui porte sur son dos, dans un havre-sac, les isles de Ceylan et de la Trinité. « Eh quoi! lui dit John Bull, voilà tout ce que tu nous apportes! un rouleau de tabac et un peu d'épices! »

Depuis que des paris pour des marches forcées ont donné de la célébrité à leurs auteurs, une foule de jeunes gens ont choisi ce moyen de faire parler d'eux. Pour se préparer à ces marches, ils se mettent en pension chez des

fermiers, mangent de la viande à demi-cuite, portent des fardeaux énormes, et supportent les traitemens les plus durs avec une constance vraiment spartiate. Cette manie et le nom de *Bucks* (béliers), qu'on donne ordinairement aux jeunes gens débauchés, ont donné lieu à une caricature dans laquelle ont voit un fermier fouetter et charger de sacs un troupeau de béliers à face humaine; la légende est : *Amélioration de la race des béliers.*

Dans une caricature, représentant le repas d'installation du lord maire, on voit un Anglais chargé d'un embonpoint énorme, qui s'évanouit; on le secoue, on le pince, on lui apporte des eaux de senteur, on l'inonde, rien n'opère; une bonne vieille lui met sous le nez une énorme pièce de *roast-beef*, et il ressuscite.

CHAPITRE XXI.

Architecture. — Monumens gothiques. — Églises, Châteaux et ruines. — Gothique moderne.

L'ARCHITECTURE est de tous les beaux-arts celui dans lequel les Anglais ont fait plus

de progrès ; on peut même dire qu'ils s'y sont distingués dès les temps d'ignorance et de barbarie, si l'on considère cette multitude d'édifices gothiques qui se sont conservés en entier, ou dont on voit les ruines. On fait remonter l'introduction de l'architecture gothique en Angleterre, à l'époque de la conquête des Normands. Elle remplaça la saxonne, qui n'était qu'une imitation grossière, soit des édifices élevés par les Romains, dans le temps qu'ils occupèrent la Grande-Bretagne, soit des églises de Rome, dont les rapports pour les affaires religieuses avaient pu donner quelqu'idée aux Bretons (*). Les moines appelaient ouvrages romains (*opus romanum*) ces édifices saxons ; ils sont remarquables par la solidité des murs, la rondeur des arcades et l'épaisseur énorme des pilliers. On en voit encore plusieurs sans mélange d'aucune architecture plus récente ; les plus considérables sont le château de Norwich et les églises d'York, de Glastonbury ; de Malmsbury et de Dunstable-Abbey.

Les deux églises de Caen, que firent élever le roi Guillaume et sa femme, furent les arche-

(*) V. *Architecture ancienne en Angleterre*, par Carter.

types des édifices gothiques qui subsistent encore en Angleterre (*). Les progrès de ce nouveau genre d'architecture ont fait distinguer trois styles ; le premier est connu sous le nom de gothique ancien (*early gotick*) ; l'ancienne cathédrale de Saint-Paul, édifice beaucoup plus vaste que la nouvelle cathédrale, était de ce style. Parmi les édifices du même style, qui se sont conservés, les plus beaux sont l'abbaye de Westminster et les cathédrales d'Ely et de Salisbury. Au commencement du quatorzième siècle, on adopta dans l'architecture des massifs très-légers, des arcades très-élevées, des percés multipliés à l'infini, et quelques ornemens de sculpture ; elle prit un nouveau caractère, qu'on a distingué sous le nom de gothique pur (*pure gotick*). La cathédrale de Bristol fut un des premiers édifices construits dans ce nouveau style. La chapelle de St.-Etienne (aujourd'hui la salle de la chambre des communes) les cathédrales d'York et de Lincoln, offrent des modèles du gothique pur. Cette dernière cathédrale est, au jugement de lord Burlington et des plus habiles architectes, le chef-d'œuvre de l'architecture gothique. Les cathédrales de

(*) V. *Antiquités anglo-normandes*, par du Carrel.

Litchefield, de Peterbourough, de Winchester, et d'Exeter plaisent aussi par leur légèreté, leurs proportions et leurs ornemens bien assortis.

Le style du gothique pur se soutint jusques vers la fin du quinzième siècle, époque où l'amour de la nouveauté fit inventer une multitude d'ornemens inutiles et bizarres; l'architecture changea alors de style, et prit celui qu'on appelle *gothique fleuri* (*florid gotick*). Horace Walpole regarde comme l'archetype de ce nouveau style, la chapelle des archevêques, dans la cathédrale de Cantorbury, et comme ses chefs-d'œuvre, la chapelle sépulchrale érigée par Henry VII à Westminster, sous la direction d'Alcoque, évêque d'Ely, et l'église de Windsor, bâtie sur les dessins de Beauchamp, évêque de Sarum (*). Ces deux évêques ne sont pas les seuls ecclésiastiques qui se soient fait connaître comme architectes; c'est à des prélats, des abbés, de simples prêtres, que la Grande-Bretagne doit ses plus beaux édifices gothiques. Gandolphe, évêque de Rochester, construisit la cathédrale de Winchester et la tour de

(*) V. *Anecdotes des beaux-arts*, etc., par Horace Walpool.

Londres. Le chanoine Elie de Berham fut l'architecte de la fameuse église de Salisbury ; Guillaume Rede, évêque de Chichester, le meilleur mathématicien de son temps, se distingua dans l'architecture civile et militaire, et fit exécuter sous sa direction la bibliothèque de Merton, à Oxford, et le château fort d'Amberley ; Guillaume Wykeham, évêque de Winchester, est encore plus fameux comme architecte ; il fut surintendant de tous les édifices royaux, et fit élever le château de Windsor et la cathédrale de Winchester. Nombre d'abbés et de moines, ayant quelques notions de géométrie, dirigeaient eux-mêmes la construction ou la réparation de leurs églises. A mesure que l'architecture faisait des progrès, ils adoptaient les nouveaux styles ; de là vient ce mélange de styles qu'on remarque dans plusieurs édifices, et qui offre l'école complète du gothique dans toutes ses gradations. La cathédrale de Gloucester, dont le chœur passe pour un chef-d'œuvre d'architecture, réunit au style saxon tous les différens styles gothiques.

Quelque nombreux que soient les édifices gothiques qui subsistent encore, il est certain que les réformateurs en ont détruit presqu'un aussi grand nombre ; les plus riches et

les plus vastes abbayes furent les premières exposées à la fureur des fanatiques ; ils ne se contentèrent pas de renverser les autels, ils commencèrent à démolir les églises et les couvens qu'on aurait pu réserver à des usages publics. La solidité de ces édifices opposa une grande résistance au vandalisme, mais les ravages du temps ont continué son ouvrage. Nombre de ces abbayes en ruines attirent la curiosité des voyageurs ; elles l'intéressent non-seulement comme monumens historiques, mais comme ouvrages d'architecture et comme objets pittoresques. Les plus célèbres de ces édifices ruinés sont les abbayes de Tintern, de Nettley, de Fountains, de Glastonbury, de Kirkstall, de Lenercost, etc. On a donné un grand nombre de descriptions de ces ruines imposantes par leur masse et leur magnificence gothique. On voit encore dans la plupart, parmi les herbes et les débris, les tombeaux de plusieurs grandes familles existantes, et ceux de quelques hommes célèbres.

Les progrès de l'architecture *domestique* n'ont pas été proportionnés à ceux de l'architecture *religieuse*. Pendant que le système féodal subsista dans toute sa force, les demeures des barons étaient des châteaux cons-

truits pour la défense plutôt que pour la commodité. Ils n'offraient rien de régulier, rien de remarquable comme ouvrages d'architecture militaire. Lorsque les seigneurs féodaux cessèrent d'être indépendans et de se faire la guerre entr'eux. Ils continuèrent à donner à leurs châteaux la forme militaire, parce qu'elle annonçait la puissance et la dignité. Ces châteaux servirent cependant de places fortes pendant les guerres civiles, et la plupart furent détruits ou abandonnés. Dans toutes les parties de la Grande-Bretagne, on voit les débris de ces édifices, dont la grandeur étonne, et que leur situation rend encore plus pittoresques. Tous ces châteaux gothiques n'étaient pas assez ruinés pour qu'on ne pût les réparer et les rendre habitables. Plusieurs ont été restaurés avec beaucoup d'art, et montrent toute la grandeur de l'architecture gothique. Les plus célèbres sont ceux d'Arundel, de Warwich et d'Alnwich. Ce dernier, que le duc de Northumberland a fait rebâtir en partie sur l'ancien plan, fut jadis la demeure du fameux guerrier le comte de Percy, dont la mort a fait le sujet des meilleures anciennes ballades, de la langue anglaise. On cite encore parmi les châteaux qui joignent à une apparence mili-

taire, la magnificence et les commodités d'une maison privée, Thornbury, dans le comté de Gloucester, bâti par le duc de Buckingham, sous Henri VII; Mount-Surrey près de Norwich, que Henri Howard, comte de Surrey, fit construire à son retour de la cour de Médicis. Il en traça lui-même le plan, et l'on y distingue quelqu'imitation du style italien; Hampton-Court, que le cardinal Wolsey fit élever sur ses propres dessins; le château de Nonsuch, commencé par Henri VIII, et que Fitzalan, comte d'Arundel, fit achever avec magnificence; Penshurst, qui appartient aux Sidneys, etc. Tous ces châteaux et plusieurs autres ont été réparés ou rebâtis en partie. Les architectes anglais de nos jours entendent mieux le style gothique que leurs prédécesseurs, sans excepter les célèbres Jones et Wren. L'ouvrage d'Horace Walpole, sur les beaux-arts, a beaucoup contribué à fixer des règles pour juger du bon gothique, et les mémoires des sociétés des antiquaires ont aussi donné des lumières sur ce sujet, en offrant la description des plus beaux monumens de ce genre d'architecture. Bentham et Essex de Cambridge sont les premiers qui aient montré de la précision et du goût dans les restaurations gothiques.

M. Wyatt n'a rien laissé à désirer dans celles des cathédrales de Salisbury, de Litchefield et d'Hereford.

Les Anglais ne se sont pas bornés à restaurer et rebâtir les anciens édifices gothiques, ils en ont construit de nouveaux, qu'on croirait du dixième ou du douzième siècle. On dit, pour justifier ce goût bizarre, que ces édifices rappellent les idées de chevalerie qui tiennent à la bravoure, à la galanterie et à la loyauté. Mais ils renouvellent aussi le souvenir de l'orgueil et de la tyrannie des seigneurs féodaux, de l'opression et des malheurs des peuples. Ces châteaux figurent bien au milieu des bois et aux pieds des montagnes, mais ils attristent, pour ainsi dire, les plaines fertiles et les collines riantes. Le plus vaste de ces édifices gothiques modernes est le château d'Inverary, en Ecosse, qui n'offre aucune des beautés de ce genre d'architecture. Le célèbre Horace Walpole s'est proposé de les réunir toutes dans sa maison de Strawbery-Hill, qu'il a fait construire sur ses propres dessins, et l'on peut dire qu'il a réussi. L'originalité, l'harmonie des diverses parties, leur étonnante variété, en font un tout digne de fixer l'attention de l'amateur des beaux-arts.

Parmi les Anglais qui ont écrit avec goût sur l'architecture gothique, on peut citer, après Walpole, MM. Edward King, savant antiquaire; James Murphy, architecte estimé, et sir James Hall, plus connu par ses ouvrages d'histoire naturelle. Le premier a donné des *Observations sur les anciens châteaux*, remplies de recherches curieuses, et quelquefois d'opinions bizarres. Le second a fait une description de l'église et du couvent de Battalah en Portugal, où l'on trouve les détails les plus exacts sur l'architecture gothique en général, et en particulier sur celle des maures. Sir Hall a publié un *Mémoire sur l'origine de l'architecture gothique*, dont l'objet est de prouver que l'humble cabane du berger a donné naissance aux colonnes les plus élancées, et aux arcs les plus hardis de ce genre d'architecture. Pour prouver son système, il a fait construire un temple avec des branches d'arbres. Les courbures de tous les arcs de la voûte, qui ne sont que des branches fléchies, représentent au naturel les arcs gothiques. Les croisées offrent des ornemens diversement découpés, et exécutés avec des branchages simplement repliés sous toutes les formes que l'art paraît avoir anciennement empruntées d'eux. L'opinion de

sir Hall est d'autant plus probable, qu'il est démontré que dans les plus simples habitations de bois, se trouve comme le germe des plus magnifiques palais de marbre (*). Le savant Warburton a eu la même opinion que sir Hall, sur l'origine de l'architecture gothique. Il prétend que les peuples du Nord, étant accoutumés à adorer la divinité dans les bois, se construisirent des temples qui ressemblaient à des bosquets, lorsqu'ils eurent embrassé le christianisme. Il ajoute qu'il est impossible de ne pas reconnaître qu'une église gothique représente une avenue d'arbres.

CHAPITRE XXII.

Architecture moderne; ses progrès en Angleterre; son état actuel. — Notice des architectes.

CE ne fut que sous le règne de Henri VIII que l'on commença en Angleterre à s'écarter de l'architecture gothique. Le célèbre Holbein, appelé par ce prince, fit voir dans les édifices

(*) V. *Algarotti.* (*Essai sur l'architecture*, tom. II.)

élevés sous sa direction, quelques traits de l'architecture grecque qui florissait déjà en Italie. Jean de Padoue lui succéda, et mêla comme lui le style moderne au style gothique. Le château de Longleat et le palais de Sommerset, rebâti depuis avec plus de magnificence, sont ses prin cipaux ouvrages. La première maison, entièrement dans le goût italien, construite dans ce royaume, fut celle que Horatio Pallavicini bâtit à Little-Shelford, dans le comté d'Essex. Les *Élémens d'architecture*, que publia en 1524, sir Wootton, qui avait résidé long-temps à Venise, contribuèrent à répandre des notions sur le nouveau style. Sous le règne d'Élisabeth, la noblesse fit élever plusieurs maisons plus grandes, plus magniques que tout ce qu'on avait fait jusqu'alors. La plupart furent construites par John Thorpe, l'architecte le plus estimé de ce temps. Henri Howard, comte de Northampton, montra aussi du goût pour l'architecture, et fit bâtir sur ses propres dessins le vaste hôtel d'Audeley-Inn et celui de Northumberland dans Charing-Cross, qu'on cite encore aujourd'hui comme un des plus grands de Londres.

Ce qui caractérisait principalement l'architecture sous le règne d'Élisabeth et de Jac-

ques I.er, c'était la grandeur des appartemens, l'extrême longueur des galéries et la largeur démesurée des croisées. Les ornemens étaient accumulés et manquaient également de grâce et de propreté. La bonne architecture commença à fleurir en Angleterre pendant les premières années du règne de Charles I.er; et c'est au génie d'Inigo Jones qu'on dût la réforme du goût national. Cet artiste, né à Londres en 1572, fit deux fois le voyage d'Italie où il se forma à l'école de Palladio. Ses principaux ouvrages sont : *Banqueting-house* (l'hôtel du Banquet), qui n'est cependant qu'un pavillon du Palais-Royal dont il avait fait le plan; l'hôtel de Greenwich, qui sert d'hôpital aux invalides de la marine; l'église de St.-Paul, à Convent-Garden; la Bourse royale; plusieurs hôtels et maisons de campagne, et entr'autres l'hôtel de Lindsey, place de Lincoln's-Inn-Fields; le château de Gunnerbury, près de Brendford; le château de Pembroke, à Wilton; celui d'Ambersbury, etc. Plusieurs des dessins de Jones furent exécutés par Webb, son élève et son parent, qu'on met aussi au nombre des bons architectes anglais. Jones possédait toutes les connaissances relatives à son art. Il a écrit des observations et des notes sur Palladio, qui ont depuis été publiées avec

les ouvrages de ce grand architecte italien. Il a aussi fait une dissertation sur Stone-Henge, fameuses ruines du temps des Druides, qu'il regardait comme les débris d'un temple.

Il semblait que l'Angleterre, ayant eu, dès ses premiers pas dans l'art de l'architecture, un artiste qui s'était placé au rang des plus grands maîtres, dût s'enrichir des plus beaux monumens; mais bientôt les guerres civiles commencèrent, et cet art fut négligé comme les autres. Ce fut Christophe Wren qui ranima dans sa patrie l'amour de la belle architecture. Cet architecte, né en 1632, a élevé les plus beaux monumens qu'ait l'Angleterre, et un des plus vastes édifices modernes, l'église de St.-Paul. Nous avons déjà donné une description de cette cathédrale et des autres principaux ouvrages de Wren, le Monument, l'église de St.-Étienne de Walbrook, le collége de Chelsea, les bâtimens ajoutés à l'hôpital de Greenwich, le théâtre d'Oxford, etc. On pourrait encore citer la maison royale d'Hamptoncourt, mais elle est plus remarquable par son étendue que par sa magnificence. Wren était profond dans les sciences mathématiques, et fut un des principaux membres de la société royale de Londres à l'époque de son établissement. Malgré sa

grande modestie, ses talens l'exposèrent aux persécutions de l'envie. Non-seulement il n'acquit pas de fortune, mais il perdit la place d'architecte du roi, dont personne n'était plus digne que lui.

L'injustice du ministère anglais envers ce grand architecte, lui fit préférer John Vanbrugh pour la construction du château de Blenheim, dont la nation fit présent au célèbre duc de Marlbourough, en récompense de la victoire de Blenheim ou d'Hochstet. On sait que le défaut de ce vaste édifice, défaut qu'on a exagéré au jugement de Reynolds et de plusieurs autres connaisseurs, est la lourdeur : c'est ce qui a donné lieu à un bel esprit de faire à l'architecte l'épitaphe suivante :

Lie heavy on him, earth, for he
Laid many a heavy load on thee.

« Pèse sur lui, ô terre, car il t'a chargée de pesans fardeaux. »

Vanbrugh bâtit aussi le château d'Howard, qui est également très-vaste et d'une grande magnificence, et qui a les mêmes défauts que celui de Blenheim. Cet architecte était poëte et d'un esprit délicat et léger, ainsi que le prouvent ses comédies. L'élégance et la délicatesse

de ses écrits contrastent avec la lourdeur de son architecture qui en impose cependant par sa grandeur et sa noblesse. Vanbrugh, étant venu en France vers 1701, fut mis à la Bastille et y resta quelque temps sans avoir jamais pu en savoir la cause. Il y composa une comédie; et, ce qu'il y a d'extraordinaire, il n'y a pas un seul trait contre le pays où on lui avait fait cette violence.

Hawksmoor, élève de Wren, prit le caprice pour le génie, et l'amour des ornemens pour le goût. On ne trouve pas cependant ces défauts dans l'édifice de la bibliothèque de Queen's-College, à Oxford, qu'on a même attribuée à son maître. James Gibbs égale presque Vanbrugh en lourdeur. Il suivait scrupuleusement les règles de Palladio, mais la nature lui avait refusé le goût. Quoiqu'il ait élevé un grand nombre d'édifices publics, il n'y en a presqu'aucun qui ait de la simplicité et de l'élégance. Ses meilleurs ouvrages sont : l'église de St.-Martin, à Londres; la bibliothèque de Radcliffe, à Oxford, et les nouveaux bâtimens de King's College, à Cambridge. Les comtes de Pembroke et de Burlington, réunissant la théorie et la pratique de l'architecture, contribuèrent à corriger le style lourd de leurs pré-

décesseurs, et à faire admirer la grâce italienne. Le lord Burlington se forma par l'étude des ouvrages de Palladio, dont il a recueilli et publié plus de soixante dessins originaux. On reconnaît le digne élève de ce grand maître dans la salle d'Yorck, dans la colonade de l'hôtel Burlingthon, à Piccadilly, et dans la maison de campagne de Chiswich, qui rappelle la Villa Capra, près de Vicence, bâtie par Palladio. Deux membres de l'université d'Oxford, les docteurs Henri Aldrich et George Clarke, ont élevé plusieurs des édifices qui embellissent cette ville. Le premier a construit l'église d'All-Saints et le bâtiment de Peckwater-Court, à Christ-Church. On a aussi de lui des *Élémens d'architecture civile*, où il approfondit la théorie de son art. Clarke, inférieur à Aldrich, a bâti à Christ-Church l'édifice qui contient la bibliothèque et la galerie de tableaux. L'ordre de colonnes corinthiennes dont il est orné, a plus de pesanteur que de magnificence. L'architecte Riply eut beaucoup de réputation sous le règne de George II. C'est sur ses plans que le comte d'Orford fit élever le magnifique et vaste château de Hougthon ; mais on y remarque plutôt le style français que celui de Palladio. On peut dire la même chose du château de Hol-

kham, aussi grand et aussi magnifique, que le lord Leicester fit construire sur ses propres dessins.

L'architecture a fait quelque progrès en Angleterre sous le règne actuel. On y a acquis une plus grande connaissance de l'antique, et on a introduit un style où l'on aperçoit l'imitation des monumens anciens de Rome, de la Grèce et de Palmire. Adam a adopté un des premiers ce nouveau style. Le palais qu'il a bâti dans le comté de Derby pour le lord Scarsdale, est composé de parties prises de Rome et de Palmire. Le palais de Lutton, dans le comté de Bedford, l'hôtel de Shelburn, dans la place de Berkeley, à Londres, sont d'une simplicité ornée, riche dans ses effets. La façade et le portique du château de Stowe font honneur au même architecte. Les Anglais citent comme un des plus beaux monumens de l'architecture moderne, le bâtiment que Robert Adam et son frère John ont élevé sur le bord de la Tamise, et qui porte le nom d'Adelphi. C'est un édifice simple et régulier; mais il n'a rien de remarquable et qui suppose de grands talens dans l'architecte. Ce qui en fait la beauté, c'est d'être placé dans la plus belle position de Londres, dans l'endroit où la Tamise forme un coude

très-adouci ; en sorte que des deux côtés on embrasse le cours du fleuve, et l'on a la vue des deux superbes ponts de Westminster et de Blackfryers, de la cathédrale de St.-Paul et de l'Abbaye de Westminster. Sir William Chambers a construit deux châteaux ; celui de lord Besbourough, à Roehampton, et celui de lord Abercorn, à Dudingstone, qui auraient fait sa réputation, quand même le palais de Sommerset, un des plus beaux édifices publics de l'Angleterre, ne serait pas son ouvrage. M. Dance est connu principalement par un édifice d'un style particulier et bien adapté à sa destination, la prison de Newgate, où il ne paraît pas avoir eu de modèle. M. Taylor a construit les deux aîles qu'on a ajoutées à l'hôtel de la Banque, et le collége de Lincoln, où l'on trouve plus de bizarrerie que de grandeur. On cite aussi de cet architecte, la maison de campagne d'Asgill, à Richmond, dont le plan est très-poétique. Taylor, mort depuis peu, a été l'architecte le plus riche qu'ait eu l'Angleterre ; sa fortune s'élevait à deux cents mille liv. sterl.

M. Stewart, dit l'Athénien, à cause de sa description des monumens d'Athènes, a beaucoup contribué à répandre le goût de la belle architecture. La chapelle de Greenwich qu'il

a construite dans le style antique, est un modèle en ce genre. M. Holland a montré beaucoup d'imagination dans les décorations, mais un goût moins pur que M. Stewart. Sa colonnade du palais de Carlton, à le défaut de ne rien soutenir et n'offre qu'une rangée de pilliers élégans, mais inutiles. M. Carr a dessiné plusieurs maisons de campagnes, et entr'autres celle de Harewood, qui réunit l'élégance à la noblesse ; le mausolée du marquis de Rockingham, érigé dans la terre de Wentworth, est aussi un des plus beaux ouvrages de M. Carr. L'hôtel des sessions et la prison de Warwich, donnent une idée avantageuse des talens de M. Hiorne. C'est un des architectes qui ont imité avec le plus de succès le bon gothique. M. Payne a bâti les châteaux de Worsop, de Wardour et de Thorndon, qui sont moins beaux que grands et somptueux. M. Nash a essayé d'introduire un nouveau style, dans lequel il s'est proposé de réunir les avantages de la disposition anglaise, et la beauté du plan de Palladio. Le château de Dulwich offre un exemple de ce nouveau style. Parmi les architectes vivans, il n'en est aucun qui ait plus de célébrité que M. Wyatt ; il la doit sur-tout au Panthéon, vaste édifice éclairé par un dôme

central, et dont les galeries et le toit sont soutenus par deux rangs de colonnes. La façade de cet édifice ne répond pas à l'intérieur. Entre autres ouvrages de M. Wyatt, on loue la bibliothèque du collége d'Oriel, qui passe pour l'ouvrage d'architecture le plus parfait d'Oxford, le mausolée de lord Darnley, à Cobham, dans le comté de Kent, et celui de lord Yarbourough, à Brocklesby, dans le comté de Lincoln.

Nous avons vu dans la description de Londres, qu'en général les lords, les grands propriétaires, ne regardent pas les villes comme leur demeure ordinaire, et que par conséquent il n'y ont pas des maisons dignes d'eux. C'est dans leurs terres qu'ils étalent un luxe et une splendeur qu'ailleurs on ne voit que dans la capitale. C'est là qu'ils ont des habitations plus convenables à leur rang et à leur fortune. Dans aucun pays, si on excepte l'Italie, il n'y a un aussi grand nombre de belles maisons de campagne; plusieurs ont été faites sur le modèle de celles qu'on voit sur les bords de la Brenta, ou dans d'autres parties d'Italie, mais il est rare d'en trouver que l'architecte n'ait gâtées en voulant y mêler quelque chose du goût anglais.

Outre les maisons de plaisance que nous

avons citées, en parlant des plus célèbres architectes, il en est d'autres qui méritent également de fixer l'attention de l'amateur des arts : telles sont Sion-House, Fonthill, Stourton, Hagley, Hare-wood, Wentworth-house, Studley-Park, Mount-Edgecumb et Wanstead. Ce dernier château, situé à six milles de Londres, ne cède à aucune maison d'Angleterre pour l'élégance et la noblesse de l'architecture. La façade, qui a deux cent soixante pieds de longueur, est décorée d'nn beau vestibule de colonnes corinthiennes. Il a été construit par Colin Campbell, auteur du *Vitruve britannique*, trois vol. *in-folio*, où il a recueilli les dessins des plus beaux édifices élevés par les architectes de sa nation. Il en a ajouté plusieurs de sa façon : on voit qu'il a étudié la manière de Palladio, que souvent il ne fait que copier.

Ces maisons de campagne, entourées presque toujours d'un parc et de beaux jardins, entraînent de grandes dépenses et causent souvent la ruine des propriétaires. C'est ce qui fait que le peuple est dans l'habitude de les appeler : *la folie de M. un tel.* (*M. such-à-one's folly*).

CHAPITRE XXIII.

Musique ; son état actuel en Angleterre. Notice des compositeurs.

ON a demandé si les Anglais ont un goût national en musique ; s'ils doivent ce goût à Handel ; si leur musique est un dialecte de celle des Allemands ou de celle des Italiens. On peut répondre d'abord qu'il est douteux que les Anglais aient un goût national en musique ; plusieurs Anglais mêmes le nient ; mais s'ils en ont un, ils le doivent au célèbre Handel, dont les ouvrages, quoique vieillis, sont encore exécutés. Cet homme de génie sut connaître quel genre de musique convenait mieux à la langue anglaise et au caractère de cette nation.

L'établissement d'un opéra italien a contribué autant que les ouvrages d'Handel a répandre le goût de la musique en Angleterre. C'est depuis cette époque qu'un grand nombre de musiciens allemands et italiens sont attirés à Londres, et que l'étude de la musique est devenue une partie essentielle de l'éducation des personnes d'un rang distingué ou riches. On a vu successive-

ment se former des artistes qui ne sont pas sans mérite, quoiqu'on ne puisse pas les mettre à côté des musiciens étrangers.

Quoique la langue anglaise soit peu propre au chant et à la mélodie, les anglais ont cependant des opéras que le public entend avec plaisir, tels que *Artaxercès*, *l'Amour au village*, *la Duègne*, etc. *L'Opéra des gueux*, un des plus anciens, a dû son succès extraordinaire au sujet plutôt qu'à la musique. Les opéras les plus récens, et particulièrement ceux de M. Shield, offrent un genre de musique qui se rapproche davantage du goût italien, et qui paraît cependant bien adapté à la langue anglaise. Ces opéras peuvent être entendus avec plaisir, lorsqu'ils sont exécutés par des chanteurs tels que MM. Harrisson, Kelly, Incledon, et sur-tout madame Billington et M. Brahm, qui ont été applaudis en Italie : mais les chanteurs agréables et qui puissent plaire à des oreilles musicales, sont très-rares en Angleterre.

La musique d'église des Anglais est aussi très-inférieure à celle de plusieurs autres nations. On trouve assez généralement des orgues dans les églises épiscopales. Le chant dans les cathédrales, dans les chapelles des colléges, des universités, et dans plusieurs autres où il y a des

choristes d'office, est triste et monotone. On exécute dans quelques autres, des *oratorio* d'Hendel, ou d'autres compositeurs. Tous les voyageurs parlent de l'*Oratorio du Messie*, qu'on exécute tous les ans à l'abbaye de Westminster, et de la nombreuse réunion de musiciens qu'elle occasionne. On paie une guinée d'entrée, et cet argent est principalement destiné pour les musiciens pauvres. Dans la cathédrale de St.-Paul et à l'hôpital des Enfans-Trouvés, on exécute aussi des *oratorio*, en général de la musique d'Handel, au bénéfice de plusieurs institutions de charité. Pendant le carême on entend au moins une fois par semaine des *oratorïo*, qui sont rendus avec beaucoup de précision et d'ensemble.

Les amateurs de musique ont à Londres de quoi satisfaire leur goût. Outre l'opéra italien et les petits opéras anglais, il y a souvent de grands concerts à la salle d'*Hanover-Square*, à celle de *Free-Mason's-Hall*, ou à celle près du théâtre d'*Hay-Market*. Ce sont les musiciens les plus estimés qui se réunissent pour ces concerts, où l'on paie les billets d'entrée une demi-guinée. Souvent ces musiciens sont appelés à des concerts particuliers que donnent des gens riches. Il y a aussi à Londres des sociétés

musicales, comme l'*Anacréontique*, la *Société de l'ancienne Musique*, le *Catch-Club*, etc. Des amateurs ont des clubs où ils se réunissent pour faire de la musique, qui finit ordinairement par la bouteille. Les fêtes et les grands dîners sont aussi couronnés par des chansons que chante quelqu'un de la compagnie : quelquefois même on fait venir des musiciens de profession.

Nous avons vu dans le chapitre Universités, qu'à celle d'Oxford il y a un professeur de musique, et qu'elle confère les grades de docteur à ceux qui subissent les examens prescrits, ou qui ont fait preuve d'habileté dans la composition : de-là vient le titre de docteur que portent plusieurs professeurs de musique. M. Charles Burney est un des plus célèbres de ces docteurs. Il a fait plusieurs opéras qui ont eu beaucoup de succès, et une pantomime intitulée : *Queen-Mab*, qu'on joue depuis plus de trente ans. C'est sur-tout comme écrivain qu'il a une grande célébrité. Son *Histoire générale de la musique* a été traduite dans presque toutes les langues. Avant cette histoire, il avait publié deux voyages, l'un en France et en Italie, l'autre dans les Pays-Bas, en Hollande et en Allemagne, dont l'objet était l'état présent de la musique dans ces diffé-

rens pays. La méthode suivie par le docteur Burney dans ses relations, plût tant au célèbre Johnson, qu'il la prit pour modèle en rédigeant son *Voyage d'Écosse*. Miss Burney, aujourd'hui madame d'Arblay, célèbre par ses romans, est fille du docteur Burney.

M. Jackson d'Exeter publia, encore très-jeune, des compositions de musique, où il montrait une profonde connaissance des principes de l'harmonie. Il s'est placé depuis au rang des meilleurs compositeurs qu'ait eu l'Angleterre. Il a donné au public successivement plusieurs livres de chansons, d'élégies, de pastorales, d'hymnes, deux livres de sonates, deux opéras, etc., où l'on trouve un style régulier et facile. M. Jackson s'est fait aussi connaître comme homme de lettres, d'abord par un ouvrage intitulé l'*État présent de la musique à Londres*, où il fait des observations sur les causes qui empêchent les progrès de la musique en Angleterre; il publia ensuite deux volumes de *Lettres sur différens sujets*. Cet ouvrage, écrit avec beaucoup d'élégance et de pureté, contient des vues neuves et ingénieuses sur la peinture, la poésie et la musique. Il a eu plusieurs éditions, dont la dernière a été augmentée par l'auteur. En 1787 il a publié un ouvrage

intitulé : *Les quatre âges*, dont l'objet est de prouver qu'ils ont existé, mais dans l'ordre inverse de celui qu'on leur donne ordinairement. M. Jakson a deux fils qui suivent la carrière diplomatique ; l'un des deux a eu une mission à Paris à l'époque de la paix d'Amiens.

Le docteur Harrington, quoique simple amateur de musique, est mis au nombre des bons compositeurs anglais. Ses airs, ses duos, ses trios, sur-tout ceux dans le genre tendre et pathétique, sont pleins d'expression et de mélodie. Il a fait lui-même les paroles de ses airs, et il n'en est pas moins estimé comme poëte que comme musicien. Le docteur Harrington est le fondateur de la *Société harmonique* de Bath. Il a également fondé dans cette ville la *Société d'humanité*, qui est aujourd'hui le premier établissement de ce genre. La philantropie du docteur Harrington, médecin de profession, ne connaît point de bornes, et son humanité est si grande, qu'il a fondé un sermon annuel pour recommander la pratique de cette vertu à l'égard des animaux.

De tous les compositeurs anglais le docteur Samuel Arnold, maître de la chapelle du roi, est celui qui a eu le plus de célébrité. Il se fit connaître par des *oratorio* qu'on regarda comme

les meilleurs de tous ceux qu'on eût entendus après ceux d'Handel. Il débuta au théâtre avec succès, par l'opéra de la *Meúnière*. Il en a fait depuis plus de quarante, dont plusieurs se jouent encore, entr'autres, *Inkle* et *Yarico*, les *Montagnards*, le *Barbier espagnol* (de Séville), les *Enfans dans les bois*, le *Château d'Andalousie*, etc. Quand on a entendu ces opéras-comiques, on n'est pas étonné que le docteur Arnold en ait fait un si grand nombre; ils ne consistent, la plupart, qu'en un petit nombre d'airs. Le docteur Arnold a publié la collection de toutes les œuvres d'Handel, à l'exception de ses opéras italiens.

M. William Shield est de tous les compositeurs anglais celui qui plaît davantage aux connaisseurs. Ayant bien étudié le goût italien en Angleterre et en Italie, il a su l'adapter à la langue anglaise, sans contrarier son caractère. Son style est simple, aisé et correct. Ses airs rendent toujours bien les paroles, et sont agréables et variés. Ses accompagnemens sont faits avec art, et ses ouvertures font de l'effet. Il a principalement travaillé pour le théâtre. Ses opéras les plus estimés sont : *Rosina*, le *Fermier*, *Fontainebleau*, *l'Amour dans un camp*, le *Pauvre Soldat*, etc.

On doit encore mettre au rang des bons compositeurs anglais, MM. Arne, Aryton, Calcott et Busby, tous docteurs en musique. Le dernier est également estimé comme compositeur et comme écrivain. Il fut chargé par le docteur Arnold de faire la partie historique et littéraire du dictionnaire de musique, que celui-ci publia en 1786. Il a donné depuis un *Nouveau Dictionnaire de musique complet*, supérieur à tous les ouvrages de ce genre qui ont paru dans la langue anglaise. On cite parmi les bons ouvrages qui traitent de cet art, les *Essais sur l'origine, les progrès et les effets de la musique*, par M. Richard Eastcott, un vol. *in*-8.°, 1793. On y trouve des détails curieux sur les anciens bardes et menestrels.

CHAPITRE XXIV.

Opéra Italien à Londres.

Lorsque l'Angleterre se fut enrichie par la navigation et le commerce, les Anglais voyagèrent beaucoup en Europe et particulièrement en Italie, où ils trouvèrent une musique qu'ils admirèrent sans l'entendre. De là l'établisse-

ment d'un théâtre Italien à Londres; on fit venir des musiciens d'Italie, comme du vin de France et des points de Bruxelles. La musique italienne devint une mode, et beaucoup d'Anglais *faishonables* feignirent d'en être charmés; mais ils n'ont en effet aucun goût pour ce spectacle, et il ne peuvent pas même en avoir. L'expression, le sentiment et l'intrigue des drames italiens n'ont rien de commun avec la nation anglaise; ils ne représentent ni ses vices ni ses vertus. Si la musique n'est autre chose que l'expression vocale mise en chant, il faut, pour que ce chant puisse produire son effet, qu'il soit analogue au génie de la nation pour qui il est fait; car notre ame ne peut être affectée que par les accens qui lui sont propres. Pour que l'émotion que cause la musique puisse produire la même sensation chez deux peuples, il faudrait que les deux langues rendissent les mêmes expressions par les mêmes sons; or il n'y a aucun rapport entre la modulation de la musique italienne et l'accent vocal anglais.

Ce qui a fait le succès de l'Opéra Italien à Londres, ce n'est point le goût de la musique, c'est qu'il forme un théâtre étranger au peuple et à la bourgeoisie, et destiné seulement pour la haute société. Les autres théâtres, étant na-

tionaux, attirent également toutes les classes de spectateurs; les *uper-galleries*, ou le paradis y donnent la loi. A l'Opéra, le haut prix des loges et du parterre fait qu'il est fréquenté presqu'exclusivement par les gens du bon ton, les gens riches. Ils ne vont pas à ce spectacle pour entendre la musique, c'est pour eux une espèce de rendez-vous où ils vont pour se faire voir, pour causer, pour recevoir et rendre des visites. On n'écoute que rarement ce qu'on y chante, la danse seule fixe quelquefois l'attention; les femmes, qui sont silencieuses dans les endroits publics, ne le sont pas à l'Opéra. Ce n'est que depuis quelques années que l'usage s'est introduit de causer dans les loges, et surtout au parterre où les femmes vont également. On prétend que cet usage a été introduit par des dames qui ont été en Italie, et entr'autres par une duchesse, qui depuis long-temps donne le ton.

Le théâtre de l'Opéra présente à neuf heures un aspect particulier, il est presque plein et on n'y voit que des femmes; nulle part on ne voit une aussi grande réunion de personnes du sexe remarquables par la richesse de leur parure et encore plus par leur beauté. Les hommes et surtout les élégans par excellence ne s'y montrent

pas avant dix heures, et ceux qui arrivent plutôt, ont grand soin de ne pas se faire voir avant ce moment. Les uns arrivent tard parce qu'ils ne veulent pas se presser de quitter la table ; d'autres, parce qu'ils ne veulent pas rester longtemps dans la société des femmes; d'autres, pour s'ennuyer moins à un spectacle qui n'a pour eux aucun intérêt.

On retrouve au théâtre de l'Opéra de Londres un usage qu'on a eu de la peine autrefois à bannir des spectacles de France; les côtés du théâtre sont constamment occupés par des jeunes gens. « J'ai vu Virginie, dit l'auteur des *Lettres sur l'Angleterre*, au milieu de cent hommes, pleurer de la crainte d'être perdue dans un désert. Les jeunes gens regardent comme un privilége de se montrer sur ce théâtre ; cet usage, contre lequel on a tenté cent fois de s'élever, se conservera par la raison que le peuple n'est rien à ce spectacle, que les calculs sont faits pour l'éloigner. »

L'Opéra Italien de Londres, considéré sous le rapport de la musique, offre ordinairement les premiers chanteurs, les premières cantatrices de l'Italie; mais nulle part peut-être ce spectacle n'a moins d'ensemble et d'intérêt. Il est rare qu'il y ait plus d'un sujet qui mérite

d'être écouté ; les autres sont ordinairement au-dessous du médiocre, ou font entendre de vieilles voix qui rappellent à peine des souvenirs. L'Opéra de Londres n'a peut-être jamais été aussi mauvais que depuis qu'il possède la célèbre cantatrice Banti, qui, pour briller seule, écarte tous les sujets de quelque mérite. « Les habitués de ce spectacle ne se dissimulent pas combien il est au-dessous de l'argent qu'il leur coûte. Chaque année les entrepreneurs promettent qu'il sera meilleur ; mais, quoiqu'on y applaudisse rarement, comme on n'y murmure jamais, comme la salle est toujours pleine et que son premier mérite est d'offrir un rassemblement à la haute compagnie, l'Opéra peut durer encore long-temps tel qu'il est. »

L'Opéra Italien a beaucoup contribué a répandre en Angleterre le goût de la musique. Nous avons déjà dit qu'elle entre dans l'éducation des jeunes demoiselles ; elles chantent plus d'italien que d'anglais, mais elles exécutent sans expression, quoiqu'elles aient souvent les meilleurs maîtres d'Italie.

Les ballets de l'Opéra, malgré les fréquens voyages que les premiers danseurs de Paris ont faits à Londres, sont au-dessous du médiocre : on ne peut pas même dire à la rigueur qu'il y

en ait; car trois sujets avec quelques mauvais figurans ne suffisent pas pour former un ballet. Les décorations répondent à la danse : l'art du machiniste du moins à l'Opéra, n'a pas fait de grands progrès; les scènes se meuvent avec une lourdeur qui, ne permettant ni célérité ni ensemble, détruit tout le charme du tableau.

CHAPITRE XXV.

L'Art des jardins. — Nouvelle théorie. — Critique des jardins les plus fameux.

Rien ne fait, dit-on, plus d'honneur au goût des Anglais que la révolution qu'ils ont opérée dans l'art des jardins. On sait qu'ils ont substitué à la symétrie et aux décorations de l'ancien genre un *Système de la nature embellie, imitant les paysages réels.* Mais, quelque succès qu'ait eu ce nouveau genre, dont la loi fondamentale est de bannir toute apparence de régularité, les Anglais eux-mêmes conviennent que la mode a contribué, autant que le goût, à le faire adopter; ils reconnaissent qu'il est sujet à de grandes imperfections,

tandis que l'ancien genre a des avantages dont aucun jardin ne peut se passer.

« Autrefois *le Jardin d'agrément* (*Pleasure-Garden*), dit M. Aikin, était toujours considéré comme une dépendance de la maison. Son plan et ses décorations étaient par conséquent une branche subordonnée de l'architecture. Il était naturel qu'on le considérât ainsi. Pour qu'on pût bien jouir des plaisirs d'un jardin, il était nécessaire qu'il fût près de la maison ; ses odeurs se répandaient jusques dans les appartemens ; ses allées invitaient même l'indolence à se montrer au soleil, ou à se reposer à l'ombre ; les couleurs et les formes de son parterre réjouissaient la vue par leur beauté variée ; ses rampes, ses murs, ses portiques, ses terrasses donnaient à l'architecte la facilité de descendre, par degré, de la hauteur de son principal édifice, et de fondre peu à peu, pour ainsi dire, les pierres dans la verdure. Tout observateur sans préjugé reconnaîtra que l'œil demande quelque chose de ce genre, en voyant une de ces maisons de campagne qui s'élèvent isolées au milieu d'une pelouse nue. Ainsi la régularité était une base fondamentale dans le plan d'un jardin ; et, au lieu de faire aucun effort pour qu'il ressemblât à une scène

naturelle, on cherchait à produire des effets artificiels avec les matériaux de la nature. La principale règle de l'art n'était pas cependant de *faire avec la verdure ce que l'architecte fait avec la pierre.* Le bon goût a toujours défendu de donner aux arbres et aux plantes des formes bizarres et de chercher des ornemens qui défigurent la nature. Mais il est des ornemens dont la nature elle-même a offert les modèles, et que l'art a su imiter. C'est ainsi que le chèvre-feuille, courant d'arbre en arbre et enveloppant leur cime, forme une espèce de dais fleuri, qui offre un abri agréable contre le soleil et la pluie. L'art saisit cette idée, et forma les *berceaux* et les *treillages.* C'est ainsi que le tapis de verdure des prés, agréable à l'œil et doux au pied, a été changé en *gazon* ras et uni. L'élévation avantageuse d'un tertre, a été copiée dans les *terrasses.* Les promenades ombreuses sous les arbres d'une forêt naturelle ont été perfectionnées dans les *avenues* droites et claires; et les arcades accidentelles, formées par les branches entrelacées, ont donné l'idée des *allées couvertes*, etc.

» L'art a imaginé d'autres ornemens qui plaisent par le contraste : tels sont les fabriques d'ornement, les statues, les urnes et les vases

placés au milieu des scènes champêtres et solitaires. Une belle plante, s'élevant à côté d'un monument de sculpture qu'elle couvre de son feuillage, a autant de droits à l'admiration que son imitation dans un chapiteau corinthien. Ces inventions, et plusieurs du même genre, qui composaient les jardins enchantés de l'Italie et de la France, produisaient au plus haut degré le plaisir de la surprise. Le jardin était autant la création de l'art que la maison à laquelle il appartenait. Dans l'un et dans l'autre, après avoir rempli l'objet d'utilité, on cherchait à satisfaire l'amour de la nouveauté. Comme le caractère de la nature dans tous ses ouvrages est d'éviter la régularité, lorsque l'art a voulu créer du nouveau, il a cherché la symétrie de l'ordonnance.

» Les partisans du nouveau genre avancent, comme une maxime générale, que *l'apparence de l'art est toujours désagréable ;* mais je ne vois pas sur quel principe elle est fondée. Les traces de l'art indiquent l'invention, l'industrie, l'ordre; ce sont les traces de l'homme. Dans beaucoup d'ouvrages de l'artiste elles ne peuvent être cachées ; l'effort même qu'on fait pour cacher l'art ne fait que le montrer. Si l'on se propose, par les compositions du nouveau

style, de tromper le spectateur, en lui faisant croire que les scènes qu'il contemple sont naturelles, on ne réussira pas dans cette tentative. Le propriétaire qui fait exécuter un plan si coûteux et si difficile ne désire pas un pareil succès; l'orgeuil de l'opulence et celui de l'art s'y opposent. Cependant plusieurs des règles de goût, données par les législateurs du nouveau système, n'ont d'autre objet que de produire cette illusion (*). Mais, sans nous arrêter aux déceptions de l'art moderne des jardins, comparons-le sans partialité à l'ancien, par rapport aux beautés que l'un et l'autre peuvent produire.

» Les grâces libres de la nature, dit-on, fournissent un fonds perpétuel de variété, tandis que la régularité de l'art tend toujours à une uniformité constante; en sorte que tout ce qu'il y a de nouveau dans un jardin régulier est bientôt épuisé, tandis que la diversité infinie d'un paysage naturel présente un trésor inépuisable de formes nouvelles. On ajoute que les formes de la nature sont intrinséquement plus belles que celles de l'art; que les traits négligés de la première, comparés avec les lignes droites et les angles aigus du second constituent la diffé-

(*) V. *Le Jardin anglais*, poëme de Mason, chant II.

rence essentielle entre les grâces et la roideur. On allègue même des idées morales pour décider la préférence, et l'on dit que l'amour de la nature équivaut à l'amour de la liberté et de la vérité, tandis que les partisans de l'art sont déclarés des esclaves de la formalité et de la contrainte.

» Sans doute, les plaisirs que procurent les scènes variées d'une belle campagne, sont bien supérieurs à tous ceux que l'art peut donner. L'architecture, la peinture, le jardinage, ne sont plus que des jeux d'enfant devant les ouvrages de la nature. Mais il s'agit de comparer deux différens genres de jardin, et non un jardin et un paysage. Je suppose que je réside au milieu des beautés naturelles dont je ne peux pas, ou dont je ne veux pas jouir dans tous les temps : je considère quel plaisir est le plus propre à les remplacer. Dans cette vue, un jardin lié à la maison, qui est directement sous les yeux, qui présente des formes nouvelles par leur régularité, et riche en ornement de l'art, offrant le choix du soleil et de l'ombre, de la chaleur et du frais selon que la saison l'exige, et se fondant peu à peu avec la campagne naturelle, me semble préférable à une *imitation* de ces scènes mêmes dont je me suppose ras-

sasié. Cette imitation, si elle est en grand, offre la chose même. Faire couler une rivière dans un nouveau canal, étendre un lac, élever des montagnes, creuser un vallon, planter des forêts, c'est *créer un pays*. C'est un effort louable dans ceux qui ont une fortune suffisante pour exécuter de pareilles entreprises, et qui habitent un pays peu favorisé de la nature; mais tenter une semblable création, c'est entreprendre au-delà de ce que peut se proposer l'art des jardins. Si on essaie de composer un vasto paysage, l'exécution est difficile et n'égale jamais la nature : si on se renferme dans les limites de quelques arpens, l'art s'y montre partout de la manière la plus choquante. Rien ne s'écarte davantage de la nature que de contrefaire les grandes choses en petit. Toute illusion cesse à cette vue, et le plus magnifique jardin ne paraît plus qu'un jeu d'enfant (*). »

M. Aikin n'est pas le seul anglais qui reconnaisse que le genre irrégulier ne convient qu'aux pays où la nature n'a pas étalé ses richesses. S'il y a peu de jardins anglais en Italie, c'est qu'il serait difficile d'y embellir la nature. Les

(*) V. *Letters from a father to his son on various topics* by J. Aikin, 1 vol. in-8.°, 1793.

habitans de la Suisse n'ont pas adopté ce genre, parce que l'homme est là trop près du modèle pour avoir la ridicule prétention de le contrefaire. Ceux qui ont imaginé de donner des règles pour *créer la campagne et former des paysages*, ont cru qu'ils pouvaient égaler la nature elle-même, mais leurs ouvrages sont toujours inférieurs aux paysages rustiques qui existent de tous côtés. « A quoi bon, dit un de nos meilleurs poëtes, offrir dans un espace borné des effets confus et disproportionnés avec leur cadre, quand on peut les admirer dans toute leur grandeur naturelle, en se promenant au hasard et en regardant autour de soi? N'a-t-on pas une variété de scènes et de perspectives, que ne peuvent jamais offrir tous les jardins irréguliers? Est-il besoin des efforts de l'art pour entasser mesquinement ce qui est prodigué partout à si peu de frais et avec tant de magnificence? » (*).

Pour se convaincre combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, de créer des paysages, il suffit de jeter un coup-d'œil sur quelques-uns des jardins d'Angleterre les plus estimés. Stowe est celui qui jouit de la plus

(*) V. *Le Verger*, poëme par M. de Fontanes.

grande réputation. Il abonde en fabriques et en monumens de tout genre, la plupart copiés sur de bons modèles. Aucun jardin ne peut lui être comparé à cet égard, mais rien ne ressemble moins à un paysage. Il n'offre même pas de tableau principal: ce sont des scènes indépendantes l'une de l'autre, et sans aucun effet dans leur ensemble, malgré les beautés de détail. Le jardin de Blenheim, construit par le célèbre Brown, est un des mieux traités de l'Angleterre. « Il réunit dans son ensemble, dit M. Morel, la grandeur et la noblesse à une élégante simplicité, caractère qui constitue le *parc*, seul genre de jardin que comportait le site, et qui convenait à l'importance du château et à la dignité de la nation qui en a fait le don. » Un *parc* n'est pas un paysage; aussi Blenheim, malgré sa beauté, a-t-il un caractère triste et rembruni, défaut essentiel et commun à presque tous les jardins d'Angleterre. Les artistes ont trop souvent oublié qu'il faut plaire avant de chercher même le grand et le sublime, et qu'il faut avant tout attirer par un aspect aimable dans son ensemble. Leasowes, un des premiers jardins du nouveau genre, fut construit par le poëte Shenstone. Il se proposa de faire une ferme pastorale, mais on dirait qu'il la desti-

nait aux bergers de Guarini et de Fontenelle. On n'y voit ni paturages, ni enclos, ni bestiaux, ni aucun des bâtimens qui annoncent le genre pastoral. Les tableaux champêtres qu'il présente sont petits, et montrent par-tout l'art impuissant qui veut rivaliser avec la nature.

Pain'shill est presque le seul jardin qui offre une espèce de création. Il a été planté dans un terrain qui n'était couvert que de bruyères. Il y a quelques points de vues agréables, mais en général la qualité du sol donne au jardin un caractère triste. Le cadre est aussi trop petit pour les nombreuses scènes qu'il renferme, et les fabriques sont trop multipliées et en général d'assez mauvais goût. Le jardin royal de Kew est justement célèbre par sa collection d'arbres et de plantes exotiques, mais il réunit d'ailleurs tous les défauts qu'on reproche aux jardins anglais. On y trouve beaucoup de bosquets indépendans les uns des autres; et, au milieu, une vaste esplanade dont le terrain inégalement taillé, est arrosé par une rivière factice; mais nulle part il n'offre des aspects rians et pittoresques. Les fabriques grecques, gothiques, chinoises, arabes, turques, quoique belles, pêchent toutes par leur disconvenance

avec le site où elles sont placées. Le jardin de Richmond, qui communique à celui de Kew, a une belle partie, c'est la promenade au bord de la Tamise, mais elle ne doit pas beaucoup à l'art. La vue de ces jardins artificiels, qu'est-elle, comparée à celle de Richmond-hill, d'où les sinuosités de la Tamise, des villages, des bois, des champs et des prairies ravissent l'œil du spectateur? Celle-ci offre les véritables *jardins de la nature;* l'autre, les ouvrages imparfaits de l'art. Il y a en Angleterre plusieurs jardins qui présentent de beaux paysages; tels sont ceux de Park-Place et d'Oatlands; mais ces paysages, c'est la nature qui les a faits. Park-Place, quand l'art n'aurait pas travaillé à l'orner, n'en jouirait pas moins des aspects variés et rians des rives de la Tamise. Oatlands a été embelli par la rivière qu'on a fait serpenter au bas du côteau, mais c'est sa position et ses perspectives qui en font l'agrément et la beauté.

On pourrait encore citer plusieurs jardins célèbres, où les règles de la nouvelle théorie ne sont nullement observées, et qui doivent leur célébrité à la magnificence des fabriques qu'ils renferment, c'est-à-dire, aux décorations de l'art: tels sont les jardins de Wilton, de Hagley, de Chiswick, de Wanstead, etc.

« Il est peu de ces fabriques, dit M. Morel, qui, par leur genre, leur caractère et leur objet, ne soient déplacées dans un jardin. Loin d'embellir les scènes auxquelles elles sont associées, elles les affaiblissent ou les contrarient : aussi est-on plus surpris que flatté de les y rencontrer. Il est peu de jardins en Angleterre où l'on ne voie des temples somptueux, des églises gothiques; qui ne présentent des obélisques, des ponts à colonnes, des reposoirs ornés de péristyles : dans presque tous on rencontre des grottes, des rochers factices, des tours antiques, des arcs de triomphe, et sur-tout des ruines. » Shenstone a voulu justifier ces édifices d'un genre si disparate, entassés contre toute vraisemblance dans un terrain très-circonscrit : « *La surprise*, dit-il, *ajoute à la grandeur.* » Mais la propriété et la convenance en souffrent. Un édifice magnifique paraîtra sans doute plus magnifique, lorsqu'on aura vu une chaumière; mais où est le rapport entre une laiterie et un temple chinois, entre une maison rustique et un autel grec? L'homme de goût ne serait pas plus choqué de voir la statue d'arlequin placée dans un temple d'une belle architecture grecque ou romaine, que de voir un kiosque ou un pavillon chinois s'élever sur

un beau gazon où la nature simple étale ses grâces négligées.

La plupart des jardins anglais déplaisent par leur ostentation mélancolique et leur affectation dévotieuse; on y sème à pleines mains les couvens, les abbayes, les chapelles, les hermitages; on croirait que ce sont des *ex-voto* faits par des malades, ou des fondations faites par des moines. « Dans un siècle éclairé, dit M. de Marnesia, les Anglais ont trop souvent tracé leurs jardins, comme Shakespeare écrivit la tragédie dans un siècle barbare. Au sublime ils ont mêlé le bas, l'abject au noble, le minutieux au grand, et quelquefois le hideux au terrible; ils ont prodigué, entassé, exagéré; et en voulant tout rassembler, il leur a manqué le talent d'unir. (*). »

Quels que soient les avantages du nouveau genre adopté par les Anglais, il serait absurde de prétendre qu'avant eux l'art des jardins n'était pas connu. Les Grecs et les Romains, qui ont aimé et étudié la belle nature, eurent des jardins du genre régulier; ils savaient les embellir non-seulement par les décorations des arts,

(*) V. *Les paysages*, ou *Essai sur la nature champêtre*, poëme.

mais encore par tout ce qu'une culture savante peut ajouter de beautés à la nature. S'ils n'imaginèrent jamais de créer des paysages, c'est qu'ils savaient que l'art ne peut égaler la nature; ils aimèrent mieux l'embellir que la contrefaire. L'art des jardins renaquit en Italie, comme tous les beaux-arts, et paraît avoir pris pour modèle ceux des anciens; il est probable que cet art, tenant à l'agriculture et à l'architecture, ne s'y était jamais perdu; les autres nations policées suivirent l'exemple de l'Italie. Le célèbre Le Nestre se forma à l'école des artistes italiens, et perfectionna le genre régulier, en lui donnant plus de simplicité.

Les partisans du nouveau genre reconnaissent que la régularité et les ornemens de l'art ne doivent pas toujours être exclus. Ils les admettent dans les jardins renfermés dans l'enceinte ou aux environs des villes, dans les jardins publics, dans ceux que circonscrivent d'étroites limites; mais ils prétendent que ce ne sont pas là proprement des jardins. Ceux qui dépendent des hôtels ne sont, suivant eux, que des cours décorées; les jardins publics, que des places plantées d'arbres; les jardins de la médiocrité, que des potagers et des vergers. Ils ne voient de jardins que dans les paysages créés ou embellis

par l'art, dans ce qu'on appelait autrefois la campagne. Ne serait-on pas en droit de conclure, d'après leurs opinions, que le nouveau genre n'est pas l'art des jardins? Tout système exclusif conduit à des idées fausses et bizarres. Autant la symétrie déplaît dans un grand espace où la liberté, la variété et l'air doivent être les premières beautés, autant elle est nécessaire dans un terrain borné. « Autant la régularité déplaît dans la campagne, dit lord Kamis, autant elle est nécessaire dans cette partie du jardin qui environne la maison (*) ». Walpole n'approuve pas non plus qu'on laisse la maison nue et isolée au milieu d'un parc; il conseille de conserver de l'ancien goût non-seulement les ornemens, mais encore les promenades abritées et même fermées (**).

Admettons le nouveau genre, car il n'est que l'art d'embellir la campagne; mais n'ayons pas la prétention de créer les *jardins de la nature*. Louons les Anglais d'avoir cherché à produire

---

(*) *Regularity is required in that part of a garden, which joins the dwelling-house.*

(**) « *Of an old fashioned garden, sheltered and even close walks.* » (Voyez *Anecdotes sur la peinture*, etc.)

des effets grands et variés, et sur-tout d'avoir enrichi le sol européen des végétaux de l'Asie, de l'Afrique et du nouveau monde; mais ne leur envions ni leurs paysages artificiels, ni leurs paysages naturels. « Les contrées du Nord, dit M. Knox, ne sont en aucune manière propres aux véritables jouissances des scènes champêtres. Nos printemps, que les poëtes célèbrent avec un si grand luxe de descriptions, sont ordinairement froids et *non-confortables*. Ils ont emprunté leurs images du printemps des poëtes d'Italie, qui les ont prises de la nature. Un beau jour d'avril est parmi nous un sujet de félicitation générale. Tandis que le lilas fleurit, et que le *laburnum* ouvre ses fleurs, le possesseur de ces plantes, tremblant de froid, est forcé de chercher la chaleur auprès de son foyer. Les Anglais doivent à cette température de climat, ce beau gazon qu'on ne voit pas dans les jardins des pays chauds ». (*) Cette belle verdure, effet d'un climat toujours humide, ne dédommage pas des inconvéniens qu'il entraîne. Les paysages anglais sont frais, mais en général monotones et très-peu pittoresques. Si dans les pays chauds on ne peut pas avoir constamment

(*) V. *Essais*, tome II, n.° 91.

un beau gazon, on a l'avantage d'y réunir une plus grande variété d'arbres, comme de cultures; on peut s'y promener sous des berceaux de vignes et dans des bosquets d'orangers ; on y jouit dans toutes les saisons, du parfum des fleurs et des fruits les plus délicieux. C'est là que les Lorrain, les Salvator Rosa, les Poussin ont trouvé les modèles de leurs tableaux. S'il est vrai que la nature même n'offre pas en Angleterre de beaux paysages, comment l'art pourrait-il les retracer dans les jardins? (*)

CHAPITRE XXVI.

Jardiniers - Paysagistes.

KENT, qu'on regarde comme l'inventeur des jardins irréguliers, avait été précédé par Eyre et Bridgman, qui avaient planté quelques jar-

(*) V. *More's strictures critical and sentimental on Thomson's seasons*, 1 vol. *in*-8°. « *This Country, with all its richness, affords very few magnificent and picturesque prospects. Our views are almost every where imperfect*, etc.

dins dans un style plus simple. On dut au second la suppression des enceintes murées et l'invention des fossés. Dès qu'on eut franchi les clôtures, on put voir que toute la nature est jardin, et l'on avait fait un grand pas vers le genre libre. Kent, assez bon peintre pour sentir les charmes d'un paysage, ajouta tellement aux essais imparfaits de ses prédécesseurs, qu'il passa pour l'inventeur du nouveau système. Il a droit aux éloges qu'on accorde aux réformateurs qui détruisent des préjugés invétérés et fraient le chemin à des idées plus libérales, quoique par leur pratique et leur exemple ils substituent de nouvelles erreurs aux anciennes. On peut aussi ajouter que, semblable à d'autres réformateurs, Kent ne sut pas s'arrêter dans de justes limites, et qu'il détruisit beaucoup de choses qui méritaient d'être conservées et adoptées.

Il est assez difficile aujourd'hui de se former une idée du talent de Kent et de sa manière d'embellir les jardins d'après ses ouvrages mêmes, parce qu'il y en a peu qui n'aient été altérés par ses successeurs. On peut cependant en juger par les descriptions qu'on en a données. Walpole prétend que Pope a contribué à former le goût de Kent. « Le plan du jardin du prince de

Galles, à Carlton-House, dit-il, est évidemment emprunté de celui du poëte, à Twickenham. Le jardin de Rousham, qui est le meilleur des ouvrages de Kent, paraît aussi dessiné d'après celui de Pope, au moins pour la disposition des ombres. » Walpole ajoute que les dessins de Kent, dans ses paysages, n'ont rien de grand; qu'il ne cherchait que des effets présens, et qu'il ne plantait pas pour l'avenir; que le retour fréquent de certaines idées caractérisait sa manière; qu'il se réglait trop d'après ce principe que la *nature a horreur de la ligne droite*; qu'il imita souvent la nature d'une manière servile et ridicule, comme lorsqu'il s'avisa de planter dans les jardins de Kensington, des arbres morts pour donner à la scène un plus grand air de vérité. Walpole attribue ces défauts à l'enfance de l'art, mais il faut les attribuer encore plus au défaut de talent de l'artiste. Kent n'était pas de ces génies créateurs qui semblent nés pour reculer les bornes des arts. Il eut, ou il saisit une heureuse idée sur les jardins; il entrevit un nouveau genre, mais il ne sut ni en donner le modèle, ni en prescrire les règles. Peintre de profession, il ne tira aucune lumière de la peinture, qui a un rapport si intime avec l'art des jardins, parce qu'il n'en eut que des

idées très-communes, et qu'il en ignora même les principes.

La réputation dont Kent jouit comme inventeur d'un nouveau genre, consacra ses erreurs, et produisit des imitateurs serviles. L'art ne fit aucun progrès jusqu'au moment où Brown osa s'écarter de la route tracée et se faire de nouvelles règles. Ses ouvrages furent tellement admirés, qu'on crut qu'il avait atteint la perfection, et qu'on le regarde encore aujourd'hui comme le législateur de l'art des jardins. On commence cependant à reconnaître qu'il ne mérite pas, comme jardinier-paysagiste, la réputation dont il jouit, et que sa théorie est fausse dans plusieurs points fondamentaux. Brown n'avait fait que les études d'un jardinier. N'ayant ni l'imagination ni l'œil d'un peintre, il forma son style, ou plutôt son plan, sur le modèle d'un parterre. « Lorsqu'il était, dit M. Price, hors de ses gazons, de ses arbrisseaux, de ses allées sablées, il ne savait plus ce qu'il faisait. L'étude des grands maîtres de paysage ne l'avait pas préparé aux idées de la belle nature, et ils n'avait pas le génie qui supplée à l'étude. Il copia ce qu'il avait vu le plus souvent, ce qu'il avait le plus souvent admiré ; il fit des par-

terres en grand et traça de grands sentiers sablés.

» Les jardins, proprement dits de Brown, sont en général bien faits; mais ses paysages, c'est-à-dire, ce qui constitue le nouveau genre, sont monotones, tristes, et laissent voir partout les efforts de l'art.

» Le défaut essentiel du système introduit par Brown, dit le même écrivain, consiste dans le manque de liaison. On prend à tâche de séparer et de distinguer chaque partie d'un parc de la partie voisine. Les intermédiaires par lesquels il faudrait lier les différentes parties d'un paysage à créer, sont omis, et l'on supprime ceux qui existent dans un paysage déjà formé. C'est pourtant de ces liens, quelque peu d'importance qu'on y mette, que l'accord des parties, leur correspondance et leurs contrastes mêmes dépendent. C'est par ces intermédiaires que l'eau s'unit au terrain et aux arbres dont elle est environnée. C'est par eux que le lien précis de cette union se dérobe à l'œil charmé de ce mystère, ainsi que des effets de lumière et d'ombre qui en résultent. Faites-vous disparaître ces liens ? par-tout la ligne qui sépare un objet d'un autre, devient visible. L'eau est bordée d'un gazon; le gazon est terminé par un

bosquet; la maison est placée au milieu d'un lit de verdure; chaque groupe est distinct d'un autre groupe; tout est isolé. On ne voit nulle part cette loi de continuité si chère à la nature, et de laquelle elle emprunte les grâces qui la distinguent si avantageusement des ouvrages de l'art. Dans les scènes de la nature, l'effet et le caractère général sont beaux, et les détails sont remplis de variété. Brown a cherché à produire des beautés en suivant un plan tout opposé, celui de s'occuper des détails et de les *régulariser*, et de négliger la composition, l'effet et le caractère de l'ensemble.

» Brown se piquait de réussir dans la distribution et la conduite des eaux, qui, de tous les effets d'un paysage, sont le plus brillant et le plus enchanteur. Mais il n'a su imiter ni les beautés des rivières et des lacs naturels, ni le choix qu'en ont fait les grands peintres dans leurs ouvrages. De toutes ses compositions, ses pièces d'eau sont les plus médiocres. Ce qui fait la beauté des eaux, c'est d'être un miroir, de réfléchir un grand nombre d'objets, de leur donner de la fraîcheur, d'adoucir la lumière, d'étendre les ombres, etc. Les rivières artificielles de Brown ne réfléchissent rien : ce sont des canaux serpentans en courbes

régulières, et dont les bords sont toujours en talus et n'admettent point ces accidens qui font le caractère et la beauté des rivières naturelles (*). »

Brown croyait exceller sur-tout dans la partie des eaux ; il s'écria un jour, en contemplant avec ravissement et exaltation un canal qu'il avait fait : *Tamise, Tamise, tu ne me le pardonneras pas!* La présomption était le caractère principal de cet artiste; il était si connu sous ce rapport, qu'on l'appelait *Brown le capable* (*capability Brown*). Un jour qu'on louait devant lui un de ses ouvrages, « il n'y a, dit-il, que Brown et le Dieu de l'univers qui puissent faire de pareilles choses ! »

Les successeurs de Brown ont fidèlement suivi ses traces. M. Repton, qu'on met à la tête de ceux qui professent aujourd'hui l'art des jardins, pourrait corriger les erreurs de ses prédécesseurs, si à son goût et à sa facilité pour le dessin (avantage que ceux-ci ne possédaient pas), si à son expérience dans la partie pratique, il joignait une étude approfondie de ce que les plus grands peintres de paysage ont fait

(*) V. *Essai sur le pittoresque*, par M. Uvedale-Price, vol. *in*-8.°, 1792.

dans leurs tableaux. L'art qu'ils mettent dans le choix et la disposition des objets, lui indiquerait beaucoup de belles compositions et de beaux effets dans la nature, qui échappent souvent à l'observateur le plus exercé. M. Repton a soutenu contre M. Price, que la peinture n'a presqu'aucun rapport avec l'art d'embellir les jardins, et que par conséquent les tableaux de paysage ne peuvent servir de modèles aux paysages réels. En soutenant cette opinion, M. Repton paraît avoir consulté les intérêts de son amour-propre; comme il est peintre médiocre et grand jardinier-paysagiste, s'il convenait qu'il doit beaucoup en cette dernière qualité à la peinture, on pourrait croire que l'art des jardins n'est pas aussi difficile que ses professeurs le prétendent, et que tout peintre de paysage peut devenir jardinier-paysagiste.

L'écueil contre lequel échouent M. Repton et tous les Brownistes, c'est de suivre un système. Ils deviennent *maniéristes*, soit parce qu'ils sont attachés à ce qu'ils ont déjà fait, soit parce qu'il est aisé de faire ce qu'on a souvent pratiqué; mais être *maniériste*, c'est un défaut aussi grand dans un artiste jardinier que dans un peintre. Brown était parfaitement content de lui, lorsqu'il donnait à une rivière, à

un ruisseau naturels, l'apparence d'une eau artificielle. M. Repton n'a pas assez l'ambition de faire prendre ses rivières et ses lacs artificiels pour des eaux naturelles. Cet artiste joint la théorie à la pratique; on a de lui un grand ouvrage intitulé : *Esquisses et Observations sur l'art des jardins*, vol. *in-fol.*, qu'on regarde comme le meilleur traité qui ait paru sur cette matière. On ne peut nier qu'il n'ait, sur plusieurs points, rectifié ou perfectionné le système de Brown.

Plusieurs autres artistes professent avec succès l'art d'embellir les paysages; on cite surtout MM. Lapidge et Evans; aucun ne s'écarte de la théorie de Brown; de-là vient que tous les jardins anglais sont faits sur le même plan. Il est extraordinaire que l'amour de la singularité, si naturel aux Anglais, ne se soit pas opposé à ce système d'uniformité ennuyeuse.

Walpole prétend qu'un propriétaire, pour peu qu'il ait de goût, est le meilleur ordonnateur de ses jardins; il voit, il contemple sa situation dans toutes les saisons de l'année, à toutes les heures du jour; il connaît où les ornemens ne conviennent pas, et il fait mille observations qui échappent au dessinateur occupé d'esquisser à la hâte de jolis tableaux, sans

avoir le temps d'examiner les détails et les rapports de chaque partie. La justesse de cette remarque est confirmée par les faits; c'est à des propriétaires amateurs que l'Angleterre doit la plupart de ses beaux jardins; nous avons vu que celui de Pope servit de modèle à Kent; le poëte Shenstone traça lui-même son jardin de Leasowes un des premiers du nouveau genre. M. Philip Southcote donna le premier modèle de la ferme ornée, dont on lit la description dans l'ouvrage de Wathely (*). Sir Henri Englefield a contribué beaucoup aux progrès du nouveau style, par l'art avec lequel il a ménagé les plus belles perspectives, cette beauté principale de tout jardin. M. Charles Hamilton conçut l'idée de créer un paysage dans les bruyères de Pain'shill, et n'eut pas recours à un artiste pour l'exécuter. Enfin un des jardins les plus beaux et les plus agréables de l'Angleterre, Park-Place, doit une grande partie de ses beautés à son propriétaire, le général Conway.

On cite encore parmi les amateurs qui ont de grandes connaissances sur la théorie et la pratique de l'art des jardins, MM. Price et Knight,

(*) V. *Observations sur l'art des jardins modernes.*

les deux plus grands adversaires qu'aient aujourd'hui les Brownistes. Le premier, que nous avons déjà cité, a donné un *Essai sur le pittoresque, dans ses rapports avec le beau et le sublime*, où il fait voir combien l'étude des peintres de paysage peut servir à perfectionner le véritable paysage, et s'attache à prouver que Brown et ses disciples n'ont ni connu, ni cherché le beau et le pittoresque. M. Knight a soutenu les mêmes opinions dans un poëme intitulé: *le Paysage*, accompagné de notes critiques. Tous les deux ont montré beaucoup de talent, de goût et de connaissances; peut-être ont-ils exagéré les défauts de Brown, mais il est incontestable que leurs principes tendent à rendre les jardins plus variés, plus agréables, plus naturels, et à former de véritables paysages. M. Repton a fait l'apologie de Brown, dans une lettre qu'il a adressée à M. Price, et dans son grand ouvrage, dont il a paru depuis peu une magnifique édition. M. Marshall, célèbre agronome, a aussi pris la défense des Brownistes, dans l'*Examen critique des ouvrages de MM. Price et Knight.* Il est à remarquer que M. Repton soutient les principes de l'art qu'il professe avec beaucoup de modération, tandis que M. Marshall, simple ama-

teur, les défend en homme qui combat pour ses foyers, avec beaucoup d'animosité et souvent de mauvaise foi. Ce dernier écrivain a publié aussi un ouvrage sur les *Ornemens ruraux*, deux vol. *in*-8.°

CHAPITRE XXVII.

Agriculture; ses progrès et son état actuel en Angleterre.

LORSQU'ON entend parler de l'état florissant de l'agriculture en Angleterre, on est tenté de croire qu'elle a toujours reçu les plus grands encouragemens, et que toute l'Angleterre est en pleine culture. Rien n'est plus faux que cette opinion; l'agriculture a été entravée en Angleterre, comme dans les autres pays, par une foule de réglemens aussi barbares qu'impolitiques; des lois prohibitives sur le commerce des grains en ont tenu le prix très-bas presque jusqu'à nos jours. Elles affectèrent d'autres branches d'agriculture; et il en est encore, telles que les laines, qu'oppriment ces lois faites en faveur des manufactures, qui seules semblent mériter les regards de la nation. Cependant malgré ces en-

traves, la culture des terres se soutenait dans la Grande-Bretagne; le respect pour toute propriété; l'assiette et la fixité de l'impôt territorial, qui n'augmente pas avec l'amélioration du sol; l'usage assez généralement établi de payer la dîme en argent; les baux à longs termes; les enclos déjà très-anciens, telles sont les causes qui soutenaient l'agriculture.

Ce ne fut qu'en 1773 que le parlement, qui n'avait jamais donné son attention à l'agriculture que d'une manière vague, fit une loi sur l'importation et l'exportation des grains, qui, sans en établir le commerce libre, est cependant la moins mauvaise que pût faire la manie réglementaire. Pour porter cette loi, il fallut vaincre les préjugés du peuple, et faire taire les clameurs des manufacturiers, qui auraient voulu que par des prohibitions destructives on continuât d'empêcher que le prix des produits de la terre ne suivît la progression de ceux de toutes les autres denrées, accrues par la circulation des richesses provenant de la conquête de l'Inde. C'est depuis cette époque que l'agriculture a fait de rapides progrès; qu'un grand nombre d'actes du parlement ont été passés pour diviser, défricher et enclorre les communes; percer de nouvelles routes, ouvrir de

nouveaux canaux, et qu'un grand nombre de riches propriétaires se sont livrés avec ardeur à la culture de leurs terres.

Les Flamands, qui ont été les maîtres des Anglais dans les manufactures et le commerce, les ont aussi instruits dans l'agriculture, et leur ont donné une grande partie des moyens qui en ont fait une nation riche et puissante. « Avant le règne de Henri VIII, dit Chalmers, il n'y avait en Angleterre ni carottes, ni navets, ni choux, ni salades; et dans le dernier siècle, dit le docteur Smith, la majeure partie des pommes et des oignons consommés en Angleterre, venaient de Flandres. »

Une des choses qui ont le plus contribué à l'amélioration de l'agriculture, c'est l'usage des enclos, très-commun en Flandres, dans le Milanais et dans le royaume de Valence, contrées les plus fertiles et les mieux cultivées de l'Europe. Sous le règne de la reine Anne, on passa une seule loi pour enclorre des communes; dix-sept sous George I.^{er}; cent quatre vingt-deux sous George II, et sept cent deux dans les quatorze premières sessions du règne actuel. « De cette manière, dit Chalmers, on a ajouté plus de territoire utile au royaume, qu'on n'en a gagné par les différentes guerres faites depuis la révolution. »

L'usage des *enclosures* fut d'abord adopté dans le comté de Norfolck, qui est encore la province d'Angleterre la mieux cultivée. Sa culture consiste en navets, turneps, orge, trèfle et blé. Les comtés les mieux cultivés, après le Norfolck, sont ceux de Suffolck, d'Essex, de Kent et d'Yorkshire. Tout l'est de l'Angleterre, du Hampshire au Yorkshire, est assez généralement cultivé en grains, et l'ouest en pâturages clairsemés de champs cultivés en grains. Ainsi les grains sont loin de faire la partie la plus considérable des produits du sol de l'Angleterre. L'immense quantité de viande, de beurre, de fromage et de laitage qui s'y consomme, la quantité de laine qui s'y emploie, le grand luxe de chevaux, la nature du terrain, souvent gras et fort arrosé, font trouver un grand avantage à conserver beaucoup de pâturages ; aussi des cantons entiers en sont couverts, sans compter les communes ou landes, dont le royaume entier est parsemé.

L'éducation des bestiaux fait une branche très-importante de l'agriculture en Angleterre. On ne néglige rien pour en améliorer les races, et on s'y livre à cet égard à des spéculations dans lesquelles on emploie des capitaux considérables. Les encouragemens, les primes que le feu

duc de Bedford accordait à ceux qui présentaient les plus belles races, l'ont fait regarder à juste titre comme un des bienfaiteurs de sa patrie, et feront passer son nom à la postérité. On a observé que le poids des bestiaux vendus à Smithfields, marché de Londres, avait plus que doublé depuis le commencement du siècle, ce qu'on attribue aux enclos, où ils sont mieux nourris et mieux soignés que dans les communes.

Les défrichemens des landes et des communes ont excité les clameurs d'une partie des habitans de la campagne, qui les regardaient comme une source de leurs richesses, par rapport aux troupeaux qui y errent, et à la laine qu'ils fournissent. Il est évident que les communes encloses produisent pour les troupeaux une nourriture plus saine et plus abondante. D'ailleurs d'après le calcul de M. Howlet et d'autres écrivains politiques estimés, on a enclos depuis trente à quarante ans un million d'acres, ce qui ne fait que la deux centième partie des landes ou communes d'Angleterre. Le sol de ce pays est loin d'être partout fertile, et, pris en général, c'est un des pays de l'Europe les moins cultivés. Rien n'étonne plus un étranger que ces landes, ces communes immenses

qu'il rencontre à chaque pas, et dont une grande partie sont sablonneuses et crayeuses, et par conséquent condamnées à une stérilité perpétuelle. « Notre île, dit sir Morton Eden, contient plus de terres en friche, en proportion de son étendue, qu'aucun autre pays civilisé du monde, sans même excepter la Russie, dont les forêts n'étant pas sans produit, ne peuvent guère être considérées comme de terres en riches. »

CHAPITRE XXVIII.

Monopole des fermes. — Substitution des terres.

LA grandeur moyenne des fermes en Angleterre est de deux à trois cents acres, le plus grand nombre de cinquante à deux cents, mais plusieurs sont d'une grande étendue, et le nombre en augmente tous les jours. Les économistes philantropes désireraient qu'on réduisît cette extension excessive des fermes, qu'ils regardent comme le pire de tous les monopoles. « Il tend, disent-ils, (*) a diminuer rapidement

(*) *Prospects and observations on a tour in England and Scotland*, by Thomas Newte, *in*-4.°, 1791.

la population des campagnes, cette classe de la société qui, par sa position et ses travaux, est plus à l'abri de la corruption et conserve les mœurs. Comparez l'état civil d'une ferme immense avec ce qu'elle était lorsque la même étendue de terrain était partagée entre douze propriétaires ou même davantage, qui cultivaient la terre de leurs propres mains. S'ils travaillaient, c'était pour eux-mêmes, car tout ce qui leur restait après avoir payé les rentes et les impôts, était pour eux. Cette indépendance, cette liberté entretenaient l'industrie, et l'industrie produisait l'aisance et le bonheur. Les vertus domestiques étaient héréditaires, et les habitans avaient l'estime d'eux-mêmes. Mais combien la scène est changée depuis qu'un riche a réuni plusieurs propriétés! Des troncs d'arbres, des pierres qu'on voit çà et là dans des paturages, indiquent le lieu où fut autrefois un village ou un hameau. Le laboureur est allé traîner sa vieillesse dans une ville. Ses enfans sont devenus les valets, les servantes du riche voisin qui a fait disparaître les anciennes limites. Les habitans des chaumières n'ont plus un coin de terre ou ils puissent nourrir une vache pour donner du lait à leurs enfans; réduits à un état abject, et dégradés à leurs yeux, ils sont con-

fondus avec les mercenaires de la classe la plus vile, et acquièrent par degré les habitudes, les sentimens et les vices des esclaves.

« Le monopole des fermes devrait appeler l'attention du législateur, s'il est vrai que la population, la vertu et le bonheur, doivent être préférés à la dépopulation, au vice et à la misère. Il y a plusieurs moyens de restreindre le monopole des terres, sans faire le moindre tort aux propriétaires. On pourrait faire une loi qui prescrirait les limites des fermes, comme autrefois dans les Pays-Bas ; on pourrait aussi assujettir à un impôt extraordinaire les fermes d'une vaste étendue ».

Les substitutions des terres qui deviennent tous les jours plus communes en Écosse et dans plusieurs parties de l'Angleterre, sont aussi une espèce de monopole très-contraire aux progrès de l'agriculture. Henri VII, le roi le plus sage qu'ait eu l'Angleterre, autorisa les nobles à ne pas se regarder comme obligés par la loi de substitution. C'était tout ce qu'il pouvait faire de son temps. Mais depuis que ces lois ont été proscrites dans des pays où l'on conserve beaucoup d'institutions des temps féodaux, on doit être surpris que la Grande-Bretagne, ayant des représentans chargés de maintenir les droits de

la nation en général, comme ceux des particuliers, tolère des lois contraires aux progrès de la population, de l'agriculture et de la prospérité nationale.

« L'histoire ancienne et moderne nous prouve que par-tout où ces lois furent inconnues, par-tout où les terres furent divisées, il y eut toujours une nombreuse population et l'agriculture fut florissante. La Grande-Bretagne elle-même, dans son état actuel, en démontre les effets. Comparez l'état des terres substituées avec celui des terres qui sont libres : dans celles-ci on bâtit des villages et des villes, et le commerce multipliant les propriétaires et les cultivateurs indépendans, répand à plusieurs milles à la ronde la fertilité, l'aisance et le bonheur, tandis que dans les autres, dont plusieurs comprennent une étendue de quinze à vingt milles, il n'y a d'autre commerce que celui que font les colporteurs (*hawkers and pedlars.*) Un triste désert se présente aux yeux du voyageur, la végétation languit, et l'aspect de l'homme, comme celui des bêtes, accuse la négligence de l'avide possesseur et l'inattention de la législature. La manie des substitutions devient épidémique dans la Grande-Bretagne et sur-tout en Écosse ; le désir naturel d'une existence pos-

thume dans l'esprit des générations futures a dégénéré en folie. Toutes les terres seront bientôt entre les mains d'un petit nombre de propriétaires qui ne sont qu'une espèce d'intendans de la postérité. Il n'est pas douteux que le devoir, comme le droit des représentans de la nation britannique, ne soit de réprimer une manie aussi funeste aux individus qui ne jouissent pas réellement des biens substitués, qu'à la nation, parce qu'elle attaque la reproduction des biens de la terre et la population.»

L'écrivain qui, dans un ouvrage dédié au roi, s'élève avec tant de force contre le monopole des terres, n'ignore pas sans doute que le gouvernement encourage de tous ses moyens les aggrégations des propriétés, et s'oppose par toutes sortes d'entraves aux divisions des terrains qui augmenteraient le nombre des petits propriétaires. On est frappé, sur-tout comparativement à la France actuelle et à l'Allemagne, de la faible proportion entre les paysans propriétaires sur la surface de l'île, et les fermiers et sous-fermiers des riches particuliers qui absorbent presque tout. Le pays de Galles est celui où il reste le plus grand nombre des premiers, et c'est aussi celui où toutes les denrées nécessaires, celles mêmes qui sont devenues de

luxe en Angleterre, comme les volailles et les fruits, sont beaucoup moins chères. Le gouvernement favorise le système des grandes propriétés, parce qu'il voit dans la division des terres entre beaucoup de mains un garant de plus pour la liberté, et un puissant encouragement à la culture des productions nécessaires sur-tout aux basses classes de la société, et dont il n'est pas facile de faire le monopole, etc.

CHAPITRE XXIX.

Mines ; leur exploitation et leur produit.

L'Angleterre abonde en mines de charbon, de fer, d'étain, de cuivre et de plomb ; elle a aussi quelques mines de sel et beaucoup d'eaux minérales.

Les mines de charbon sont les plus importantes non-seulement par leur produit, mais encore par l'aliment qu'elles donnent à l'industrie nationale. Les Anglais les regardent avec raison comme une des causes principales de leur prospérité et de leur puissance. On ne sait pas précisément à quelle époque l'usage du charbon de terre a commencé en Angleterre ;

mais il paraît qu'il ne remonte pas, du moins à Londres, à une époque plus reculée que le règne d'Élisabeth. On voit par les registres du parlement de ce temps, qu'un de ses membres se plaignit « de ce que plusieurs teinturiers, brasseurs, forgerons et autres artisans faisaient usage du charbon de terre pour leurs feux, au lieu de bois, ce qui remplissait l'air de vapeurs nuisibles, et qu'il proposa de faire une loi pour défendre à ces artisans l'usage d'un pareil combustible, au moins durant la session du parlement. » Ce fait prouve que l'usage du charbon de terre, même dans les manufactures, était récent; qu'on ne s'en servait point dans les maisons particulières, et qu'on le regardait comme malsain. Aujourd'hui, les habitans de Londres croient que le charbon de terre contribue a rendre l'air salubre. Depuis que l'usage en est général, ils n'ont pas éprouvé les fièvres pestilentielles qui étaient autrefois si fréquentes.

Ce combustible, qui ne s'est pas introduit sans opposition, est aujourd'hui le seul dont on fasse usage en Angleterre. Il donne les moyens d'exploiter les nombreuses mines de fer qu'on trouve dans tout le royaume, et d'entretenir cette multitude de manufactures dont le feu est le grand ressort. Il fournit aussi au

commerce extérieur un objet de vente et de profit considérable; et, ce qui est encore plus avantageux, il contribue au bien-être des classes inférieures, qui peuvent se garantir des rigueurs du froid et continuer leurs travaux pendant l'hiver.

Les principales mines de charbon sont en Yorkshire, dans le comté de Durham, le Northumberland, le Cumberland, le Lancashire, le Staffordshire, le pays de Galles, le Shropshire et le Sommersetshire. Les plus considérables de ces mines sont celles du Northumberland, dans les environs du Newcastle; elles sont si abondantes et si multipliées qu'il part à toute heure des vaisseaux de charbon, soit pour les ports de la Grande-Bretagne, soit pour ceux de plusieurs autres pays de l'Europe. On en transporte tous les ans à Londres seulement six à sept cent mille *chauldrons*, mesure qui contient trente-six boisseaux d'Angleterre. Ces mines ne sont pas moins avantageuses à la marine qu'aux arts et au commerce, puisque le transport du charbon de Newcastle est une des grandes pépinières des matelots. C'est sur les vaisseaux charbonniers que se sont formés un grand nombre d'excellens marins, et entre autres le célèbre Cook. L'on conserve avec vé-

nération dans les environs de Newcastle la maison modeste où est né ce navigateur qui fit trois fois le tour du monde, et enrichit la géographie, l'histoire naturelle et la navigation des plus grandes découvertes.

Ce qui contribue sur-tout à rendre avantageuse l'exploitation des mines de charbon, ce sont les canaux qui en facilitent les transports, et les machines ingénieuses qui suppléent aux bras et à l'emploi des chevaux. Presque toutes les villes à fabrique de l'intérieur reçoivent le charbon par des canaux. A Birmingham, la plus considérable de ces villes, le prix de ce combustible a diminué de moitié, depuis que l'on a prolongé l'ancien canal jusqu'aux mines de Wednesbury ; et son commerce, depuis cette époque, a augmenté en proportion. La navigation, nouvellement ouverte de Wednesbury à Londres, a forcé les habitans de Newcastle à vendre leur charbon au même prix que ceux de la ville précédente. Les moyens qu'on a imaginés pour transporter, à peu de frais, le charbon des mines jusqu'aux canaux ou aux rivières, contribuent également à les tenir à bas prix. A Newcastle on a construit des chemins en pente presqu'insensible, où des chariots à quatre roues, portant huit milliers

de charbon, se meuvent par les lois du plan incliné et de la pesanteur. Les roues roulent sur des solives parallèles, garnies de fer, et s'y emboîtent de manière qu'elles n'en peuvent sortir. Ces routes sont souvent de plusieurs milles, et se prolongent jusqu'à l'endroit où les chariots vont décharger le charbon dans les bâtimens mêmes. Les chariots vides passent par une seconde route, préparée de manière que quelques chevaux suffisent pour les remonter.

Les mines de fer doivent tout leur prix aux mines de charbon, sans lesquelles on ne pourrait les exploiter. Les principales sont en Écosse, en Yorkshire, dans le comté de Durham, en Shropshire, en Gloucestershire, en Staffordshire et en Sussex. Il y a le long du golfe de Forth, en Écosse, et de toute la côte de l'ouest une immense quantité de charbon de terre et de fer. Leur extrême abondance a fait former à Carron, près de Forth, la plus grande fonderie de fer qui existe. Elle consomme, dit-on, dix à onze mille tonnes de charbon par jour, et emploie douze à quinze cents ouvriers, tant dans l'établissement même que dans les mines de fer et de charbon des environs. Le Shropshire produit le fer de la meilleure qualité. Ses mines, et particulièrement celles de Cole-Brook-Dale, sont devenues cé-

lèbres par l'immense quantité de fonderies qu'on y a établies, et par le fameux pont de fer qu'on y a jeté, en 1779, sur la Severn. Les ouvrages en fer qu'on fait dans le Staffordshire sont très-estimés. Les forges du Gloucestershire, situées dans la forêt de Dean, sont peut-être les plus anciennes : elles ont sans doute contribué à dégrader entièrement la forêt, et n'emploient que du charbon de terre. Il y a encore quelques bois dans le Sussex, vers Hastings, où sont plusieurs forges considérables.

De toutes les mines que possède l'Angleterre, celles d'étain qui se trouvent dans le Cornouailles et le Devonshire sont les plus remarquables. Aucun pays n'en a d'aussi riches et d'aussi abondantes. Les lois relatives à l'exploitation des mines ont été si imparfaites, que celles d'étain ne sont devenues une source de richesses pour l'Angleterre que dans le dernier siècle. Elles rapportent au propriétaire un quinzième de produit net. Le prince de Galles, comme duc de Cornouailles, perçoit un droit de quatre schel. sur cent liv. pesant. Le bas prix de l'étain a quelquefois occasionné une perte assez considérable aux propriétaires, quoiqu'on en exporte tous les ans de soixante à soixante-dix mille quintaux. Les mines d'étain

du Cornouailles occupent près de vingt mille mineurs. On trouve plusieurs mines de cuivre dans la même province, ainsi que dans le pays de Galles et la plupart des comtés du nord de l'Angleterre; mais aucune n'est aussi abondante que celle qu'on a découverte, il y a vingt-cinq ans, dans l'île d'Anglesey. Elle appartient au comte d'Uxbridge, et occupe environ mille mineurs et cent fondeurs. Il y a aussi en Irlande, à Arklow, dans le comté de Wicklow, des mines de cuivre très-riches. Le grand emploi qu'on fait de ce métal dans les fabriques de Birmingham en a fait monter le prix à cent trente liv. sterl. la tonne. Les mines de plomb ne sont guère moins nombreuses que celles de cuivre. Les principales sont dans le comté de Durham, dans le Northumberland, le Cumberland, le Derbyshire, le pays de Galles et l'Écosse. Celles de *Lead-Hill* (la colline de plomb), en Écosse, sont d'un grand produit: elles appartiennent au lord Hopetown.

L'Angleterre possède aussi plusieurs mines de sel dans le Cheshire, près des petites villes de Northwich, de Namptewich et de Middlewich. Celle de Northwich est la plus considérable, et forme le plus beau souterrain qui soit en Angleterre. Outre ces mines de sel gemme

qu'on n'exploite que depuis soixante ans environ, il y a dans le Cheshire plusieurs sources d'eaux salées qui servent depuis long-temps à faire du sel. Le soleil n'ayant point assez de force pour qu'on puisse faire du sel par évaporation, on en fait par ébullition sur les côtes où le charbon est abondant, et sur-tout le long du Forth en Écosse, à l'embouchure de la Tyne dans le Northumberland, et sur les côtes du comté de Durham. Ces sels sont d'une qualité bien inférieure à ceux qu'on tire des pays méridionaux.

Arthur Young porte le produit des mines de la Grande-Bretagne à deux millions sterl.

CHAPITRE XXX.

Société d'agriculture. — Agronomes célèbres.

LE dernier établissement fait à Londres pour encourager et accélérer les progrès des arts, est celui qui a pour objet le premier des arts. La *Société d'Agriculture* fut établie en 1793, d'après le plan de M. de Saint-Clair, qui en a été le premier président. Il doit en être regardé comme le fondateur, car c'est à son zèle, à sa

persévérance et à ses lumières qu'on dut l'applanissement de tous les obstacles, et la protection du gouvernement. Le parlement approuva l'établissement de la société, et lui accorda trois mille liv. sterl. pour ses dépenses. L'objet du fondateur de cette société était, conformément aux vues de Bacon, de faire de l'agriculture une science, et d'en rendre les principes populaires. C'est vers ce grand but qu'il a dirigé tous les travaux de la société, et il est généralement reconnu qu'elle a eu la plus heureuse influence. Elle s'est occupée de tous les objets intéressans de l'économie rurale, et spécialement de ceux sur lesquels la pratique nationale était défectueuse. C'est à elle qu'on doit surtout le perfectionnement des races de moutons qui produisent de belles laines; l'usage, nouvellement introduit, de labourer les terres avec des bœufs au lieu de chevaux, pratique dont le roi lui-même a donné l'exemple dans ses fermes de Windsor et de Fitzhead, etc. Les primes sont le mode d'encouragement que la société a adopté. On lui a reproché d'avoir publié nombre d'ouvrages coûteux, qui ne peuvent guère qu'être à l'usage de fermiers riches, et d'avoir négligé de répandre des traités pratiques à la portée de tout le monde: mais il

paraît que la société préfère de laisser aux particuliers le soin de faire des traités généraux, en se réservant de donner son approbation à ceux qui lui paraissent mériter la préférence. C'est ce qu'elle a fait à l'égard du *Nouveau Calendrier du fermier*, qui est aujourd'hui le manuel des laboureurs.

M. de Saint-Clair étant le fondateur de la société, on croyait qu'il conserverait toujours la présidence, mais, à la grande surprise de toute la nation, on lui a donné tout à coup un successeur de la manière la plus illibérale. Ce fut l'effet d'une basse vengeance des anciens ministres, qui avaient cru trouver en lui un instrument servile de leurs vues, et qui ne purent lui pardonner sa modération politique et sa manière de penser indépendante. M. de Saint-Clair est connu comme un des hommes les plus éclairés en économie politique qu'ait produit l'Angleterre. Il n'est pas comparable, comme écrivain, aux Smith, aux Stewart, etc., mais il n'a pas été moins utile à sa patrie. Son *Histoire du revenu public de la Grande-Bretagne* contient une foule de faits inconnus ou oubliés, et un grand nombre de vues utiles dont on a profité. Le *Tableau statistique de l'Écosse* servira désormais de modèle à ceux qui écri-

ront sur la statistique. Les règles qu'il a données, en même temps qu'elles facilitent ce travail, en assurent l'exactitude.

Le nouveau président de la société d'agriculture, le lord Somerville, joint la pratique à la théorie. Il a communiqué au public les expériences qu'il a faites sur plusieurs objets d'économie rurale, et entr'autres, sur le labour avec les bœufs et sur l'amélioration des laines. Ses ouvrages sont écrits avec autant de clarté que d'élégance.

Quel que soit le mérite des deux premiers présidens de la société d'agriculture, et de plusieurs de ses membres, c'est sur-tout à son secrétaire, M. Arthur Young, un des plus célèbres agronomes de l'Angleterre, qu'elle doit ses succès. Sa grande supériorité reconnue, son expérience et ses vastes connaissances donnent tout lieu de croire qu'elle suit en général ses plans et ses avis. Fils d'un fermier propriétaire, M. Young fit, dès sa plus grande jeunesse, des essais et des tentatives, dont peu réussirent d'abord, mais qui contribuèrent à lui donner bientôt une grande expérience. Il conçut aussi de bonne heure le projet de parcourir la Grande-Bretagne, pour examiner l'état de l'agriculture, comparer les différens

genres de culture, indiquer les améliorations, etc. Il commença dès l'année 1776 ses voyages dans le pays de Galles, en Angleterre et en Irlande. Les observations et les vues dont ses journaux étaient remplis, fixèrent l'attention des propriétaires et du public en général, et l'étude de l'économie rurale devint alors une mode. Les *Annales d'agriculture*, qu'il commença à publier en 1784, et qu'il a continuées sans interruption jusqu'à nos jours, ont aussi beaucoup contribué à répandre le goût de cette science. Il y expose ses opinions et sa pratique, et celles des plus habiles cultivateurs. Il embrasse aussi l'économie politique, le commerce et les finances dans leurs rapports avec l'agriculture. Depuis qu'il est secrétaire de la société d'agriculture, ses *Annales* sont regardées comme le journal même de la société. Elle se sert en effet de ce canal pour communiquer au public beaucoup de renseignemens utiles. La société, pour tirer des talens de son secrétaire tout l'avantage possible, l'a chargé de plusieurs travaux importans, et entr'autres, de la revue des comtés de Lincoln et de Suffolck.

M. Young ne prétend pas au mérite d'avoir fait des découvertes, en introduisant des pratiques et des cultures nouvelles et de nouveaux

végétaux. Ses compatriotes Tull et Ellis, et plusieurs philosophes ruraux du continent l'ont précédé. M. Young a enseigné leurs théories et recommandé leurs pratiques ; mais son grand mérite est de les avoir répandues universellement, d'avoir prouvé leur vérité et leur utilité par une foule d'expériences, et d'avoir fait sentir toute l'importance et la dignité de l'agriculture.

On a dit que M. Young, en obtenant la place de *secrétaire de la société*, à laquelle sont attachées six cents liv. sterl. d'appointemens, et d'autres avantages, s'était engagé à soutenir les mesures ministérielles, et qu'en conséquence il avait abjuré les principes de l'opposition. Il est difficile de dire si cette imputation est fondée. Il se peut qu'il doive cette place à son mérite reconnu et à l'amitié de M. de Saint-Clair, qui l'avait désigné, en proposant le plan de la société. Mais il est certain que dès que M. Young a été en relation avec les ministres, il a non-seulement oublié ses anciens principes politiques, mais il s'est fait l'apologiste des mesures ministérielles, et a composé plusieurs pamphlets que le gouvernement faisait circuler. Le plus fameux de ces pamphlets est intitulé : *L'exemple de la France est un avertissement pour la*

Grande-Bretagne. Il y soutient que quoiqu'il puisse y avoir une justice privée, il n'y a pas de justice publique ou politique. Il y nie aussi le droit ou la nécessité d'une réforme qu'il avait démontrée autrefois, et conseille au gouvernement de s'y opposer par une force armée permanente, etc., etc.

Quelqu'influence qu'ait eu la société d'agriculture sur les progrès de cet art, un riche particulier, le duc de Bedford, a eu la gloire de rivaliser avec elle. Les voyageurs et les feuilles publiques ont souvent parlé des établissemens qu'il a faits dans ses terres pour améliorer plusieurs branches de l'économie rurale, et des encouragemens qu'il a donnés aux cultivateurs, pour les engager à suivre son exemple. Au moment où il a été enlevé par une mort prématurée, il s'occupait à former à Woburn-Abbey un établissement pour l'éducation agricole. Nulle part on n'aurait pu étudier l'agriculture avec plus d'avantages. Quoique le duc de Bedford fût un des chefs de l'opposition, sa perte a été considérée comme une calamité publique, même par les ministériels.

L'Écosse, moins favorisée de la nature que l'Angleterre, a plus besoin des secours de l'art pour fertiliser son sol. Aussi l'agriculture y est-

elle étudiée avec beaucoup de soin, et y reçoit toutes sortes d'encouragemens. On a pensé qu'il fallait, avant tout, éclairer les cultivateurs et les propriétaires mêmes, et c'est dans cette vue qu'on a établi une chaire d'agriculture à l'université d'Édinburgh. Elle est aujourd'hui occupée par le docteur Coventry, dont les leçons sont suivies par un grand nombre d'étudians. Il embrasse dans son cours, non-seulement l'agriculture proprement dite, c'est-à-dire, l'art de multiplier et d'améliorer les produits du sol, mais encore l'art de planter et d'entretenir les forêts, l'art d'embellir la campagne; enfin l'agriculture politique, c'est-à-dire, le rapport entre le genre de culture du sol, l'état de la population, et le développement du luxe et des divers genres d'industrie. Le *Magasin des Fermiers*, journal qui paraît à Édinburgh, sert aussi à prouver combien l'agriculture est étudiée en Écosse. Il est principalement rédigé par des agriculteurs-pratiques.

La Grande-Bretagne possède aujourd'hui une foule d'écrivains agronomes. Nous nous contenterons d'en citer trois des plus célèbres, MM. Anderson, Marshall et Forseith. Le docteur James Anderson, écossais, après avoir reçu une éducation libérale, succéda très-jeune à son

père, dans la direction d'une ferme. A la pratique de l'agriculture il joignit bientôt la théorie. Il se fit d'abord connaître par plusieurs articles insérés dans la nouvelle encyclopédie et dans les journaux d'Édinburgh. En 1775, il publia un volume d'*Essais sur l'agriculture*, qu'il dédia à son ami, le célèbre Cullen. Cet ouvrage le mit en relation avec le docteur Adam Smith, dont il attaquait plusieurs opinions concernant le commerce des grains, et lui acquit la réputation d'un des meilleurs écrivains économistes. Elle a été augmentée par son traité intitulé : *Recherches sur les causes qui ont retardé les progrès de l'agriculture en Europe*, un vol. *in*-4.°, et par plusieurs autres ouvrages d'agriculture et d'économie politique. Pendant la guerre d'Amérique, il fut sollicité par le célèbre lord Mansfield d'écrire en faveur du gouvernement, mais M. Anderson, conservant son indépendance, soutint dans son écrit intitulé : *Les intérêts de la Grande-Bretagne par rapport aux colonies américaines*, que ces colonies nuisent au commerce et aux manufactures de la Grande-Bretagne, au lieu de les favoriser, et affaiblissent l'empire, et l'exposent à de grands dangers, au lieu d'ajouter à sa force et à sa stabilité. On a encore de M. Anderson un *État des Hébrides*,

et un recueil périodique très-estimé, publié à Édinburgh, sous le titre de l'*Abeille*.

M. Marshall est de tous les agronomes anglais celui dont on suit plus généralement les préceptes. Il a donné sur l'agriculture huit volumes, divisés en quatre parties, où il traité séparément de l'état de la culture dans les comtés les plus fertiles de l'Angleterre. Cette méthode pouvait convenir pour les Anglais, mais dans la traduction française qu'on a donnée de ces ouvrages, on a judicieusement réuni dans plusieurs sections les articles de même espèce, et l'on peut ainsi comparer plus aisément les pratiques anglaises avec celles des autres pays. M. Forseith, jardinier de Kensington, dirige la culture du jardin utile qui fournit au roi les raretés et les primeurs. Il a publié un ouvrage sur la culture et la taille des arbres fruitiers, objets sur lesquels il a fait d'utiles découvertes. Cet ouvrage vient d'être traduit en français par M. Pictet-Mallet.

CHAPITRE XXXI.

Arts mécaniques; causes de leur perfection en Angleterre.

VOILA le triomphe de l'Angleterre; ces arts y sont portés en général à un degré de perfection dont on n'approche pas dans le continent. On a dit que les Anglais perfectionnent, mais qu'ils n'inventent pas. Il est certain que les manufacturiers de cette nation, sur-tout ceux qui travaillent à des articles de luxe, le font avec moins de goût que ceux de plusieurs autres nations. Ce défaut de goût se montre dans leurs dessins et dans leurs modèles; c'est pour cela qu'ils se procurent ces objets des pays étrangers, et qu'ils font venir quelquefois des ouvriers de France, particulièrement pour les toiles peintes et les étoffes de soie. Cependant depuis qu'on a établi à Londres l'académie des beaux-arts, les principes du bon goût y sont plus répandus et les bons artistes moins rares. Les manufactures de Birmingham, et plusieurs autres, ont produit des ouvrages qui ont le mérite de l'invention et du bon goût.

Un mérite qu'on ne conteste pas aux Anglais, c'est de savoir profiter des inventions des autres et de les rendre plus parfaites; si les découvertes sont dues souvent au hasard, il faut pour les perfectionner plus de talent et une méditation plus assidue que pour l'invention même. En vain dirait-on, pour diminuer le mérite des Anglais à cet égard, qu'ils sont plus patiens que les autres peuples : n'est-ce pas la patience seule qui fait un ouvrage parfait? Et manquer de cette qualité, est-ce réunir toutes celles qui sont nécessaires pour produire des chefs-d'œuvre? Le génie, disait Buffon, n'est qu'une plus grande aptitude à la patience.

Indépendamment du tempérament flegmatique et du caractère refléchi des Anglais, plusieurs autres causes contribuent à la perfection qu'on admire dans leurs ouvrages : tels sont les encouragemens qu'ils reçoivent du gouvernement et des particuliers, la division du travail, la bonté des machines. On sait que le gouvernement protége les manufactures et encourage cette partie de l'industrie nationale, souvent même aux dépens de l'agriculture, soit en cherchant à faire baisser les denrées de première nécessité, soit en empêchant l'exportation des matières premières. Les primes qu'il

accorde aux manufacturiers, les moyens qu'il leur donne de faire tomber les fabriques étrangères, en vendant à perte des produits d'une qualité supérieure, les traités avantageux au commerce, par lesquels il termine presque toutes les guerres, ne contribuent pas d'une manière moins efficace à la prospérité des manufactures nationales. L'esprit public des particuliers seconde les vues du gouvernement; on sait qu'ils préfèrent toujours les productions de leur pays. Parmi les encouragemens qu'ils donnent aux manufactures, on peut citer les bals (*manufacture-ball*), qui ont lieu dans plusieurs comtés depuis plus de ving-cinq ans. Voici les réglemens qu'on suit dans ces bals : les dames y sont admises sans payer, mais elles doivent se présenter vêtues d'étoffes filées, ourdies et finies dans le comté, et de la couleur fixée par la directrice ou patrone du bal, et doivent produire un billet signé par le tisserand et contre-signé par le teinturier; ces billets ne sont livrés qu'avec dix *yards* de chaque étoffe. Les hommes paient les billets d'entrée une demi-guinée, et leur habillement doit aussi être composé de tout ce que fournissent les manufactures du comté. Ces bals patriotiques attirent un grand nombre de spectateurs : c'est ainsi qu'on donne aux amu-

semens des gens riches un objet d'utilité publique.

La grande division du travail contribue infiniment à la perfection des manufactures anglaises, et à la multiplicité de leurs produits. On a porté au dernier degré l'art d'épargner le travail et le temps, et de finir beaucoup les ouvrages à moins de frais possibles. Des montres, des boutons, des couteaux et mille autres objets sont faits avec une facilité incroyable, et passent par un grand nombre de mains avant d'arriver à leur perfection; il n'y a pas moins de quarante personnes qui travaillent au métal dont on fait une aiguille.

C'est en grande partie à cette divisibilité de travail qu'il faut attribuer ce grand nombre de machines de toute espèce, qu'on invente tous les jours en Angleterre. En même temps qu'elles suppléent à la main-d'œuvre et diminuent le prix du travail, elles contribuent à la perfection des ouvrages de manufacture. Les Anglais qui montrent avec tant d'empressement leurs magasins, ne laissent voir qu'avec peine leurs fabriques; ils écartent avec une attention rigoureuse de leurs atteliers, non-seulement les étrangers, mais les nationaux mêmes; ils font le plus grand secret des machines et des procédés

qu'ils emploient. Ce qui peut contribuer à les rendre mystérieux, c'est que rarement leurs ateliers sont réunis dans de grands bâtimens, et que leur vanité s'y trouve peu satisfaite. En Écosse et en Irlande on pénètre avec moins de difficulté dans les manufactures.

CHAPITRE XXXII.

Fabriques d'étoffes de laine, de coton, de soieries et de toiles.

Les manufactures d'étoffes de laine sont les plus considérables de toutes, parce que le pays fournit la matière première. Les lois qu'on a faites depuis plusieurs siècles pour empêcher l'exportation des laines et pour favoriser les fabricans, sont si oppressives et si odieuses, qu'il semble impossible qu'un peuple libre et éclairé puisse les tolérer. Grâces à ce monopole, à la grande consommation de l'intérieur et à l'étendue des marchés de Portugal, d'Espagne et d'Amérique, les fabriques de draperies se sont accrues au point d'occuper près d'un million et demi de personnes. On y emploie, année commune, six cent mille balles de laine,

produites par vingt à vingt-cinq millions de moutons que nourrit, dit-on, l'Angleterre. On évalue les produits de ces manufactures à seize millions, et l'exportation à plus de trois millions et demi. (*)

Les principales manufactures de laine sont dans le Yorkshire, le Wiltshire, le Glocestershire et le Norfolk. Halifax fait principalement des draps de soldat dont s'habille une partie des troupes de l'Allemagne. Les draps de Leeds ressemblent beaucoup à ceux d'Elbeuf, sans en avoir le moëlleux. C'est particulièrement à Salisbury et à Wilton que se fabriquent les plus fins et les plus beaux. Ils sont serrés et très-durables, mais ils n'ont ni le moëlleux, ni le lustre des beaux draps de France. Les draps noirs et écarlates des manufactures françaises l'emportent infiniment sur les draps d'Angleterre des mêmes couleurs. Il se fabrique aussi beaucoup de draps fins et de demi-draps à Londres et dans ses environs. Le Desvonshire fait une grande quantité de petites étoffes, serges, flanelles, casimirs, étamines, etc. Norwick fabrique beaucoup de camelots, dro-

(*) V. *Tableau de la Grand-Bretagne*, tom. III, p. 280.

guets, damas, crêpes; mais ses étoffes sont, pour la plupart communes, et ses camelots sont très-inférieurs à ceux de Lille. Les étamines de Wakefield sont très-fines et très-bien apprêtées. Kendal, dans le Lancashire, et une partie du pays de Galles, fournissent beaucoup d'étoffes communes. Les manufactures de tapis, la plupart communs, sont répandues partout le royaume. Les plus beaux, qui imitent ceux de la Savonerie, mais leur sont inférieurs, se font à Wilton en Wiltshire, à Axminster en Devonshire, et à Londres.

Les manufactures de coton, aujourd'hui si nombreuses en Angleterre, remontent à peine au commencement du siècle dernier. Elles ne se sont tant accrues que depuis la perfection des moulins pour la filature du coton. Les premiers furent construits en 1780, par Arkwrihgt, et on en compte aujourd'hui près de cent cinquante. Ces moulins meuvent deux cent quatre-vingt-six mille fuseaux; il y a en outre plus de vingt mille *jennies* ou moulins à bras, qui filent de vingt à cinquante fils à la fois, et qui meuvent un million six cent soixante-cinq mille fuseaux. Les manufactures de coton occupent trois cent cinquante mille personnes. Les articles les plus importans qu'elles fabriquent sont des velours

simples ou croisés, unis ou rayés, qui se font ou s'achèvent à Manchester, et portent le nom de cette ville. On y fabrique aussi une très-grande quantité de mousselines rayées ou unies, plus ou moins communes. On fait, à Bolton, une grande quantité de courte-pointes de coton; à Nottingham, beaucoup d'étoffes de fantaisie, mêlées de soie; à Glasgow, beaucoup de mousselines et de toiles de coton unies ou peintes; à Spithfield, beaucoup d'étoffes très-fines, soie et coton. La perfection de ces diverses étoffes tient en grande partie à celle de la filature dûe aux moulins à coton et à celle de leurs apprêts. La consommation intérieure de ces étoffes est immense; leur exportation, dans une grande partie de l'Europe, est aussi très-considérable. Les manufactures ont un concurrent redoutable dans la compagnie des Indes, qu'elles ne peuvent rivaliser ni pour la beauté, ni pour la finesse des étoffes.

La manufacture de gaze de Paisley, près de Glasgow, établie en 1759, s'est accrue au point qu'elle occupe à présent dix mille ouvriers. On y emploie différentes espèces de soie de Chine, des Indes et d'Italie. Les ouvrages unis se font presque tous à Paisley, et les autres à la campagne. Les gazes sont envoyées toutes les se-

maines à Londres, et de là beaucoup passaient ci-devant en France.

Les Flamands, chassés par la persécution du duc d'Albe, établirent une manufacture d'étoffes de soie à Cantorbery. Les Français réfugiés après la révocation de l'édit de Nantes, en établirent de nouvelles à Spitfield : elles sont tombées de près de moitié depuis vingt ans, et ne peuvent soutenir la concurrence avec celles de France qui sont moins chères et préférables pour la beauté et le goût. Manchester, Reading, Spitfield, etc. fabriquent une très-grande quantité de cravates de soie noires et de mouchoirs de cou. « Il se fait à Cowentry, dit le lord Sheffield, pour cinq cent mille liv. sterl. par an, de rubans beaux, forts et remarquables par leur apprêt, mais inférieurs pour le dessin et le goût aux rubans de France. » On fait à Londres et à Nottingham beaucoup de bas de soie remarquables par leur force et leur apprêt, et dont beaucoup à mailles fixes passaient en France. Les rubans exportés ont une prime d'encouragement, ainsi que les bas de soie, les gants, les dentelles et toutes les étoffes de soie.

Les fabriques de toiles qu'on cherche à encourager par des primes pour la culture du lin et du chanvre, ne sont pas en Angleterre dans

un état florissant. On en fait beaucoup de rayées ou à carreaux, à Manchester et dans ses environs, qui, presque toutes passent à la côte de Guinée ou en Amérique. On fait aussi à Warrington et ailleurs, beaucoup de toiles à voiles; mais on en tire une bien plus grande quantité de Russie. On favorise cependant ces dernières fabriques, en obligeant tout bâtiment anglais, qui met à la mer pour la première fois, d'avoir un assortiment complet de voiles anglaises. C'est en Irlande que la fabrique de toile fleurit depuis long-temps. Elle y a la même importance que la manufacture de draps en Angleterre. Elle occupe le quart de la population du pays. L'exportation de ces toiles va à environ deux millions sterl. par an, non compris une quantité considérable de fil. L'Angleterre en tire les neuf dixièmes et en consomme plus des trois quarts: elle prend à elle seule tout le fil de l'Irlande. Les toiles blanchies au vitriol égalent au moins en blancheur les toiles étrangères; mais elles leur sont inférieures en bonté. Outre les toiles unies, on y fait aussi des nappages, en général assez communs, des linons et des batistes grossières, dont on tire le fil de Flandre, et des toiles à voiles. Les grands marchés de toiles sont: Belfast, Newry, et sur-tout Dublin.

CHAPITRE XXXIII.

Fonderies, Coutellerie et Quincaillarie. — Boutons et plaqué. — Instrumens de mathématiques. — Horlogerie. — Imprimerie.

LE fer et l'acier forment un des objets les plus importans des manufactures d'Angleterre. Soixante mille tonnes de fer en gueuses, et vingt mille tonnes en barres, se fabriquent dans le royaume, et la plus grande partie de ce fer est employée dans les immenses fonderies de Crawley, près de Newcastle; de Bradley, près de Birmingham; de Coolebrook-Dale, en Shropshire; de Caron, près d'Edinburgh, etc. On coule dans ces fonderies tout ce qu'il est possible de couler en fer, depuis les plus petits vases, qu'on a trouvé le moyen de rendre malléables, en les faisant refroidir dans un feu de charbon doux et étouffé, jusqu'aux ancres les plus fortes, aux canons du plus gros calible, aux plus grands cylindres pour les machines à feu. La fonderie de Caron passe pour la plus considérable qui soit en Europe. C'est là qu'on coule ces énormes pièces d'artillerie, courtes

et renflées par la culasse, qui portent le nom de *caronnades*.

Le fer qu'on emploie dans ces fonderies, est fait avec du charbon de terre, qui le rend très-cassant, et lui fait perdre près d'un tiers de son poids lorsqu'il est manufacturé. Ce sont les fers de Suède et de Russie qui sont d'une qualité supérieure, beaucoup plus doux et plus propres a être convertis en acier, qu'on emploie dans les nombreuses manufactures de coutellerie, de quincaillerie, d'armes blanches, etc. de Sheffield, Birmingham, Salisbury, Woodstock, Londres, etc. On en importe tous les ans quarante à cinquante mille tonnes et on en réexporte quinze à vingt mille manufacturées en verges, en cercles, en ancres, en clous, haches, bêches, enclumes et en acier. On connaît la bonté des instrumens de toute espèce qui sortent de ces manufactures, et l'extrême fini des ouvrages de luxe et de fantaisie qui se font à Woodstock et à Londres. (*).

Les fabriques de boutons ont paru d'une si grande importance pour la prospérité nationale, que non-seulement on a prohibé l'importation

(*) V. *Tableau de la Grande-Bretagne*, tom. III, p. 285.

de boutons étrangers, mais qu'il est défendu de porter des boutons d'étoffes, loi plus digne de figurer dans le code des despotes d'Asie que dans celui d'un peuple libre. Les manufactures de boutons sont très-multipliées à Birmingham et à Londres. La plus considérable de toutes est celle de M. Boulton, à Soho, près de la première ville. Plus de mille ouvriers sont toujours en activité dans cette manufacture, où l'on fait aussi d'autres ouvrages de quincaillerie. Birmingham, qui est aujourd'hui une des villes les plus grandes et les plus peuplées de la Grande-Bretagne, avait à peine quatre mille habitans il y a un siècle. On n'y a fabriqué d'abord que des férailles grossières, telles que clous, bêches, cercles, verges, etc.; elle commença à fleurir lorsqu'on y eut établi des manufactures d'armes : depuis on y a fabriqué toute sorte de quincaillerie qu'on exporte en grande quantité chez l'étranger. C'est-là qu'on fait du plaqué soit sur plomb, soit sur cuivre; beaucoup d'ouvrages en tôle vernissés et peints; beaucoup d'ouvrages communs en cuivre, etc. Londres et Sheffield ont aussi un grand nombre de manufactures de quincaillerie.

Les ingénieurs en instrumens destinés aux sciences jouissent en Angleterre d'une consi-

dération méritée : ils sont en général très-instruits, et ne négligent ni temps, ni dépenses pour porter à un grand point de perfection les ouvrages qui sortent de leurs mains. Ce qui a contribué à former d'habiles ingénieurs, ce sont les besoins de la marine, et le grand nombre de personnes en état d'apprécier et sur-tout de bien payer des instrumens bien faits. Les ingénieurs les plus connus sont Dollon, Ramsden, Bird, Nairne, Blund, Hurter, etc.

L'horlogerie a aussi atteint une grande perfertion en Angleterre : les ouvrages communs y abondent et se vendent à un prix peu élevé, mais les ouvrages soignés et finis, ceux sur-tout qui sortent de chez Wilelmi, Cuming et Emeri, les trois meilleurs horlogers de l'Angleterre, se paient très-cher.

La typographie ne paraît pas avoir fait des progrès en Angleterre depuis les ouvrages sortis des presses des Foulis de Glascow, et des Baskerville de Londres. On admire avec raison la netteté et l'égalité des caractères. Mais ils ont été surpassés par les Ibarra, les Bodoni et les Didot. Ce qui contribue à la beauté des éditions, c'est la bonté du papier supérieur, pour la force et la blancheur, à celui de Hollande. Depuis quelque temps on fabrique à Londres

du papier avec de la paille, d'après des procédés découverts en Allemagne. Il est très-fin et susceptible d'une infinité d'usages. Mais sa couleur paille, qu'il conserve, ne permet guère de s'en servir pour écrire et imprimer. Le bénéfice de fabrication est immense; le prix de la matière première, dont la quantité est en quelque sorte illimitée, est comme un à vingt-cinq comparativement aux chiffons.

CHAPITRE XXXIV.

Poteries. — Verreries. — Cuirs et peaux. — Charronnage.

Les fabriques de poterie sont aussi des objets très-importans pour l'Angleterre, par la grande consommation intérieure, et par la quantité qui s'en exporte. C'est M. Wedgwood qui leur a donné la beauté des formes, ainsi que la dureté, la finesse et l'égalité de la pate. Il a choisi pour modèles les vases étrusques apportés d'Italie, ce qui lui a fait nommer *Etruria* la fabrique qu'il a dans le Staffordshire. Parmi une grande variété d'objets plus ou moins finis, il sort de cette fabrique des vases, des statues, des bas-

reliefs, des camées d'une grande beauté. Mais c'est sur-tout la poterie commune de Wedgwood qui a procuré à l'Angleterre une branche immense de commerce. Son excellente fabrication, sa solidité, les avantages qu'elle a de soutenir l'action du feu, sa belle couverture inattaquable aux acides, l'agrément et la commodité des formes, et la modicité du prix, ont donné lieu à un débit si considérable, que la plus grande partie de l'Europe en est approvisionnée, et qu'on en envoie beaucoup dans les Indes orientales, dans les îles et le continent de l'Amérique.

On peut conjecturer que les poteries anglaises, dont il y a un grand nombre en Staffordshire, à Leeds, à Glasgow, et en plusieurs endroits, sont parvenues à leur plus haut degré de prospérité, et ne feront que décheoir dans la suite. L'on a en France et dans d'autres pays toutes les matières propres à imiter parfaitement la faïence anglaise, et il existe déjà plusieurs manufactures, entr'autres, celles de Montereau et celle du faubourg St.-Antoine de Paris, dont les ouvrages ne sont guère inférieurs à ceux de Wedgwood.

Les verreries ne sont pas moins nombreuses que les poteries en Angleterre. Le bas prix du charbon de terre donne aux Anglais beaucoup

d'avantages pour les verres communs et soufflés; mais les verres coulés, les glaces un peu grandes réussissent moins bien avec ce charbon. Ce sont les cristaux (*flint-glass*) qui font en général la supériorité des verreries anglaises sur les fabriques des autres pays. Les plus considérables sont à Londres, et celle de Parcker est une des plus renommées. C'est-là qu'on voit jusqu'à quel point cette matière peut, sous la main d'artistes habiles, être façonnée en coupes, en vases, en flacons, en lustres, etc. On est surpris de l'adresse et de la vitesse avec laquelle on taille, on grave, on polit, on brillante les objets qui servent à la commodité ou au luxe. Parcker, à l'exemple de ceux qui sont à la tête des grandes manufactures en Angleterre, a des connaissances et de l'instruction dans plus d'un genre. Quelle que soit la beauté des verreries anglaises, elles ont été imitées avec succès en France à la manufacture de Creuzot, dans la ci-devant Bourgogne, et dans plusieurs autres manufactures.

La bonté des cuirs et des peaux préparées par les Anglais, est due principalement aux avances qu'ils sont en état de faire pour laisser séjourner long-temps les peaux dans les fosses, et à quelques améliorations dans la main-d'œuvre. Ils font usage de presses très-fortes, propres

à extraire des peaux toute matière grasse. On emploie annuellement pour tanner environ soixante-dix mille tonnes d'écorce de chêne, et la valeur de ce tan entre pour plus de la moitié dans le prix actuel des cuirs. On a commencé depuis peu à faire usage de l'écorce d'orme, qui ne coûte guère que la moitié de celle du chêne, et avec laquelle on prépare aussi de très-bons cuirs. On n'est pas parvenu en Angleterre à préparer les peaux pour les gants blancs aussi bien qu'à Grenoble et dans d'autres villes de France. Les gants de ce pays sont prohibés, sous peine d'une forte amende. On fait monter à cinq cent mille liv. sterl. l'exportation des ouvrages en peaux et en cuirs.

La perfection du charronage répond à celle de la sellerie. On voit à Londres plusieurs manufactures de voitures de luxe, où l'on réunit tous les ouvriers qui doivent concourir à leur confection. Elles ont plus de solidité et de légéreté, que d'élégance et de beauté des formes. La décoration est simple et serait agréable, si la vanité faisait au goût le sacrifice d'un large écusson, ou chiffre, dans un manteau qui fait tache au milieu de cette simplicité. Le siége du cocher, qui s'écarte de cette simplicité, est couvert d'une housse blanche à triple falbalas, surchargé de galons,

de franges et de glands rouges. Quant aux proportions des voitures, elles ne sont ni agréables à l'œil, ni raisonnées par l'utilité et la prévoyance. Le luxe et la mode les varient de jour en jour. Tantôt les ressorts exhaussent la caisse de manière à nécessiter un double marche-pied, et le siége du cocher, de niveau avec l'impériale, a pour support une large botte en cuir noir; tantôt la caisse est extrêmement basse et petite, et l'on croirait que ce sont des voitures faites pour des enfans.

CHAPITRE XXXV.

Brasseries. — Distilleries. — Manufactures de vins.

Les brasseries, les distilleries d'eau-de-vie de grain, et les fabriques de vins sont au nombre des manufactures d'Angleterre les plus importantes par leurs produits et par la grandeur de leurs établissemens. Plusieurs voyageurs ont donné la description de la brasserie de Whitbread, qu'il paraissait difficile de pouvoir surpasser. Celle de Meux est beaucoup plus considérable. Les édifices qu'elle occupe forment un

quartier. Dans l'édifice principal, une machine à vapeurs, qui égale en force trente chevaux, fait arriver l'eau dans un vaste réservoir, d'où elle redescend partout où elle est nécessaire. Les étages supérieurs sont occupés par des réservoirs peu profonds, destinés à faire promptement refroidir la bière. On la fait descendre de là dans des cuves immenses qui contiennent de cinq à vingt mille barils. Une de ces cuves a soixante-cinq pieds de diamètre et vingt-cinq pieds de haut. On brasse dans cet établissement seize cents barils de trente-six gallons par jour, et soixante chevaux sont occupés à charrier la liqueur dans Londres et ses environs. On croit sans peine, après ces détails, qu'une brasserie fut vendue à l'enchère, il y a quelques années, trois millions deux cent quatre-vingt-huit mille liv. tournois. Vingt-deux concurrens se la disputèrent, et il fallait non-seulement payer cette somme, mais avoir assez d'avances pour faire marcher un aussi vaste établissement.

Il y a en Angleterre des distilleries d'eau-de-vie qui offrent un ensemble presqu'aussi imposant. Celle située à Stratford, village distant de Londres de quatre milles, est une des plus considérables. On y trouve une pompe à feu, deux moulins, l'un à vent, l'autre à eau, pour

n'être jamais arrêté ou par les glaces, ou par la cessation des vents, et des étables à cochons, qui en contiennent un très-grand nombre qu'on engraisse avec le résidu des cuves à macération. Il y a aussi dans la paroisse de Lambeth, un des faubourgs de Londres, des distilleries très-considérables : un seul distillateur paye cinquante mille liv. sterl. de droits.

La distillation des eaux-de-vie est devenue tres-commune en Écosse. Les distillateurs écossais, par le bas prix de la main-d'œuvre et du charbon, et par d'autres causes, étaient en état de vendre à meilleur marché que ceux de Londres. La législature, influencée par les marchands de la capitale, a jugé à propos d'imposer des taxes sur les eaux-de-vie d'Écosse, pour les mettre au même prix que celles qu'on fabrique en Angleterre. Cet acte est aussi impolitique qu'injuste, puisqu'en privant une province de ses avantages particuliers, on nuit à l'état (*).

Dès l'année 1635 on commença à Londres à faire du vin avec des raisins de Portugal et d'Espagne et d'autres ingrédiens. Francis Chamberleyne en fabriqua avec succès, et obtint une patente pour quatorze ans, dans laquelle il est

(*) V. *Newte's prospects and observations*, page 334.

dit que ses vins se conservent pendant plusieurs années, et même en voyageant au-delà de la ligne. Cet art de faire du vin a été renouvelé dans le dernier siècle, par Marck Beaufoi et par plusieurs autres, qui ont imité tous les vins naturels. « Tel est le luxe de notre temps, dit Pennant, que les demandes qu'on fait de plusieurs sortes de vins surpassent de beaucoup le produit des vignes. Il est heureux que d'habiles fabricans fournissent à nos besoins. On a calculé que la moitié du *Porto* et cinq sixièmes des vins blancs consommés dans notre capitale, sont le produit des vignes de nos fabriques ». Une seule de ces fabriques a payé à l'état, pour les droits d'une année, près de huit mille liv. sterl. Lorsqu'on voit ces manufactures, on est étonné du nombre et de la grandeur des vaisseaux qui contiennent le vin. La fameuse tonne d'Heydelberg ne les surpasse pas. Plusieurs ont vingt-quatre pieds de diamètre.

Le gouvernement anglais regardait comme un des avantages du traité de commerce avec la France de faire tomber les fabriques de vins factices. Ces vins *empoisonnés*, selon l'expression de M. Pitt, sont composés de jus de navets et de prunes sauvages, et des ronces bouillies jusqu'à dissolution, qu'on mêle avec de la bière

et de la litharge, et qu'on laisse ensuite fermenter.

On fabrique aussi le vinaigre en se servant de bière forte. On n'en consomme pas d'autre dans toute l'Angleterre. Les droits d'entrée sur le vinaigre fait avec du vin sont si forts, qu'ils équivalent à une prohibition.

CHAPITRE XXXVI.

Usage excessif des machines dans les manufactures.

JE ne puis croire que la diminution du travail de l'homme soit utile. Car quel est le but de la société en général ? ce n'est pas qu'un homme nage dans l'opulence et le luxe, et que neuf cent quatre-vingt dix-neuf gémissent dans la pauvreté et la misère. Ce but est que tous puissent jouir des biens convenables à leur position et à leur état. Or la masse du genre humain doit vivre de travail, et si, par des inventions particulières, on la prive de travail, comment jouira-t-elle de ces biens ?

J'ai lu quelque part qu'un fameux imprimeur hollandais alla à Constantinople, portant avec

lui des presses et des caractères de toute espèce, pour introduire l'art de l'imprimerie dans la capitale de l'empire turc. Le grand-visir en ayant été informé, fit pendre l'imprimeur et détruire tout ce qu'il avait apporté. « Il serait cruel, dit-il, de permettre qu'un seul homme, pour s'enrichir, ôtât le pain à douze mille écrivains qui vivent de leur plume ». Sans doute ce procédé et ce langage sont bien dignes d'un turc. On peut préférer la conduite d'un empereur romain à l'égard d'un mécanicien qui lui proposait des moyens de transporter à Rome à peu de frais de grandes colonnes. Il fit un présent à l'artiste pour son invention ingénieuse, mais il ne voulut pas s'en servir, en disant : « Qu'il devait permettre au pauvre peuple de vivre (*). »

Le principe qui faisait agir le visir et l'empereur, mérite de fixer l'attention du philosophe et du politique. Quand les nations sont parvenues au plus haut degré de civilisation, comme on dit ; quand la richesse et le luxe dominent ; quand les arts et les sciences fleurissent, alors naturellement il existe une population nombreuse ; alors tous les arts, toutes les professions

(*) V. *Sveton ; in Vesp.*

ont un nombre excessif d'individus qui les exercent; alors ces nations, comme autrefois les Romains au temps de Sénèque, ont de trop de chaque chose (*). A un tel période il semble qu'au lieu de diminuer le travail *humain*, ce serait rendre un service à la société que de l'augmenter. L'eau et le vent servent à moudre le blé : supposons qu'un mécanicien pût inventer et construire une machine faite de manière que par les mêmes moyens, l'eau et le feu, on pût cultiver les terres; quel en serait l'effet ? L'inventeur de la charrue fut le bienfaiteur du genre humain; celui qui inventerait cette machine, heureusement impossible, en serait le fléau.

Il est certain qu'on a inventé et mis en usage en Angleterre plus d'une machine, par le moyen de laquelle cinq hommes font le travail qui en occupait auparavant cinquante. L'humanité et le gouvernement devraient, en pareil cas, intervenir, et empêcher l'usage trop étendu des machines, ou trouver d'autres moyens d'employer l'industrie du pauvre. La taxe, dite des pauvres, pourvoit en partie à leur subsistance, mais pré-

(*) *Omnium rerum intemperantiâ laborant.* SEN. epist. 106.

vient-elle la destruction de cette classe nombreuse, et une effrayante dépopulation ?

Un Français, érudit, bel-esprit, le P. *Tournemine*, s'était persuadé de la possibilité de faire une espèce particulière d'orgue, dont les sons auraient produit le même effet que les meilleurs alimens et les meilleures boissons, qu'ils satisferaient l'appétit et fortifieraient le corps. En supposant que cet instrument pût être exécuté, qu'il fût introduit en Angleterre, et qu'on voulût en adopter généralement l'usage, le chancelier de l'échiquier n'emploierait-il pas tous les moyens pour l'empêcher ? ne dirait-il pas que si l'on permettait d'adopter un pareil instrument, ses coffres seraient bientôt vides ? La comparaison entre les machines qui privent le pauvre des moyens de gagner sa subsistance, et celle qui, si elle était possible, rendrait presqu'inutile le ministre des finances, est très-juste : il n'y a que cette différence, c'est que, dans le premier cas, l'humanité gémit, et dans le second, elle ne ferait que rire de la mort de l'*accise*.

L'opposition de la classe industrieuse à l'introduction des machines est une preuve des effets funestes que leur usage a pour elle. Cette opposition ne peut être l'effet d'un préjugé ; c'est celui de l'expérience : aussi les ouvriers se sont-

ils portés plusieurs fois à des soulèvemens pour empêcher l'usage des machines. On en a eu un exemple récent dans l'insurrection qui eut lieu au mois d'août dernier, de la part des ouvriers des manufactures en laine du Wiltshire, contre l'usage d'une machine à tondre les draps, tonsure qui se faisait autrefois à la main. Ces malheureux, privés d'ouvrage, se rassemblèrent et mirent le feu à nombre d'ateliers et de manufactures. Les ouvriers du comté de Gloucester ne se portèrent pas aux mêmes excès, parce que les manufacturiers qui avaient adopté ce nouveau procédé pour la tonsure des draps, leur annoncèrent qu'ils les garderaient jusqu'à ce qu'ils eussent appris quelqu'autre branche de manufacture, et que seulement ils ne prendraient plus d'apprentis.

CHAPITRE XXXVII.

Lois pour les manufactures. — Condition et mœurs des ouvriers.

PRESQUE la quatrième partie des manufactures anglaises est à Londres ou dans ses environs; il y en a même plusieurs qu'on ne trouve

que dans la capitale : les horlogers, les jouailliers, les orfévres, les imprimeurs, les rafineurs de sucre sont particulièrement de ce nombre. Cette inégale proportion entre la métropole et le reste du royaume ne peut être que nuisible; les manufactures établies à Londres doivent être nécessairement plus chères que celles des comtés, à cause du prix de la main d'œuvre, des loyers et du charbon, qui sont beaucoup plus chers dans la capitale. Il y a d'ailleurs plusieurs manufactures qui rendent malsain le voisinage où elles sont placées.

Ce n'est pas, comme on le croit communément, à la liberté générale et à la seule concurrence que la plupart de ces manufactures doivent leur prospérité; le plus grand nombre est soumis à une multitude de réglemens avantageux aux fabricans, dont beaucoup de dispositions sont oppressives pour les ouvriers, et mettent des entraves à l'industrie; plusieurs métiers sont formés en corporations et soumis à leurs statuts. Une loi, passée sous Élisabeth, défend d'exercer aucun métier alors existant en Angleterre, sans avoir fait un apprentissage de sept ans; cette loi prescrit aussi l'apprentissage pour les laboureurs dans les villes de marché. Le terme de sept ans d'apprentissage est

souvent nécessaire, pour obtenir dans une ville le droit de bourgeoisie, sans lequel on ne peut s'y établir ; c'est ce qui donne tant d'avantages à Birmingham, Manchester et Sheffield qui ne sont pas villes, et où chacun peut aller se fixer. Le même acte, borne dans certaines professions, le nombre des apprentis que chaque maître peut avoir, et celui des ouvriers qu'il peut employer, en raison du nombre des apprentis ; les métiers qui se sont introduits depuis peu en Angleterre, ne sont pas sujets à ces restrictions, mais on ne peut y employer d'ouvriers des metiers qui y sont compris. D'autres actes établissent des amendes ou des peines très-sévères pour les ouvriers qui gâtent à dessein leur ouvrage, qui combinent les moyens de faire augmenter le prix de leur travail ou d'en diminuer la durée, qui passent chez l'étranger pour exercer leur métier, etc (*).

La classe du peuple qui travaille aux manufactures, classe très-nombreuse, puisqu'on la porte au-delà de cinq millions, est en général malheureuse, et ses mœurs sont corrompues ; c'est ce qu'annonce l'aspect même des villes à fabriques,

(*) V. *Tableau de la Grande-Bretagne*, tom. III, p. 303.

et sur-tout Birmingham la plus considérable de toutes. M. Newte observe que ses habitans sont d'une petite taille et ont l'air maladif; c'est l'effet de la mauvaise nourriture et d'un long travail sédentaire. Ils se nourrissent principalement de pain, de fromage et d'ale; ils se lèvent à trois ou quatre heures du matin, se reposent pendant quelques temps, et travaillent ensuite jusqu'à neuf et dix heures du soir; cette classe est en général aussi corrompue que misérable. Comme les enfans sont employés dans les manufactures, dès qu'ils peuvent faire le moindre usage de leurs mains, ils ne reçoivent aucune espèce d'éducation, et sont de bonne heure corrompus par le mauvais exemple. Le même écrivain observe que la masse des habitans, si on en excepte les dissidens, n'a point de religion. Les autres villes à manufactures ressemblent à Birmingham (*).

(*) Voyez *Newte's prospects and observations*, p. 13, etc.

CHAPITRE XXXVIII.

Commerce de la Grande-Bretagne ; ses progrès.

LA puissance et les richesses de la Grande-Bretagne sont, en grande partie, le fruit du commerce. Comme il ne peut avoir lieu qu'au moyen d'une marine nombreuse, il se trouve que par une heureuse combinaison les produits de son industrie et ses forces navales, s'accroissent réciproquement. La nation britannique fournit une preuve bien frappante qu'un empire ne devient pas puissant, riche et respectable par les guerres et les conquêtes, mais par l'agriculture, le commerce, la navigation, l'industrie et les manufactures. C'est aux premières qu'elle doit les taxes nombreuses, les impositions excessives dont elle est chargée; c'est aux autres qu'elle doit de n'en être pas accablée depuis long-temps, et de pouvoir les supporter.

Avant le règne d'Élisabeth, l'Angleterre, en proie aux guerres ou aux troubles intérieurs, n'avait pu, comme plusieurs autres pays, faire des progrès dans les arts et le commerce. Ce ne

fut que sous le règne long et paisible de cette princesse que les Anglais commencèrent à les cultiver avec succès. Ils seraient parvenus dès lors à un plus grand degré de prospérité et de puissance, si Élisabeth, faute de lumières, n'avait voulu encourager le commerce par les prohibitions, les manufactures par le monopole, et l'agriculture par la défense d'exporter les grains (*). Jacques I.er, en abolissant les priviléges qui avaient confiné le commerce dans plusieurs compagnies, hâta ses progrès, mais les guerres civiles qui éclatèrent sous le règne de Charles I.er vinrent bientôt les arrêter. Cependant, comme quelque bien se trouve toujours mêlé au mal, ce fut pendant ces troubles que les idées républicaines, en se répandant, engagèrent un grand nombre de gens des classes supérieures de la société à embrasser la profession du commerce, et qu'il s'établit des colonies qui donnèrent lieu à de nouvelles spéculations et ouvrirent de nouveaux débouchés.

Le commerce britannique prit tout à coup un accroissement considérable pendant le protectorat de Cromwel, et ce fut l'effet du fameux

(*) V. *The comparative strength of Britain*, by Chalmers.

acte de navigation dont on retrouve le principe dans des lois prohibitives de Richard II, d'Édouard IV, et d'Élisabeth. Cependant à cette époque le tonnage des bâtimens employés au commerce, se monta seulement à quatre-vingt-quinze mille tonneaux ; au temps de la révolution il s'éleva à cent quatre-vingt-dix mille, et à la fin du règne de Guillaume III, à trois cent vingt mille. Les guerres de la reine Anne tinrent le commerce dans une espèce de stagnation, mais à la paix d'Utrecht, il prit une nouvelle activité, et le tonnage fut de quatre cent vingt mille tonneaux. Sous George I.er il alla jusqu'à cinq cent mille, diminua pendant la guerre de 1759, et s'éleva de nouveau après la paix jusqu'à six cent soixante mille. La guerre de 1755, fit éprouver une diminution considérable au commerce, mais il se releva à la paix de 1762, et le tonnage alla à sept cent mille tonneaux. Il continua à s'accroître jusqu'à la guerre d'Amérique, et en 1774 il fut de huit cent mille. On croyait que c'était – là le dernier degré de prospérité où le commerce britannique pût atteindre. La perte des colonies américaines, après la guerre la plus coûteuse que la Grande-Bretagne eût soutenue jusqu'alors, donna lieu de conjecturer avec quelque proba-

bilité que le commerce britannique éprouverait une prompte décadence. Mais après la paix de 1783, sa marche progressive fut accélérée d'une manière étonnante, et il occupait, dès 1784, un tonnage de neuf cent soixante mille tonneaux.

Au commencement de la dernière guerre, on fit sur le commerce britannique les mêmes conjectures, et les nombreuses banqueroutes qui eurent lieu alors semblaient les justifier. Mais les faits les démentirent bientôt : le commerce prit un nouvel accroissement et la dernière année de la guerre (1799) forma l'époque la plus brillante de sa prospérité. Il faut observer cependant que cette grande prospérité était produite par des causes extraordinaires, et qu'elle ne pouvait être durable; les Anglais ont en effet perdu à la paix plusieurs branches de commerce qu'une guerre presque générale avait fait passer dans leurs mains. On doit ajouter que ce grand accroissement du commerce était aussi l'effet des moyens forcés et désastreux employés par les ministres, qui avaient intérêt d'étaler *une prospérité toujours croissante*, en demandant de nouveaux emprunts et en imposant de nouvelles charges. « Non, vos ministres ne sont pas des hommes d'état, disait M. Tierney; s'ils

ont augmenté passagèrement votre commerce, c'est en diminuant d'une manière sensible vos ressources les plus sûres et les plus importantes. »

CHAPITRE XXXIX.

Commerce intérieur.

Sous le titre de commerce intérieur on comprend toute relation commerciale quelconque dans l'intérieur du pays, le débit des objets de manufacture, des brasseries, des distilleries, etc., enfin, le commerce de détail des marchandises étrangères. Il est difficile d'estimer le capital employé à entretenir cette immense circulation. L'administration des finances l'a évaluée à cent quatre-vingt-six millions sterl. En portant, comme on l'a fait, pour la fixation de la taxe sur les revenus, ce profit du commerce intérieur à quinze pour cent, cet objet donnerait un revenu de vingt-huit millions. Quelques écrivains politiques ne font monter le profit du commerce intérieur qu'à dix-huit millions; mais, dans toutes les estimations qu'on en a faites, on le porte à plus d'un

tiers au-dessus du profit du commerce extérieur.

Le commerce intérieur se fait en général, argent comptant, tandis que le commerce étranger consiste particulièrement en échanges. On est surpris à Londres de voir un si grand nombre de boutiques et de magasins qui annoncent la richesse des propriétaires, et d'y voir en même temps si peu d'acheteurs, mais ce ne sont pas les chalands qui soutiennent ces boutiques, dont la magnificence étonne; c'est le commerce de l'intérieur; ce sont les marchés éloignés qui fournissent une foule d'acheteurs. Tel marchand d'estampes qui fait un étalage coûteux, semble perdre ses frais, parce que les passans regardent sans rien acheter; mais il envoie ses estampes dans les comtés, il en envoie en Écosse, en Irlande, aux Indes orientales, en Afrique et dans d'autres parties du monde. Il y a dans Londres cent cinquante auberges, d'où il part tous les jours un grand nombre de chariots chargés de marchandises, qu'ils transportent dans les différentes parties du royaume. On en embarque aussi sur la Tamise pour l'intérieur. Depuis cinquante ans, on a construit un grand nombre de canaux pour la navigation de l'intérieur, qui facilitent les transports.

Le commerce des côtes, qui fait partie de celui de l'intérieur, se fait par un grand nombre de vaisseaux. Leur équipement et leur approvisionnement occupent un grand nombre de mains, et soutiennent beaucoup de familles. On fait monter à plus de soixante-dix mille le nombre des marins qu'il occupe : ce commerce des côtes, sur-tout le transport du charbon de Newcastle à Londres, est une pépinière de matelots.

CHAPITRE XL.

Commerce extérieur.

LE commerce extérieur de la Grande-Bretagne s'étend à tout le globe. Les états des exportations et des importations que le gouvernement a publiés prouvent que ce commerce n'est pas toujours à l'avantage des Anglais. Tel est celui qu'ils font avec la Russie, la Prusse, la Pologne, la Suède et même le Danemarck, contrées d'où elle tire beaucoup d'objets pour sa marine; avec la Turquie, d'où elle tire des cotons et des soies écrues pour ses manufactures; avec l'Inde et la Chine, d'où elle tire une immense quan-

tité de thé et d'étoffes ; et avec ses colonies à sucre, denrée dont la consommation est prodigieuse en Angleterre. Pendant la dernière guerre, les Anglais, ayant été maîtres de la Méditerranée, ont fait un commerce avantageux avec la Turquie ; mais la paix doit rendre à la France sa supériorité.

Le commerce que l'Angleterre fait avec la Hollande, le Portugal, l'Espagne, l'Italie, une partie de l'Allemagne, l'Afrique, les États-Unis, le Canada et la Nouvelle-Écosse est à son avantage. Avant la dernière guerre, il était presque douteux que la balance du commerce avec l'Allemagne fût en faveur de l'Angleterre ; mais la guerre l'a plus que décuplé, et l'a rendu pendant quelque temps le plus considérable. Il est diminué de plus de moitié depuis la paix, malgré le soin qu'ont les Anglais d'envoyer dans ce pays une immense quantité de produits de leurs manufactures, qu'ils vendent souvent à perte. Les contrées avec lesquelles le commerce de la Grande-Bretagne est le plus étendu et monte à une plus haute valeur, sont les Etats-Unis, l'Inde, les îles à sucre, la Russie, les Pays-Bas, la Hollande, l'Espagne et l'Afrique.

Après la dernière guerre, les Anglais ont espéré de renouveler le traité de commerce qu'ils

avaient avec la France. Ils ont dû le désirer d'autant plus, qu'outre les avantages que leur offre un marché de trente millions d'habitans, c'est le seul moyen de s'ouvrir de nouveau les Pays-Bas, un des débouchés les plus avantageux pour leur commerce. Mais, quelles qu'aient été leurs espérances à cet égard, ils ne se sont pas flattés sans doute de voir renouveler le traité de 1787. Le ministère de France, qui pressa maladroitement l'exécution de ce traité, comme s'il eût dû lui être plus avantageux qu'à l'Angleterre, s'écarta du principe de réciprocité, qui devait en faire la base, dans plusieurs articles, et particulièrement celui des soieries, qui sont à la France ce que les lainages sont à l'Angleterre. Il ne prévit pas que plusieurs articles avantageux pour la France resteraient sans exécution, soit par un effet de l'esprit national des Anglais, soit par les mesures que prendrait le gouvernement. Il ne prit aucune précaution pour préserver les manufactures françaises, et sembla ne pas craindre que les Anglais, par l'abondance de leurs capitaux, les spéculations de leurs manufacturiers et le concours efficace de leur gouvernement, pussent écraser bientôt ces manufactures.

Des hommes éclairés ont désiré de tout temps

de voir les deux nations liées par des intérêts réciproques, comme le seul moyen de consolider la paix et d'éloigner les prétextes, souvent si frivoles, qui font naître les guerres les plus horribles. Ils ont pensé que les relations entre deux peuples voisins, en multipliant les échanges, multiplieraient les consommations et les reproductions, et par conséquent leur prospérité. Ils ont cru que ces relations produiraient la perfection et le bon marché des produits des manufactures françaises, en rendant les manufacturiers plus industrieux et plus économes, et en les forçant à employer plus de capitaux et plus de machines. Ces vœux et ces idées méritent sans doute de fixer l'attention de l'ami de la patrie et de l'humanité; mais qui pourra déterminer de quelle nature doivent être ces relations pour qu'elles soient en effet d'une utilité réciproque? La solution de ce grand problème est d'autant plus difficile à trouver que, de la part des Anglais, des affections morales du genre le moins libéral se mêlent aux calculs de l'intérêt.

CHAPITRE XLI.

Pêcheries. — Monopoles.

Les pêcheries sont une source de richesses pour la Grande-Bretagne, mais leur produit n'est pas aussi considérable qu'on le croit communément. Ce qui fait principalement leur importance, c'est qu'elles forment et entretiennent un grand nombre d'excellens matelots.

Les pêcheries de Terre-Neuve, où se fait la pêche de la morue, sont les plus considérables de toutes. Elles occupaient, quelques années avant la guerre, plus de quatre cents bâtimens marchands, montés par plus de quatre mille hommes, et environ deux mille bateaux pêcheurs. Les produits, qui se vendent sur-tout en Portugal, en Espagne et dans la Méditerranée, étaient d'environ sept cent mille quintaux de poisson, dont les retours étaient estimés valoir annuellement trois cent mille liv. sterl. Les discussions qui eurent lieu aux communes, en 1791, relativement à l'établissement civil de Terre-Neuve, prouvèrent que ses pêcheries étaient diminuées d'un sixième. On ne peut

douter que depuis cette époque, elles n'aient encore diminué dans une progression rapide, malgré les encouragemens et les primes qu'on leur acocrde. Les cent premiers bâtimens qui arrivent de Terre-Neuve, et qui en retournent avec une cargaison spécifiée, dans la même saison, s'ils ont douze hommes d'équipage, ont cinquante liv. sterl., et les cent autres qui viennent après, ont vingt-cinq liv.

La pêche de la baleine, si importante pour les manufactures britanniques, se fait près du Groënland et dans la mer du Sud. Elle employa, en 1789, cent dix-huit bâtimens, portant quatre mille cinq cents tonneaux, dont vingt-sept d'Écosse, cinquante de Londres, et les autres de Newcastle, de Húll, de Liverpool et de Whisby. On a tout lieu de croire que depuis cette époque, elle occupe un moindre nombre de bâtimens. On accorde aussi des primes d'encouragement pour la pêche de la baleine. Les bâtimens montés par vingt-huit hommes, avec six mois de provisions, qui rapportent au moins trente tonnes d'huile, ont trente schel. par tonneau. Il est ordinaire qu'ils en rapportent deux cents. Les bâtimens qui vont au sud du 7.e degré de latitude-nord, ou qui passent le 36.e degré de latitude méridionale, ont, s'ils reviennent

dans un temps déterminé, des primes de cinq à sept cents liv. sterl.

La pêche du hareng n'est pas moins avantageuse à la Grande-Bretagne; elle offre des moyens de subsistance aux habitans de l'Écosse et des îles voisines, également stériles, et fournit en même tems un objet d'exportation. Les harengs arrivent par bandes excessivement nombreuses, vers le milieu de l'été, aux îles de Shetland et aux Orcades, d'où ils se répandent sur les côtes de l'Écosse, et pénètrent jusqu'au fond des golfes et des lacs qui y communiquent. Les baleines, qui dévorent une énorme quantité de ces poissons, les suivent jusques sur les côtes, et on les voit quelquefois nager tranquillement entre les bateaux pêcheurs. Le nombre des bâtimens employés à la pêche du hareng, a été, avant la dernière guerre, de trois cents, portant quatorze mille sept cents tonneaux, montés par trois mille quatre cents hommes d'équipage. On exportait à la même époque soixante-dix mille barils de hareng. Les encouragemens accordés à cette pêche consistent en une prime de vingt sch. par tonneau, pour les cinquante premiers bâtimens pontés, et les cinquante non pontés qui ont pris la plus grande quantité de poisson, et en un schel. par baril de hareng pour les bateaux.

Les pêcheries sur les côtes occidentales de l'Ecosse, aux Hébrides et aux autres îles, sont peu nombreuses et peu florissantes. Quelques sociétés ont entrepris avec peu de succès d'y en établir. Le docteur Smith croyait que ces entreprises ne peuvent réussir que faites par des particuliers, qu'un intérêt direct rend vigilans et économes. Mais le défaut de liberté empêche que des particuliers ne fassent de ces établissemens. Les *lairds*, ou seigneurs, ne souffrent qu'on s'établisse sur les côtes de la mer, qu'en devenant leur serf attaché à la glèbe (*).

Les mers de la Grande-Bretagne étant très-poissonneuses, ainsi que ses rivières, il semble que la pêche devrait fournir au peuple de grands moyens de subsistance, et le garantir de la disette. Cependant il est certain que le poisson frais et le poisson salé ne sont ni abondans ni à bon marché. « Le saumon, dit un Anglais, était autrefois si commun dans ce pays, qu'on était obligé, dans les établissemens des paroisses pour les enfans des pauvres, de spécifier qu'on ne pourrait leur faire manger de cet excellent poisson plus de trois fois par semaine ». Cette clause se trouve encore exprimée dans les actes

(*) V. le chap. : *Serfs écossais.*

de Winchester et d'autres villes, où il ne serait pas possible de se procurer du saumon pour moins d'une demi-couronne, ou de trois schel. la livre. Les habitans des bords de la Saverne, où l'on prend le plus beau saumon, et presque dans tous les lieux où il abondait autrefois, peuvent rarement s'en procurer. C'est l'effet d'un odieux monopole. Les pêcheurs s'engagent par contrat avec nombre de riches facteurs, de leur vendre tout le poisson qu'ils prennent, et de détruire le poisson dont ceux-ci n'ont pas besoin pour fournir leurs marchés. Il semble d'abord que plus ils vendraient, plus leurs profits seraient grands. Mais ils préfèrent de vendre plus cher une moindre quantité, parce qu'il leur faut moins d'agens pour la vente, moins de frais de transport, et parce qu'il y a une plus grande concurrence d'acheteurs.

C'est aussi l'esprit du monopole qui produit une disette artificielle de poisson salé. Sur les côtes du pays de Galles et de l'Écosse, le hareng, la morue, etc., abondent, mais les pêcheurs ne prennent que la quantité de poisson qu'ils peuvent vendre, parce qu'ils ne peuvent se procurer du *cheap* sel, pour le saler. On appelle ainsi une certaine quantité de sel qui ne paie point de droits, et qu'on vend dans ces pays, pour faci-

liter le salage du poisson. Mais ni les pêcheurs, ni les gens du peuple, ne peuvent profiter de cet avantage. De riches particuliers, pour empêcher que le poisson salé ne soit trop commun, et que le commerce n'en tombe entre les mains de petits détailleurs, ce qui nuirait à leurs plans de monopole, achètent, par contrat, régulièrement tout le sel qu'on vend sans droit. C'est ainsi que le commun peuple, au lieu d'avoir le moyen de saler le poisson pour sa subsistance pendant l'hiver, ou pour le vendre, n'obtient pas un seul grain de ce sel pour sa consommation (*).

CHAPITRE XLII.

Contrebande.

PARTOUT où le commerce est chargé de droits considérables, la contrebande doit avoir lieu. Nulle part elle ne se fait avec plus d'activité, de hardiesse et de succès que sur les côtes de la Grande-Bretagne ; on y emploie des navires de trente à trois cents tonneaux, qui

(*) *Causes of the scarsity of provisions.* 1795.

portent de six à vingt-quatre canons; autrefois il n'y avait pas moins de cent vingt de ces gros *smuglers* (contrebandiers), et près de deux cents de plus petits. Les bateaux pêcheurs, sur-tout, font la contrebande avec succès, et échappent aux poursuites et aux recherches. Le nombre des uns et des autres est diminué depuis que le gouvernement, autorisé par le parlement, a pris des mesures plus efficaces pour les réprimer, et sur-tout depuis qu'on a diminué les droits sur le thé, le café, le vin, l'eau-de-vie, le rhum et d'autres liqueurs spiritueuses. Ces objets, ainsi que le tabac, les marchandises des Indes, les toiles, les dentelles, les soieries, etc., sont la matière du commerce de contrebande. Les contrebandiers qui sont à la mer correspondent par des signaux avec leurs amis qui sont sur les côtes; ils savent par ce moyen où et quand ils peuvent aborder, et trouvent à terre tout préparé pour enlever les objets qu'ils débarquent.

La contrebande se fait comme un commerce régulier; non-seulement on tient les livres en règle, mais on envoie de temps en temps des exprès dans les différens districts, pour prendre les commissions; ils conviennent du frêt, et même des assurances, dans le cas qu'on ne

veuille pas courir les risques d'une saisie. Ceux qui ne font pas assurer, ont leurs marchandises en général pour la moitié du prix qu'il leur en coûterait s'ils payaient les droits.

On peut juger de l'étendue de la contrebande et combien il en coûte au gouvernement pour l'empêcher, par le nombre de vaisseaux qu'il entretient seulement pour croiser sur les côtes de la Grande-Bretagne, et surveiller les contrebandiers. Il y en a plus de quarante, dont plusieurs approchent du rang des frégates, montés par quatre mille deux cent cinquante trois hommes, dont l'entretien coûte deux cent vingt mille liv. sterl. Autrefois on n'employait que des vaisseaux qui portaient dix à douze canons, ils n'étaient pas en état d'attaquer les gros smuglers, et ils étaient obligés de prendre le large quand ils les rencontraient; quelquefois même ils ont été poursuivis, attaqués et coulés bas.

La contrebande se fait avec encore plus d'activité sur les côtes d'Écosse que sur celles d'Angleterre. Des vaisseaux contrebandiers vont et viennent sans cesse des côtes orientales de l'Écosse et de celles de la Hollande, de la Flandres, du Danemarck, de Gothenburgh, etc. Ce trafic se fait entièrement en argent comptant,

si on en excepte les laines anglaises, dont l'exportation est défendue sous les lois les plus sévères. Les îles de Faro, au nord, sont favorablement situées pour faire la contrebande avec le Danemarck et la Suède, et celles de l'ouest avec les Américains de Virginie, qui y apportent du tabac. Il s'est formé dans le nord de l'Écosse plusieurs compagnies qui ont toujours des chariots, des chevaux et nombre d'hommes tout prêts sur la côte, lorsque des *smuglers* paraissent en mer, et font des signaux pour annoncer qu'ils ont des marchandises à débarquer.

Les marchandises de contrebande saisies, sont vendues publiquement à la douane, sans droits, mais on les vend ordinairement si cher, que les droits y sont compris. Plusieurs objets de contrebande ne doivent pas être vendus, parce que la loi ordonne qu'ils soient brûlés. Les galons et les brodures en or et en argent, les fourrures, etc., sont particulièrement sujets à fournir matière à ces étranges feux de joie (*bonfires*).

CHAPITRE XLIII.

Balance du commerce.

IL est impossible de donner une exacte balance du commerce britannique, parce que tout ce qui y a rapport est fondé seulement sur des probabilités. Ceux qui font des calculs sur ces matières tirent leurs inductions du cours du change, du calcul des monnaies étrangères, de l'état des importations et des exportations. On sent combien sont incertaines les deux premières données, en sorte qu'il ne reste que les registres des douanes qui puissent servir de guide pour trouver la balance probable du commerce. Cette méthode de juger de la valeur des importations et des exportations est aussi très-imparfaite; tout ce qui s'exporte, ne payant aucun droit, et obtenant même souvent des rabats et des primes d'encouragement, est déclaré avec exactitude, et souvent même enflé, tandis qu'au contraire ce qui s'importe légalement est déclaré au-dessous de sa valeur réelle. On croyait communément qu'elle dépassait de trente pour cent la valeur que portent les registres des

douanes; mais depuis qu'on a établi des moyens pour avoir une évaluation plus exacte des marchandises exportées et importées, on a découvert que cette différence s'élevait beaucoup plus haut; et M. Rose, membre de l'administration des finances, croit qu'elle est de soixante-dix pour cent.

Charles Whitworth, commissaire de la douane, et membre du parlement, a publié l'état du commerce depuis 1697 jusqu'en 1773, qui fut présenté à la chambre des communes par les officiers mêmes de la douane. On a fait des objections très-fortes contre l'exactitude de cet état, en sorte qu'on ne peut pas le suivre sans de grandes restrictions. Il n'a pu, par exemple, évaluer au juste ce qu'on importait ou exportait par la contrebande. Les tables de Whitworth commencent à l'année 1697, et finissent par l'année 1773. En 1697, l'importation monta à trois millions quatre cent quatre-vingt-deux mille cinq cent quatre-vingt-six liv. sterl., et l'exportation à trois millions cinq cent vingt-cinq mille neuf cent six liv. sterl., en sorte que les exportations excédèrent les importations seulement de quarante-trois mille trois cent dix-neuf liv. sterl. Dans l'année 1773, l'importation monta à onze millions quatre cent

six mille huit cent quarante-une liv. sterl., et l'exportation à quatorze millions sept cent soixante-trois mille deux cent cinquante-trois liv. sterl. Ainsi les exportations excédèrent les importations de trois millions trois cent cinquante-six mille quatre cent onze liv. sterl. Tel fut l'accroissement de commerce de l'Angleterre en moins de quatre-vingts ans ! Il faut observer qu'il y a eu des années où la balance en faveur de l'exportation, a été plus grande qu'en 1773. Il est dit, dans un rapport fait à la chambre des pairs en 1797, que la balance du commerce en faveur de l'Angleterre, prise année commune sur quatre ans, avant 1796, semblait passer six millions cinq cent mille liv. sterl.; mais qu'à la vérité les données pour ces sortes d'évaluations ne peuvent jamais qu'être incertaines. Cette somme paraît peu considérable à ceux qui jugent de la richesse d'une nation d'après la balance du commerce. Adam Smith a montré l'erreur de cette opinion; il a fait voir que la prospérité intérieure d'un pays peut s'accroître sans que cet accroissement soit sensible dans la balance du commerce La véritable mesure de la prospérité nationale d'un pays est l'excédent total du revenu sur le total de sa consommation.

Il semble difficile de dire ce qu'est devenu tout cet argent que l'Angleterre a gagné tous les ans par le commerce. Si on compte seulement que dans l'espace de trente ans, qui ont précédé 1773, elle a gagné annuellement cinq millions, on a une somme de cent cinquante millions. Où est donc allé tout cet argent, puisque la plupart des écrivains politiques portent à trente millions seulement la somme du numéraire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande? (M. Rose la fait monter à quarante-quatre millions). 1.° Il faut considérer d'abord qu'on a employé beaucoup d'argent à établir des plantations dans les Indes orientales et dans le nord de l'Amérique. 2.° On exporte beaucoup de numéraire dans l'Inde et la Chine; et dans ces derniéres années, la somme a monté à plus d'un million. 3.° Il faut payer aux étrangers l'intérêt des capitaux qu'ils ont dans les fonds publics, et qui se montent à plus de trois millions. 4.° En temps de guerre (et l'on sait que dans le dernier siècle la Grande-Bretagne a été en guerre pendant quarante-cinq ans), le produit de la balance avantageuse du commerce est employé à acquitter les dépenses multipliées que l'état est obligé de faire dans l'étranger, et dont la plupart exigent des paie-

mens comptans. Dans la dernière guerre, ces sommes se sont élevées, dès les quatre premières années, à quarante-quatre millions, et par conséquent à onze millions par an, ce qui fait presque trois quarts du produit annuel de la balance du commerce. 5.° Même en temps de paix, lorsque ces dépenses extraordinaires n'ont pas lieu, jamais tout le produit de la balance ne rentre en numéraire, car la partie la plus considérable s'acquitte par le crédit que les marchands et les manufacturiers accordent. Des signes représentatifs de ce crédit, tels que les lettres de change, remplacent très-avantageusement le numéraire. Ce crédit, toujours renouvelé, forme peut-être plus des deux tiers de tout l'excédent qui revient à la nation favorisée. 6.° La partie qui reste de cet excédent, et qui ne peut plus être soldée qu'en valeur métallique, ne consiste pas pour cela en argent comptant; les étrangers paient souvent en lingots et en monnaies étrangères, qui ne peuvent être considérées que comme marchandises, et non proprement comme argent comptant, comme numéraire.

CHAPITRE XLIV.

Numéraire.

CE qui a été dit dans le chapitre précédent explique pourquoi le numéraire, dans la Grande-Bretagne, n'est pas aussi considérable qu'il semble devoir l'être. Smith évaluait, de son temps, à vingt millions la somme totale du numéraire. La plupart des écrivains d'économie politique l'ont porté à trente millions. D'après les calculs les plus récens; M. Rose l'a fait monter à quarante-quatre millions, ce qui paraît au-dessus de la réalité. Pour se convaincre combien est fausse la méthode de juger de la richesse d'un pays par la quantité de numéraire qu'il possède, il suffit de considérer que dans aucun pays de l'Europe, sans même en excepter la Russie et la Suède, il n'existe en proportion de la richesse nationale, aussi peu de numéraire qu'en Angleterre.

Dans tout état parvenu à un certain degré de culture, la somme du numéraire en circulation n'est qu'une partie peu considérable de la richesse de la nation; et en comparant plu-

sieurs états l'un à l'autre; on trouvera toujours que le rapport de cette somme avec les biens qu'elle représente, est d'autant plus faible, que la richesse réelle est plus grande ; en sorte que, quelque paradoxale que cette proposition paraisse, on peut soutenir hardiment que toutes choses égales d'ailleurs, l'état le plus riche possédera toujours proportionnellement le moins d'argent comptant.

« Plus un état aura fait de progrès dans toutes les branches de l'industrie et de l'économie publique et particulière, dit M. Gentz, plus il saura maintenir un juste équilibre entre la masse de son numéraire et les besoins de la circulation. De même qu'un habile marchand ne souffre jamais dans sa caisse plus d'argent comptant que la stricte nécessité n'en exige; de même une nation dont tous les membres ont une idée bien nette de leurs besoins et de leurs moyens, entretiendra toujours, avec le moins de frais possible, le mécanisme de sa circulation. »

Il est sans doute avantageux de ne pas étendre au-delà de certaines bornes la quantité du numéraire employé à la circulation, mais ce principe porte avec lui l'inconvénient que le moindre

l'argent et les besoins, ne peut manquer de se faire sentir sur-le-champ, et de produire des effets fâcheux. Lorsque la quantité d'argent qui circule dans un pays, est le *minimum* de ce qu'exigent les besoins journaliers de ce pays, il suffit, pour causer un vide sensible, qu'une partie, même peu considérable de cette somme, disparaisse de la circulation.

Le gouvernement britannique prend toutes les mesures pour empêcher qu'il ne sorte du numéraire des trois royaumes, et pour savoir avec exactitude la quantité qui sort. Mais il arrive quelquefois des circonstances qu'il ne peut prévoir ou qu'il ne peut éviter, qui nécessitent l'exportation d'une certaine quantité de numéraire, ce qui cause un embarras et une stagnation dans la circulation. C'est ce qu'on a vu pendant la dernière guerre, où l'envoi de grosses sommes dans l'étranger, tant pour les besoins des armées que pour les subsides qu'on payait à plusieurs puissances, l'achat des blés du Nord et de l'Amérique, occasionnèrent une exportation extraordinaire, et une pénurie d'espèces qui entraîna en dernière analyse la suspension des paiemens de la banque.

CHAPITRE XLV.

Banqueroutes.

En Angleterre, où toutes les spéculations, tous les établissemens, tous les travaux sont fondés sur le crédit, les banqueroutes doivent être beaucoup plus communes que dans ceux où l'on ne peut former aucune entreprise sans des capitaux à soi. Dans ces derniers, si une maison de commerce manque, les autres n'en sont point ou n'en sont que faiblement affectées; mais en Angleterre une forte faillite influe directement ou indirectement sur toutes les classes de la société qui tiennent au commerce. Rien n'est plus commun en Angleterre que les banqueroutes, et rien ne frappe moins, tant on y est habitué; elles sont l'effet nécessaire de l'inconduite des négocians qui se livrent au plus grand luxe, de la hardiesse et de la folie des spéculations qu'ils forment pour soutenir leur énorme dépense; leurs entreprises annoncent qu'ils sont décidés à faire une grande fortune ou à se perdre. Dans une classe inférieure, des gens sans aucuns fonds, aidés souvent par des manufactu-

riers qui n'ont pas d'autre moyen de se défaire de leurs marchandises, lèvent de riches boutiques, prennent des denrées à crédit, que souvent ils sont eux-mêmes obligés de vendre à crédit, les paient si on les paie et s'ils sont assez sages pour vivre de leurs bénéfices, ou font banqueroute avec la plus grande indifférence (*).

A aucune époque les banqueroutes n'ont été aussi nombreuses dans la Grande-Bretagne qu'avant la dernière guerre, c'est-à-dire, à l'époque où le commerce paraissait être à son plus grand degré de prospérité. Les négocians et les manufacturiers s'étaient livrés à toutes sortes d'entreprises et de spéculations ; ils les commençaient souvent sans des capitaux suffisans et solides, et les soutenaïent par une circulation de papier qui excédait les besoins du commerce et qui rendait toute interruption encore plus dangereuse ; c'est dans ces circonstances que le gouvernement prit soin lui-même de donner l'alarme. A l'idée d'une guerre prochaine, mille craintes s'élevèrent dans l'esprit des négocians. Le manque des retours qui leur

(*) V. *Tableau de la Grande-Bretagne*, tom. IV, page 135.

étaient dus, le danger de la faillite des maisons étrangères, celui de perdre le marché de la France, le plus considérable et le plus lucratif de tous, l'état critique des possessions des Indes, la crainte de quelque commotion interne ; tout conspira à détruire la confiance générale. Le crédit du papier diminua à l'instant, les espèces s'élevèrent à toute leur valeur, et l'escompte des lettres de change à longue date devint impossible!

On pouvait dès-lors prévoir quelles conséquences entraîneraient des hostilités ouvertes. La guerre cependant fut résolue, et aussitôt le commerce se trouva dans la crise la plus effrayante ; il y eut de tous côtés un grand nombre de banqueroutes, qui en produisaient chaque jour de nouvelles aussi fécondes. La faillite du négociant entraînait celle du manufacturier : les ouvriers, privés du seul emploi de leur travail, étaient réduits à la mendicité; le mal devint si grand qne l'on craignit une banqueroute générale. Le gouvernement, qui avait occasionné la crise, songea alors aux moyens de l'arrêter, et chercha à ranimer la confiance en venant au secours du commerce. Un acte du parlement créa alors cinq millions de billets de l'échiquier, destinés à être prêtés aux maisons qui donne-

raient des sûretés suffisantes, et cette mesure extraordinaire arrêta la crise qui pouvait entraîner une banqueroute générale. En 1797, le parlement accorda six cent mille liv. sterl., pour secourir le commerce de la Grenade et de St.-Vincent ; et deux ans après, cinq cent mille liv., aux négocians de Liverpool et de Lancastre qui n'avaient pu vendre le sucre dont ils avaient rempli les magasins d'Hambourg.

CHAPITRE XLVI.

Inconvéniens d'un commerce trop étendu.

UN commerce trop étendu, des manufactures trop nombreuses entraînent deux inconvéniens principaux : ils contribuent à la dépopulation, et rendent plus malheureuse la classe la plus nombreuse du peuple ; c'est ce que l'exemple de la Grande-Bretagne fait voir d'une manière évidente. La navigation, les voyages dans les parties éloignées du globe, que le commerce fait entreprendre ; le séjour dans des climats malsains, que nécessite la même cause ; les garnisons qu'il faut y entre-

tenir, etc., enlèvent beaucoup de monde. Des professions, des manufactures, qui sont très-pénibles et très-pernicieuses à la santé, abrégent aussi la vie d'une infinité d'individus. C'est ainsi que ces institutions mêmes de la société, par lesquelles des millions d'individus se procurent leur subsistance, contribuent, outre les excès du luxe et les ravages des guerres, à la destruction de l'espèce humaine.

Il est certain que l'Angleterre, en raison de ses produits naturels, de sa fertilité, de ses pêcheries, pourrait avoir une population double de ce qu'elle est à présent, si elle n'était sujette aux inconvéniens qu'entraîne un commerce trop étendu et des manufactures trop nombreuses. Non-seulement ils enlèvent une partie de la population existante, mais ils empêchent sa reproduction, ils rendent le mariage presqu'impossible à plusieurs classes de la société. Telle est celle des gens de mer, qui est si nombreuse en Angleterre ; telle est celle des gens qui composent les armées de terre, dont le nombre augmente tous les jours. Il y a peut-être autant de personnes dans la classe moyenne du peuple qui sont condamnées au célibat, parce que la cherté des vivres, l'accroissement des taxes, les progrès du luxe, etc., font qu'on ne

peut, sans difficulté et sans danger, embrasser l'état du mariage.

Si le commerce et les manufactures enrichissent un certain nombre d'individus, ils augmentent la misère d'un nombre beaucoup plus considérable. Combien de gens, par exemple, sont obligés en Irlande, malgré tout le blé qu'on y récolte, malgré tous les bestiaux qu'on y élève, de vivre pendant toute l'année de pommes de terre et de lait aigri, parce qu'on envoie le beurre et les viandes salées d'Irlande dans presque toutes les parties du monde ! Combien de pauvres Irlandais vont presque nuds, parce que, pour rendre florissantes les manufactures de draps et de toiles, on en exporte tout le produit en pays étrangers ! L'accroissement du commerce et des manufactures fait hausser, il est vrai, le prix des salaires, et augmente les profits de la classe industrieuse; mais le fruit de son industrie ne suffit pas pour payer les rentes aux propriétaires, les dîmes au clergé et les taxes au gouvernement. De là, l'accroissement de la taxe des pauvres, qui paraît suivre la même progression que celui du commerce et des manufactures.

Des politiques éclairés ont fait voir qu'il y a des limites certaines, au-delà desquelles le

commerce cesse d'être avantageux, et augmente les risques sans augmenter les profits. La Grande-Bretagne par une suite d'événemens, dont son gouvernement est la principale cause se trouve dans une telle situation, que ce commerce très-étendu, avantageux ou nuisible, lui est devenu indispensable. Les Anglais qui condamnent l'esprit entreprenant des négocians, l'immense étendue du crédit, et la circulation du papier qui en est la conséquence, doivent considérer que, même durant la paix, il faut lever, pour ce qu'on appelle les besoins de l'état, plus de dix-sept millions, somme qu'on n'a pas levée sans difficulté même dans les temps les plus florissans du commerce britannique. Quand même ils désireraient retourner sur leurs pas, et descendre de cette hauteur où ils sont parvenus sans y prendre garde, ils ne pouraient le faire sans tomber dans les précipices qui les environnent et empêchent leur retraite. La diminution de leur commerce occasionnerait une diminution dans leur revenu, qu'il faudrait tirer d'autres sources, et il n'est pas facile de prévoir qu'elles seraient ces sources.

CHAPITRE XLVII.

Compagnies de commerce.

POUR faciliter l'accroissement du commerce, le gouvernement britannique a accordé à plusieurs sociétés des priviléges exclusifs ou des monopoles. Quelques-unes de ces compagnies ont été utiles au moment où il s'agissait d'établir une nouvelle branche de commerce; mais elles sont toutes devenues à charge à la nation, et nuisibles au commerce en général.

La compagnie d'Afrique reçut sa charte de fondation de Charles II. Elle bâtit des forts sur les côtes de Guinée, et y établit des factoreries; mais sa conduite ayant excité des plaintes, le parlement, en 1751, permit la formation d'une nouvelle compagnie, et accorda une somme à l'ancienne, pour qu'elle cédât sa charte et ses priviléges à la nouvelle. Maintenant, tout sujet britannique a la liberté de faire le commerce sur la côte d'Afrique, et le parlement assigne ordinairement une somme de dix mille liv. sterl. pour l'entretien des forts qui y ont été bâtis pour protéger le commerce. La traite des nègres est la principale branche du commerce

d'Afrique. Les débats parlementaires, comme les écrits d'un grand nombre de philantropes, ont prouvé de la manière la plus claire et la plus satisfaisante, que la voix de l'humanité, comme des raisons politiques, demandent l'abolition de cet infâme trafic.

Une compagnie de Turquie fut érigée sous Jacques I.er; mais elle ne peut pas être appelée un monopole, puisque quiconque paie une petite somme à la compagnie, obtient la liberté de faire le commerce du Levant. Ce commerce, avant la dernière guerre, n'était pas très-florissant, parce que les Français avaient de grands avantages qui faisaient préférer les produits de leurs manufactures. On ne peut pas dire encore si les Anglais conserveront la supériorité qu'ils ont prise pendant la dernière guerre. Avant cette époque, plusieurs de leurs manufactures, et particulièrement celles de laine, allaient dans le Levant par la France, et étaient débitées parmi les Turcs par des Français. La compagnie de Turquie devait, selon sa charte, maintenir l'ambassadeur britannique à Constantinople; mais il faut qu'elle ne soit pas assez riche pour fournir à cette dépense, car le parlement a été obligé d'accorder des sommes destinées à cet objet.

La compagnie de la mer du Sud, par son institution, devait être un monopole, mais même dans son origine, elle a fait peu d'usage de son privilége. Lorsque l'on conclut la paix d'Aix-la-Chapelle, les Anglais renoncèrent au droit d'envoyer tous les ans un vaisseau à Acapulco; et la compagnie, par acte du parlement, reçut une indemnité pour cet objet. Le gouvernement a emprunté des sommes considérables de cette compagnie, dont le total se monte à présent à plus de vingt-six millions sterl. Ses membres actuels ne sont en effet que les créanciers du public, lesquels reçoivent l'intérêt de leur argent à l'hôtel de la mer du Sud, où se traitent les affaires de la compagnie. Cet hôtel, situé dans la rue de Threadneedle, a été bâti à grands frais, et peut être cité aussi comme un monument du mauvais goût des Anglais.

La compagnie de la baie d'Hudson, qui fait le commerce des pelleteries, jouit du privilége le plus lucratif qui existe; car on prétend que les propriétaires reçoivent deux mille pour cent sur leur capital. Il peut y avoir de l'exagération dans ces rapports, mais il est certain que leurs profits sont très-considérables, et le mystère qui couvre l'administration de cette compagnie, ne fait que le confirmer. Il serait sans

doute très-avantageux pour l'Angleterre de rendre ce commerce libre : alors, au lieu de quatre à cinq vaisseaux qui servent à ce commerce, on en emploierait plus de quarante, etc. Les peaux et les fourrures que la compagnie exporte, se répandent dans toute l'Europe, en Asie et même à la Chine. Son avidité les soutient à un haut prix ; mais il est probable qu'elle cessera bientôt de tirer de si grands profits de son monopole, parce que les Américains, dont la population s'étend tous les jours de plus en plus vers le nord, ont commencé à faire le commerce des pelleteries. La compagnie d'Hudson a son hôtel dans Fenchurch, qui sert de dépôt à l'immense quantité de fourrures, jusqu'à ce qu'elles soient vendues et exportées dans différentes parties du monde.

La compagnie de Russie reçut sa charte de fondation sous le règne de Marie, et elle fut confirmée par la reine Élisabeth. Cette compagnie ne jouit pas de tous les priviléges qu'elle avait autrefois, le gouvernement russe s'étant éclairé sur ses véritables intérêts. Elle ne fait pas proprement un monopole, puisque tout protestant anglais, en payant cinq liv. sterl. à la compagnie, peut obtenir la liberté de faire le commerce en Russie. Il y a quelques années,

des étrangers, dans la vue d'obtenir des priviléges en Russie, allaient en Angleterre pour s'y faire naturaliser, et retournaient ensuite dans leur pays ; mais un acte du parlement, fait à la sollicitation de la compagnie, a mis des obstacles à cette manière de partager les prérogatives des Anglais. La compagnie de Russie fut formée en 1554, peu de temps après que Chancellor eut découvert la mer blanche. Avant cette époque, on ne pouvait communiquer avec la Russie par aucune autre voie.

La factorerie anglaise d'Hambourg n'est pas non plus une compagnie qui fasse un commerce exclusif; cependant, ceux qui appartiennent à la factorerie et qui sont, pour la plupart des Écossais, jouissent de plus grands priviléges que les citoyens mêmes d'Hambourg. Ils sont non-seulement juges dans leurs propres causes, mais même dans celles qu'ils ont avec les habitans de la ville ; ils doivent seulement inviter deux magistrats à être présens à la décision des affaires.

Quiconque considère les facilités et le traitement plus qu'amical que les Anglais trouvent dans les pays étrangers, et le compare à l'accueil qu'ils font eux-mêmes aux étrangers qui servent le commerce, les manufactures et les

arts de la Grande-Bretagne, ne peut se former une idée avantageuse de leur respect pour la liberté, de leur générosité tant vantée, de leur prétendue libéralité.

CHAPITRE XLVIII.

Compagnie des Indes.

LA plus considérable de toutes les compagnies de commerce qui aient existé, la compagnie des Indes, fut fondée, en 1601, sur une charte de la reine Élisabeth. Ses actions furent d'abord de cinquante liv. sterl., et son capital de quatre cent mille liv. sterl. En 1676, à cause du dividende considérable que la compagnie eut à partager, les actions furent portées à cent liv. sterl., et le capital à près de huit cent mille liv.; et en 1685, à un million sterl. Ayant ensuite fait des pertes, et ses actions baissant de moitié, il s'établit en 1698 une nouvelle compagnie, qui avança au gouvernement deux millions sterl. Cette nouvelle compagnie se réunit à l'ancienne, en 1702, sous le titre de *Compagnie réunie de Marchands pour le commerce des Indes orientales.* Elle

eut des succès rapides et prodigieux, et en 1750 elle obtint du parlement un privilége pour trente-quatre ans, qui a toujours été renouvelé aussitôt qu'il était expiré. A cette époque elle prêta au gouvernement douze cent mille liv. st., capital qui a produit cette espèce de papier, connu en Angleterre sous le nom d'annuités à trois pour cent.

Pour son administration, la compagnie tient des assemblées générales dans lesquelles tout propriétaire d'actions, dont le capital forme mille liv. sterl., a droit de voter. Ils nomment les directeurs au nombre de trente-quatre, y compris le président et les secrétaires qui sont en place quatre ans, et peuvent être réélus. Six directeurs sortent de place tous les ans, et on en nomme de nouveaux. Ils sont obligés de s'assembler une fois par semaine, et plus souvent, si les circonstances le demandent. Pour être directeur il faut avoir des actions pour deux mille liv. sterl. Outre les directeurs il y a autant de comités que de branches de commerce embrassées par la compagnie. Il y en a de particuliers pour les achats, pour la correspondance, pour la comptabilité, pour le fret et pour l'équipement des vaisseaux, pour le contentieux et le maintien des priviléges de la compagnie.

Constituée pour le commerce, la compagnie eut bientôt l'ambition de faire des établissemens dans l'Inde. Elle ne se contenta pas d'y avoir des comptoirs et des factoreries, elle crut que, pour faire un grand commerce, il fallait y posséder un territoire et devenir une puissance. Dès lors elle s'engagea dans des guerres avec les Indiens. Le vaste champ qui s'ouvrait au pillage excita l'ambition et l'avarice. L'on sait qu'en suivant ce système de conquête par tous les moyens de la violence et de la perfidie, les Anglais sont parvenus à se rendre maîtres d'un tiers du territoire de l'Inde, après y avoir fait régner les fleaux de la guerre et de la famine, et en y maintenant la plus odieuse tyrannie.

Mais à mesure que la compagnie devenait conquérante et souveraine, à mesure qu'elle s'écartait de l'objet de son institution, elle perdait de sa prospérité. Ses revenus ne pouvaient suffire à l'entretien des armées, des forts et à d'autres dépenses extraordinaires. Les demandes que lui faisait le gouvernement, et d'autres causes rendaient encore son état plus critique. Plusieurs fois elle s'est trouvée à la veille d'être insolvable, et elle n'est sortie d'embarras que par des emprunts onéreux, soit

dans l'Inde, soit en Angleterre. Ses dettes se montent à dix-huit millions sterl. On évalue à deux millions sterl. ses profits annuels; mais il faut déduire de cette somme neuf cent mille liv. sterl. pour les droits à payer au gouvernement et pour les frais d'équipement et de navigation. Sur le reste de la somme, il faut payer l'intérêt de la dette, lequel monte à plus d'un million sterl., en sorte qu'il ne reste rien. Les actionnaires de la compagnie ne reçoivent qu'un faible dividende, communément de six à huit pour cent, et jamais au-delà de dix, qu'on prend, non sur des profits qui n'existent pas, mais sur les emprunts ou sur l'accroissement du capital. Avant 1783, il n'était que de quatre-vingt-seize millions sterl. Il a été augmenté de deux cent-cinq millions.

La mauvaise administration des affaires de la compagnie est évidente, puisqu'elle est pauvre tandis que ceux qu'elle envoie comme agens dans les postes les plus subalternes, reviennent avec de grandes richesses. Quiconque obtient une place de gouverneur dans un établissement, ou une place dans un des conseils, etc., est sûr de faire une fortune considérable. Il est naturel de penser que ceux qui s'enrichissent de la sorte en si peu de temps

ont eu plus à cœur leurs intérêts, que ceux de la compagnie et que les prodigieuses richesses qu'ils rapportent sont acquises, non par des voies légitimes, mais presque toujours par des moyens qui déshonorent la compagnie dont ils sont les agens, et impriment une tache à la nation à laquelle ils appartiennent. L'histoire de la compagnie n'offre que le plus horrible tableau de la dépravation humaine, de la cruauté et de la tyrannie. C'est un parfait contraste avec cette haine du despotisme, cette générosité, cet amour de l'humanité, qui constituent, dit-on, une partie du caractère national des Anglais. Une foule d'écrivains et plusieurs parlementaires ont dévoilé ces horreurs aux yeux de toute l'Europe, et l'on pourrait en tracer le plus affreux tableau, sans rien ajouter à ce qu'ils ont dit.

Le nombre des vaisseaux employés par la compagnie des Indes n'est pas déterminé. On comptait dernièrement soixante-dix vaisseaux, plusieurs paquebots et nombre de petits bâtimens. Ces vaisseaux, de la grosseur d'une frégate, font rarement plus de trois voyages. Quand ils sont dans l'inde, ils ne vont pas de port en port pour recueillir la cargaison. Ce service est fait par des bâtimens du pays et par des marchands qui fournissent les marchandises

nécessaires pour compléter la cargaison des vaisseaux de la compagnie. Les principales marchandises qu'on apporte de l'Inde sont les perles, les pierres précieuses, le coton, les mousselines, les toiles peintes, les épiceries, le thé, le café, les parfums, la soie, l'indigo, etc.

La compagnie est obligée par sa charte d'exporter, tous les ans, des produits des manufactures anglaises pour la valeur de cinq-cent mille liv. sterl. Elle les répand en Asie, en échange de celles du pays; mais la plus grande partie des marchandises des Indes s'achète en argent. On prétend que les Indiens ont reçu des Européens plus de trois milliards en espèces depuis la découverte du Cap de Bonne-Espérance.

Depuis 1793, époque du renouvellement de la charte de la compagnie, elle a été assujettie à recevoir sur ses vaisseaux, moyennant des droits déterminés, trois mille tonneaux de marchandises pour le compte des particuliers.

Quoique la compagnie éprouve une décadence toujours croissante, le commerce de l'Inde n'en a pas moins fait d'immenses progrès. En 1701, les importations de cette contrée et celles de la Chine réunies ne montaient pas à cinq cent mille liv. sterl., en 1801, elles ont rendu dix millions sterl. A la première de ces

époques, les exportations de la Grande-Bretagne pour l'Inde étaient réduites à une valeur de vingt-quatre mille liv. sterl. : maintenant elles passent deux millions sterl., et doivent augmenter même, depuis que les lainages anglais trouvent des marchés dans les montagnes du continent et des archipels indiens.

Tous ces avantages ne sont pas les seuls que l'Inde procure aux Anglais. Un grand nombre d'expéditions pour le compte du commerce particulier, se fait sous pavillon suédois, danois ou américain. Le gouverneur du Bengale, le marquis de Welesley ne cesse de se plaindre que le tonnage de la compagnie est insuffisant, et il s'est cru obligé d'autoriser beaucoup de chargemens sur des vaisseux libres, dans la crainte que leurs propriétaires ne recourussent à une marine étrangère.

CHAPITRE XLIX.

Vues du gouvernement anglais sur la Compagnie des Indes.

A l'époque du dernier renouvellement de la charte de la compagnie des Indes, on crut en Angleterre que le gouvernement, par un acte du

parlement, lui enlèverait toutes les possessions territoriales qu'elle a en Asie, pour en investir la couronne, et qu'elle ne laisserait à la compagnie qu'un commerce exclusif et les affaires commerciales. Si ce changement n'eût pas lieu, ce fut moins par la difficulté de lui rembourser ce qu'elle lui avait prêté, ce qui est une condition à remplir avant de lui ôter la charte, qu'à cause des circonstances où se trouvait alors l'Angleterre, et qui rendaient tout changement dangereux. Il est plus que probable que le gouvernement britannique en a formé depuis long-temps le plan, et que l'exécution n'en est pas éloignée.

C'est une politique habituelle du gouvernement anglais d'abandonner à de simples associations mercantiles ou autres, la première formation des colonies. Les puissances étrangères conçoivent moins de jalousie d'établissemens qu'elles ne supposent pas d'un grand intérêt national. La plupart des colonies d'Amérique ont été fondées par des particuliers. Mais c'était sur-tout dans l'Inde qu'il importait aux Anglais de cacher leurs plans. Il fallait abuser à la fois les puissances de l'Inde et celles de l'Europe : aussi la compagnie a-t-elle long-temps gouverné le Bengale sous le titre modeste de *Devanée* ou fermier des revenus publics,

qu'elle s'était fait donner par le grand Mogol, devenu son prisonnier. Le gouvernement la poussait sans cesse à des acquisitions nouvelles, avec le projet de lui faire résigner son pouvoir quand il serait temps. Les crimes des Clives et des Hastings qui servaient à étendre ou fortifier une domination à laquelle il devait se substituer, n'ont été à ses yeux que des coups d'état excusés ou commandés par la politique; et peut-être a-t-il vu avec plaisir le brigandage des agens de la compagnie, dont l'effet était de faire passer dans la Grande-Bretagne d'immenses capitaux.

Ce qui décide sur-tout le gouvernement à exécuter le plan qu'il a adopté depuis longtemps, c'est l'espérance fondée d'en tirer de plus grandes ressources. Le revenu public de l'Inde monte à deux cent quarante millions, il serait aisé de l'augmenter de cinquante; et si un revenu de deux cent quatre-vingt-dix millions peut être levé sur des peuples épuisés par des guerres fréquentes et les exactions des agens de la compagnie, on doit croire qu'une paix durable et une administration régulière mettront dans le cas de le doubler. Avec quelqu'art que l'Angleterre ait établi son crédit, elle est accablée par sa dette; ses revenus ordinaires

ne suffisent pas pour soutenir son état de paix: elle se verra forcée chaque année de recourir à de nouveaux emprunts, et le revenu de l'Inde doit l'aider à en payer les arrérages. Le ministère britannique est encore guidé par un autre motif. En remettant dans les mains du gouvernement l'administration de l'Inde, il donnera au roi un grand patronage, c'est-à-dire, le droit de nommer à des places sans nombre, et augmentera ainsi l'influence de la couronne.

Tout est déja préparé pour ce grand changement. On a déjà rendu supportable à l'Indous le joug qu'on lui prépare: on a beaucoup fait pour faire cesser sa misère et le mettre en état de payer d'amples subsides. Les vexations de la compagnie sont comprimées chaque jour, et l'avidité de ses agens réfrénée; des tribunaux, à l'instar de ceux d'Angleterre, administrent la justice, et la propriété est respectée entre les mains des Indous, comme dans celles des autres sujets britanniques.

L'Inde, devenue une province de la Grande-Bretagne, donnera des revenus doubles ou triples peut-être de ce qu'ils sont aujourd'hui; de grands capitaux, dirigés par l'activité anglaise, donneront le mouvement à l'industrie de la nation du monde chez laquelle la main-

d'œuvre est au prix le plus bas. Les Européens confinés dans des établissemens faibles et isolés, ne pourront plus se montrer dans le reste de l'Inde, et sans cesse leur pavillon courra risque d'être insulté sur un Océan où les Anglais possèdent déjà onze cents lieues de côtes. Des chanvres cultivés avec succès, des corderies établies dans le Bengale; des manufactures de toiles à voiles; des goudrons; des sapins propres aux hautes mâtures; le *teck*, supérieur au chêne d'Europe, doivent fournir aux Anglais les moyens d'entretenir leur marine. Toutes les productions de l'Asie se rendront dans les ports de la Grande-Bretagne, qui les revendra aux autres nations au taux fixé par son avidité.

Tel est le plan conçu par le ministère britannique, dont des circonstances extraordinaires peuvent seules prévenir l'exécution. Il n'est pas douteux que ce nouvel ordre des choses ne fût avantageux aux Indiens qui gémissent aujourd'hui sous la plus odieuse des tyrannies : mais il est des personnes qui croient que ce changement vient trop tard; que les Indiens seront bientôt instruits dans l'art militaire, tel qu'il est pratiqué en Europe; et que fatigués de l'oppression qu'ils ont soufferte des étrangers, ils secoueront le joug sous lequel ils ont gémi, et

chasseront de l'Inde une poignée d'Européens qui les ont gouvernés avec une verge de fer. (*).

CHAPITRE L.

Société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce.

C'est la plus nombreuse des sociétés, non-seulement de l'Angleterre, mais de l'Europe entière, et c'est sans contredit une des plus utiles. Elle fut établie, en 1754, par William Shipley, homme sans titres et simple citoyen de Northampton, qui réunit plusieurs amis de la patrie, pour lever entr'eux des contributions volontaires, destinées à encourager et récompenser les découvertes utiles et le perfectionnement des arts. Elle compta d'abord douze cents associés. En 1763, elle en eut trois mille; en 1783, six mille deux cents, et maintenant elle en a près de sept mille, au nombre desquels sont plus de deux cents pairs, et les plus riches

(*) V. *Mémoire sur le Commerce de l'Inde*, par J. Henri La Salle. 1801.

particuliers de l'Angleterre. Chaque associé contribue de deux guinées par an : celui qui négligerait de fournir sa contribution serait rayé de la liste ; mais en général peu de membres de la société se bornent à cette somme, que l'on se pique d'excéder, en proportion de son rang et de ses richesses. D'après sa constitution, les revenus de la société ne peuvent être fixes, mais on sait qu'en général ils se montent à près de douze mille liv. sterl. Dans aucun tems, même dans son origine, elle n'a reçu aucun moyen de la part du gouvernement, et l'esprit public a tout fait.

La société occupe dans le quartier des *Adelphi* une vaste maison qui lui appartient. C'est là que ses membres se rassemblent une fois par semaine, le mercredi, à cinq heures du soir, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de juin. Comme les objets qu'elle traite sont très-variés, elle s'est partagée en comités d'agriculture, d'industrie, de commerce, etc., qui sont formés d'associés les plus versés dans chaque matière, ou par goût ou par état. Dans chaque comité on fait les rapports des différens mémoires, ou objets envoyés à la société : on y rend compte d'une correspondance très-étendue, on y adjuge les prix aux personnes qui se sont distinguées par

de nouvelles inventions, ou le perfectionnement des anciennes. Ces prix se montent quelquefois à de fortes sommes, et sont adjugés avec impartialité, à la pluralité des voix. Depuis le lord jusqu'au paysan, chacun s'empresse de travailler pour mériter les prix que la société propose. Il est beau de voir une médaille adjugée au duc de Beaufort, avec cette inscription : *Pour avoir semé du gland.*

La grande salle de la société est décorée de plusieurs peintures historiques et allégoriques, dont l'invention et la composition font honneur à M. Barri. Dans une grande pièce en forme de galerie, on voit les machines et les instrumens de nouvelle invention, pour simplifier la main-d'œuvre de tous les métiers. Une autre pièce réunit les essais de dessins, de peinture et de sculpture, chacun également numéroté, avec le nom de son auteur et la quotité du prix qui lui a été adjugé. Il y a aussi une bibliothèque, mais peu nombreuse.

On a reproché à la société de n'être pas toujours éclairée dans la distribution de ses récompenses et dans l'objet des prix qu'elle propose. Elle a quelquefois accordé des récompenses pour l'exécution de projets qui n'ont pas réussi, et pour des découvertes déjà faites. Mais il faut

avouer que ces inconvéniens ne sont rien, si on les compare aux avantages réels qu'elle a procurés à l'Angleterre. Cette société, dont le succès est aussi grand que constant, a de plus le mérite d'avoir donné l'exemple. C'est d'après son plan qu'on a fait de pareilles institutions en France, en Espagne, en Allemagne, en Suisse, etc. Ainsi William Shipley est devenu le bienfaiteur de plus d'une nation.

La société a publié plusieurs volumes de ses transactions. Elles contiennent le relevé des prix et gratifications accordés, diverses correspondances relatives aux arts, un extrait des réglemens de la société, le catalogue des machines et modèles exposés dans les salles de la société, etc. Dans le relevé des prix on récapitule avec soin les différentes branches des arts auxquelles on a appliqué des récompenses, et on fait des observations très-intéressantes sur le perfectionnement de chaque art. Ces tableaux font connaître leur état actuel en Angleterre, et l'influence des récompenses sur leurs progrès.

On a proposé d'établir une seconde société, pour encourager et récompenser ceux qui adopteraient et rendraient d'une pratique commune les inventions, les procédés utiles que la Société d'encouragement fait connaître. Sans

doute il est quelquefois plus difficile, il faut plus d'habileté pour persuader au peuple, aux hommes ignorans et routiniers, d'adopter des découvertes utiles, que pour les inventer. Une société qui aurait pour objet de rendre prompte l'adoption des découvertes, serait d'une grande utilité. Il faut observer cependant que la société existante remplit en partie ce second objet. S'agit-il, par exemple, d'une nouvelle culture, comme de la garance ? elle ne se contente pas d'en montrer les avantages, elle accorde un prix d'encouragement aux cultivateurs qui s'adonnent à cette culture, et le prix est proportionné à l'étendue du terrain cultivé et récolté en garance.

CHAPITRE LI.

Banque d'Angleterre.

LA Banque est une corporation, et à plusieurs égards, doit être considérée comme une compagnie de commerce. Elle fut établie, en 1694, par lettres patentes, sous le règne de Guillaume III. Son capital était, en 1697, de deux millions deux cent un mille cent-soixante-

onze liv. sterl. Il a été ensuite augmenté, à plusieurs époques, et il a été porté, en 1782, à onze millions six cent quarante-deux-mille liv. sterl. La charte de la banque lui permet de faire le change, et de vendre des matières d'or et d'argent, mais lui défend toute autre espèce de commerce, sous peine d'une amende du triple de la valeur des fonds qui y seraient employés. Le principal objet de son institution est de fournir de l'aliment au commerce, et de lui procurer les moyens de multiplier ses opérations. C'est pour cela qu'elle tient une caisse d'escompte qui, année commune, lui donne un bénéfice de plus de six cent mille liv. sterl. La banque fait aussi les affaires du gouvernement, dans tout ce qui a rapport aux fonds publics, aux emprunts, au paiement de différens dividendes, etc., service pour lequel elle retire du gouvernement un revenu annuel. La banque est aussi la caisse commune de la nation. Les particuliers y mettent en dépôt leurs fonds, et elle leur rend les mêmes services que les autres banquiers.

Les avantages que la banque retire de son commerce, de l'escompte et de ses différens services sont immenses : on les fait monter à plus d'un million ; mais il serait difficile de les

supputer, car, outre qu'elle fait circuler plus de la moitié de l'argent de la Cité, elle fait presque tous ses paiemens en papier. La commodité de ce papier, qui circule quelquefois des années entières avant que de lui revenir, fait qu'on n'exige jamais de l'argent comptant, ou seulement des sommes modiques. On porte le dividende de la banque à cinq cent mille liv. sterl., mais il doit varier selon les circonstances et les divers taux de l'intérêt que lui a payé le gouvernement pour la somme qu'il lui doit. Cet intérêt a subi les mêmes réductions que l'intérêt des autres parties de la dette nationale, et il est également descendu de huit à trois pour cent.

Si le revenu de la banque est de plus d'un million ; et si le dividende est de cinq cent mille liv. sterl., il en résulte que chaque année il y a un surplus d'un demi-million. Cependant le véritable état de la banque a été couvert d'un profond mystère. On dit même que tous les directeurs ne sont pas introduits dans les caves de Plutus, où sont déposés les trésors de la compagnie. On a cru qu'elle avait toujours en numéraire, en lingots, la moitié au moins de la valeur des billets qu'elle met en circulation, mais elle a été, jusqu'à nos jours, si peu portée à faire connaître le montant de ses billets, que lorsque

l'on mit une taxe sur tous les billets de change, elle s'engagea à payer douze mille liv. sterl., chaque année, pour n'être pas sujette au timbre. C'est au mystère dont elle s'est enveloppée, qu'elle a dû, en grande partie, son crédit. On ne peut douter qu'elle n'ait été d'une grande utilité : elle a été l'âme d'une circulation immense ; elle a facilité les opérations du commerce, augmenté le crédit public et la force du gouvernement.

Tel a été l'état de la banque, ou plutôt telle a été l'opinion qu'on en a eue jusqu'au moment où elle a été forcée de suspendre ses paiemens. Le voile qui couvre ce *palladium* de la Grande-Bretagne, a été soulevé en partie par ses propres gardiens, et les regards du public ont pénétré plus loin. Il a vu que la banque a mis en circulation une énorme quantité de papier-crédit; que les secours qu'elle donne au commerce sont peu considérables; qu'elle est une *machine à crédit* dans les mains du gouvernement; que la valeur de ses billets a beaucoup perdu, et qu'elle est en faillite depuis 1797.

On se rappelle qu'à cette époque les grandes avances faites au gouvernement par la banque, les demandes extraordinaires de numéraire, occasionnées par des craintes de toute espèce,

la jetèrent dans de si grands embarras, que le conseil privé prit sur lui de lui ordonner de suspendre ses paiemens en espèces. Cette mesure illégale fut approuvée par le parlement, mais il prit connaissance de la situation de la banque, et la força de révéler en partie le secret de ses opérations. On sut alors, par le rapport fait à la chambre des pairs, qu'avant 1796 les billets de la banque en circulation montaient à onze millions sterl. Il est aujourd'hui avoué par ses directeurs, que le 1.er février 1805, les billets de cinq liv. et au-dessus, et ceux de deux et une liv. sterl., allaient à la somme de seize millions cent huit mille six cent dix liv. sterl.

Le tableau des avances faites par la banque au gouvernement et au commerce, prouve qu'il ne rend ordinairement à celui-ci que de faibles services. Depuis 1793, le terme moyen des avances faites par la banque au commerce, est de trois millions vingt-quatre mille quatre cent douze liv. sterl., lorsque celui des prêts au gouvernement se trouve de neuf millions quatre cent quatre-vingt dix-neuf mille deux cent trente-quatre, c'est-à-dire, d'une somme plus que triple. Qui pourra croire que trois millions sterl. alimentent le commerce et les manufactures de la Grande-Bretagne? Il est évident qu'elle ne sert le com-

merce et l'industrie, qu'autant que le gouvernement n'a pas besoin de ses secours. Peut-être encore ne le fait-elle que pour cacher le véritable but de son institution actuelle, celui d'assurer au gouvernement un crédit intermédiaire. C'est aujourd'hui une vérité de fait que la banque est dans la dépendance absolue du ministère, et qu'il exige d'elle toutes les avances dont il a besoin.

Si la banque avait pour principal objet d'aider le commerce, on la verrait venir à son secours, lorsque celui-ci se trouve dans des circonstances critiques. Mais quelle a été sa conduite à l'époque de la déclaration de la dernière guerre; lorsque, par suite de vastes entreprises, faites avec des capitaux peu solides, et soutenues par une circulation excessive de papier, il y eut un si grand nombre de banqueroutes ? « On avait droit d'attendre, dit un Anglais (*), qu'une grande compagnie commerçante, instituée non moins pour le bien public que pour l'avantage particulier, donnerait un grand exemple de confiance dans les richesses et les ressources de la nation, exemple que d'autres auraient imité.

(*) V. *Thoughts on the causes of the present failures*; 1793, 4.e édition.

Mais au lieu de ce système de conduite, qui aurait uni la générosité et la prudence, vertus plus étroitement alliées qu'on ne l'imagine, les directeurs de la banque servirent de guides dans cette déroute générale, ou ne furent actifs que pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui avaient succombé dans la crise. S'ils eussent continué à escompter à des conditions libérales, le crédit national se serait soutenu jusqu'à ce qu'on eût trouvé d'autres ressources ».

Les avances que la banque a faites au gouvernement depuis le commencement de la dernière guerre, ont été si considérables, que sa situation, relativement à ses actionnaires ou à son capital, offrait, dès 1797, un déficit de deux millions. Le capital étant de onze millions six cent quatre-vingt-six mille liv. sterl. au premier coup-d'œil, la perte pour les actionnaires, si la banque eût été forcée de se liquider, aurait été de quinze pour cent. Mais leur perte aurait été plus considérable, si on considère que depuis long-temps les actions ne se vendaient plus au pair, et que peut-être même on ne trouverait aucun propriétaire qui en ait acquis à ce prix.

Dans le rapport fait à cette époque au parlement sur la situation de la banque, plusieurs

de ses opérations furent présentées dans un chiffre connu seulement des directeurs et de quelques principaux agens. Depuis, le ministère a empêché que la banque ne donnât son bilan, mais il existe plusieurs données pour l'établir. La banque a pour plus de seize millions sterl. de billets en circulation, et le capital ancien de ses actionnaires monte à onze millions six cent mille liv. sterl.; on doit ajouter à ce capital trois autres millions, qu'en 1800 elle a prêtés sans intérêt pour le renouvellement de son privilége. Quel est le gage de ces trente millions et demi? Si on accorde qu'elle possède maintenant en lingots, espèces ou billets de commerce, une somme de sept millions et demi, ce sera la traiter favorablement; d'abord il n'est nullement probable qu'elle ait conservé autant de numéraire qu'elle en avait lorsqu'elle était obligée de rembourser ses billets à leur simple vue, et qu'elle ait acheté des lingots, tandis qu'elle était sûre de n'être point contrainte à payer en numéraire. En second lieu, il est certain qu'elle ne sert le commerce que lorsque le gouvernement ne doit point avoir recours à elle; or, comme le gouvernement n'a cessé d'éprouver les plus pressans besoins, et a émis des billets de l'échiquier pour une somme cou-

sidérable, il n'est pas probable que la banque, dans ces derniers temps, ait fait au commerce des avances aussi grandes qu'en 1797.

Il reste à pourvoir à vingt-deux millions et demi, et pour cette somme la banque ne peut avoir et représenter que des créances sur le gouvernement. Les débats du parlement viennent de nous apprendre qu'il existait pour quinze millions de billets de l'échiquier. Quelle que soit la quotité de ceux qui sont dans les mains de la banque, ils forment sans doute le gage le plus rassurant de ses créanciers. Mais l'extrême faveur des billets de l'échiquier tenait à ce qu'ils ont été jusqu'à ce jour circulés par la banque, et échangeables contre ses billets regardés comme au pair des espèces. Que la banque vienne à se dissoudre, les billets de l'échiquier se mettent au niveau des autres effets publics, et éprouvent, ainsi qu'eux, des alternatives de baisse et de hausse. Tous les fonds publics sont tombés et sont menacés d'une chute encore plus grande. Il est donc évident que, si la banque en venait à une liquidation générale, elle pourrait avoir à offrir à ses créanciers une valeur nominalement égale à ce qu'elle leur doit; mais qu'il y aurait un déficit réel, qui ferait éprou-

ver au moins aux actionnaires une perte certaine.

La dissolution de la banque est inévitable : elle a deux causes qui doivent la produire. D'abord les porteurs de lettres de change et autres effets de la trésorerie ne se soucieront plus de les faire acquitter par la banque, lorsqu'il sera avéré qu'elle ne doit payer qu'en billets non remboursables ; et, en effet, le gage des billets de la banque n'étant que des sûretés du gouvernement, autant vaut pour les porteurs garder celles qu'ils ont déjà. La seconde cause n'est pas moins simple. Jusqu'à ce jour l'actionnaire a été ébloui par le taux du dividende ; mais ce qui a servi à l'élever, c'est-à-dire, la grandeur inconsidérée des prêts faits au gouvernement, est aussi ce qui a amené la détresse de la banque. L'illusion doit cesser : l'actionnaire s'apercevra que le gage de son capital est variable et insuffisant : il voudra retirer ses fonds ; l'action alors tombera à vil prix, et la faillite de la banque, qui existe déjà, sera alors déclarée.

Depuis la suspension des paiemens en espèces, les billets de la banque ont perdu beaucoup de leur valeur, et ont entraîné dans leur chute les monnaies d'or et d'argent. On a

observé qu'après l'émission d'un papier-monnaie, tout augmente de prix. C'est ce qui est arrivé en Amérique et en France, mais comme pendant un intervalle de temps assez long on n'a fait aucune différence entre l'argent et le papier, on a cru que les marchandises avaient augmenté, tandis que c'était le signe qui avait perdu de sa valeur : l'idée de cherté a pris la place de celle de dépréciation. La même chose est arrivée en Angleterre depuis que les billets de la banque sont devenus une espèce de papier-monnaie. Comme on reçoit également en paiement les guinées et les billets, on se persuade que ces derniers ne perdent pas ; mais il est aisé de s'apercevoir de l'erreur. En Angleterre, l'once d'or vaut trois liv. dix-sept sous dix den. et demi. L'once d'or en lingots, et celle d'or monnayé, poids pour poids, titre pour titre, doivent avoir un seul prix. S'il existait une différence, elle devrait être en faveur de la guinée. Mais tout au contraire, depuis la crise de la banque, l'or en lingots s'est vendu plus cher que l'or monnayé. Son prix, qui n'a éprouvé que quelques légères variations, a été presque constamment à quatre liv. six s. l'once, c'est-à-dire, à dix et demi pour cent au-dessus de la valeur intrinsèque. L'argent en barre vaut

aussi quelques deniers de plus que l'argent monnayé.

La monnaie d'or, en Angleterre, ne se prend qu'au poids; il en est de même de celle d'argent au-dessus de vingt-cinq liv. sterl. On ne peut donc attribuer l'infériorité du prix de la guinée ou de la monnaie d'argent, aux frais et à une diminution dans leur pesanteur. Il est évident que la cause de cette dépréciation de la monnaie est dans le billet qui a perdu de sa valeur depuis son cours forcé, et ses nombreuses émissions par la banque; il a fait descendre à son niveau la guinée, et ce n'est que de cette manière qu'il se maintient au pair avec elle. Celui qui met en vente un lingot s'attend à être payé en billets de la banque: d'un autre côté celui qui achète, songe qu'il paiera de cette manière, sans pouvoir être refusé; de sorte que l'un met à son lingot un prix plus élevé, et l'autre consent à le donner (*). « Sou-

(*) Voyez l'écrit intitulé: *Des finances de l'Angleterre*, par J.-Henri La Salle. (Chez Maradan, 1803.) Ouvrage où l'auteur a su, en se renfermant dans des limites étroites, traiter à fonds son sujet sans nuire à la clarté, répandre beaucoup de vues, et montrer une grande étendue de connaissances.

vent les guinées, dit M. Thornton, ne sont pas reçues à raison de leur valeur intrinsèque, ou de la quantité d'or qu'elles contiennent, mais au prix du papier-monnaie, quand celui-ci est déprécié. La véritable preuve, d'après laquelle on puisse juger si les billets de banque n'éprouvent aucune altération, est l'uniformité de prix entre l'or monnayé et les lingots au même titre (*). »

Cette dépréciation du signe étant constante, qu'en doit-il arriver? Les propriétaires des terres, ceux des fonds placés sur l'état, toutes les classes salariées sont payés ou remboursés en une valeur moindre que celle dans laquelle ils ont contracté.

CHAPITRE LII.

Effets du bill d'indemnité pour la banque.

LE bill d'indemnité (*bank-indemnity-bill*) qui autorisa la banque à suspendre ses paiemens en espèces, est une loi par laquelle le parlement

(*) V. *Recherches sur la nature et les effets du papier dans la Grande-Bretagne*, par H. Thornton, chap. 7.

a forcé la nation à recevoir le papier d'une corporation au pair de l'or. On aura un jour de la peine à croire que les Anglais aient pu se soumettre à une loi si injuste et si oppressive sans faire la moindre remontrance. « Par le bill d'indemnité, dit un Anglais (*), toutes les propriétés du royaume sont *virtuellement* au pouvoir de la banque; car, comme tous les transports de propriété se font par l'intervention des billets de banque, rien n'empêche qu'elle n'achète tout ce qui se vend, terres, fonds publics et toute autre espèce de propriété. Si le gouvernement avait pu lui donner la faculté de faire de l'or, il lui aurait fait une concession moins avantageuse, parce que la fabrication des guinées d'or coûte plus que celle des guinées de papier.

« Les profits énormes qui résultent de cette faculté de faire circuler du papier au pair des espèces, n'ont pas besoin d'être démontrés : il est évident qu'en multipliant ses billets, la banque, par l'emploi qu'elle en fait multiplie ses capitaux. Or, comme il y a dans la société une certaine quantité de propriétés qu'on ne peut aug-

(*) V. *The iniquity of banking or an enquiry into the nature and probable consequences of the bank indemnity bill.*

menter par la fabrication des billets, qui n'ont aucune valeur intrinsèque, il s'en suit que les capitaux gagnés par la banque, par l'émission de ses billets, ont été pris sur le travail ou sur les propriétés des autres membres de la communauté, et que par conséquent la circulation du papier produit le même effet pour la nation, que l'imposition d'une taxe équivalente à la somme des profits de la banque. Il est donc évident que le pouvoir conféré à la banque par ce bill, est de la nature la plus oppressive et la plus dangereuse, et que jamais on n'en accorda de pareil dans aucun pays. Il est impossible de dire jusqu'à quel point la banque fera usage de ce pouvoir; elle en a usé d'abord avec modération, mais bientôt elle a étendu la circulation de ses billets, et il est aisé de prévoir que cette circulation finira par n'avoir plus de bornes comme il arrive de tout papier-monnoie.

« Pour mieux sentir l'injustice et la folie de cet acte, il faut considérer le rapport immédiat qu'il a avec les transactions entre le gouvernement et la banque. Le gouvernement obtient un bill pour faire circuler les billets de la banque au pair de l'or, et aussitôt il emprunte une quantité de ce papier pour lequel il paie à la banque un intérêt au moins de trois pour cent,

et propablement de six pour cent. C'est précisément la même chose comme si le gouvernement avait d'abord donné à la banque une somme, et la lui avait ensuite empruntée. Jamais gouvernement fut-il coupable d'un acte si injuste et si insensé ? Cette circulation de papier plus oppressive que le papier-monnaie ordinaire, oblige le peuple de payer deux taxes; d'abord il est taxé indirectement par la circulation du papier, et ensuite directement pour payer l'intérêt du papier circulant. Le gouvernement devait à la banque en 1797, onze millions dont la très-grande partie, selon la déclaration du ministre, avait été reçue en papier. Il est impossible de déterminer combien il a emprunté depuis, et combien il empruntera encore; mais il est certain que ses bénéfices et la taxe pour lui payer l'intérêt de la somme qu'elle prête, doivent toujours augmenter. Un autre inconvénient non moins grave qui résulte de cet accroissement progressif de circulation, c'est la hausse du prix des fonds publics, comme de tous les autres effets : supposez que les fonds publics donnés à la banque en échange de son papier doivent être achetés à quatre-vingt-dix, la nation dans ce cas, outre l'intérêt sur la *somme originalle*, paiera à la banque trente-

six millions pour les vingts millions de son propre argent qu'elle aura emprunté de la banque.

« Le bill est temporaire, disent les ministériels ; mais ils disaient aussi qu'il ne devait durer qu'un an, et il y en a déjà six qu'il est en vigueur. Qui oserait conjecturer dans les circonstances actuelles à quelle époque il pourra être révoqué? Admettons cependant que le bill ne fût que temporaire ; les profits de la banque et la perte de la nation pendant sa durée, n'en seront pas moins très-considérables. Qu'on se rappelle la première transaction entre le gouvernement et la banque, après qu'on eut passé le bill. Le gouvernement fit un emprunt pour rendre sept millions à la banque pour le papier qu'il en avait emprunté : en supposant que ce papier n'ait circulé que six mois, la nation aura fait à la banque un présent de cent quinze mille livres, comme intérêt du papier. Mais ce n'est pas tout : d'où venait cette somme de sept millions qu'il faut donner à la banque? Elle ne pouvait venir des négocians et des banquiers, car ils étaient eux-mêmes dans la plus grande gêne ; d'ailleurs lors même qu'ils étaient dans l'état le plus florissant, c'était toujours à la banque qu'on s'adressait pour faire les

avances sur leur papier : c'est donc de la banque même que venaient les sept millions à payer à la banque. Ainsi toute la *farce de l'emprunt* se réduit à charger la nation d'une taxe perpétuelle de trois cent cinquante mille liv. sterl. par an, payables à la banque comme intérêt de la somme de sept millions de son papier emprunté par le gouvernement. Ainsi l'acte d'indemnité, comme presque tous les bills d'emprunt, peut être appelé un acte pour consolider les billets de banque.

« Les profits de la banque pendant la durée du bill d'indemnité seront aussi grands qu'elle le jugera à propos, car ils seront exactement en proportion de la quantité de papier qu'elle émettra, et on ne peut pas prescrire de bornes à cette quantité. Elle achetera des fonds publics ou toute autre propriété, et pourra les revendre avant l'expiration du bill ; si la valeur des fonds n'a pas haussé elle retirera au moins l'intérêt de ces fonds pendant qu'elle les possède ; mais rien n'est plus certain qu'elle peut faire hausser le prix des fonds, si elle veut, au moins de vingt pour cent dans le courant d'un mois : et cette hausse lui assure un bénéfice considérable.

« Ainsi le bill, en supposant qu'il soit limité dans sa durée, n'est pas moins injuste et op-

pressif : mais l'expérience a déjà prouvé qu'il n'est pas de nature à n'avoir qu'une courte existence. On a trouvé jusqu'à présent qu'il était nécessaire de le continuer ; il en sera de même dans la suite, car le mal auquel il doit servir de remède est de nature à augmenter de jour en jour. Comme la banque continue à escompter les lettres de commerce et à fournir des sommes au gouvernement, la disproportion du papier aux espèces, cause réelle de l'embarras qui a nécessité la suspension, doit être chaque jour plus grande. Ce qui doit encore grossir chaque jour la masse du papier circulant, c'est la faculté accordée de nouveau par un acte du parlement, d'émettre de petits billets, et la préférence que beaucoup de personnes donneront aux billets des banques des comtés sur les billets de la banque de Londres, parce que ceux-ci n'offrent plus d'avantages sur les autres, et qu'il est naturel de préférer le papier des personnes qui nous sont connues et qui sont près de nous. Avant qu'on eût passé ces bills, nous étions déjà à la merci des banquiers : leur puissance était cependant limitée par la nécessité de conserver une certaine proportion entre leurs espèces et leur papier ; mais aujourd'hui cela n'est plus nécessaire, ils n'ont

plus de frein, et toutes nos propriétés sont à leur disposition. »

Beaucoup d'Anglais frappés des inconvéniens qui résultent de cet ordre de choses, et persuadés qu'il est de nature à durer jusqu'à ce qu'il arrive quelque grande crise, ont proposé de remplacer le papier qui est aujourd'hui en circulation, par une égale quantité de papier national.

CHAPITRE LIII.

Banques particulières.

IL existait des banques particulières avant l'établissement de la banque d'Angleterre ; mais lorsqu'on eut vu combien celle-ci avait contribué à l'accroissement du commerce, les premières devinrent plus nombreuses, et non-seulement leur nombre s'est multiplié à Londres et dans les villes considérables, mais il s'en est établi dans de petites villes et même dans des villages. Ce qui a facilité l'établissement de ces banques, c'est l'usage déjà ancien et presque général parmi les Anglais, de confier leurs fonds à des banquiers. Cet usage tient à

l'amour de la commodité, qui est chez eux une véritable passion. Non-seulement les négocians, mais encore de riches particuliers et les grands du royaume, quelquefois même les bureaux d'état, déposent leur argent dans les mains des banquiers, non pour en tirer des intérêts, mais pour pouvoir en disposer à toutes les heures du jour, se dispenser de faire eux-mêmes leurs paiemens, et se garantir des vols et des incendies. Le banquier garantit non-seulement les fonds étrangers mis en dépôt chez lui, mais encore le paiement de toutes les fausses lettres de change qu'on lui présente au nom des intéressés, est à sa perte. Les profits du banquier consistent à pouvoir faire travailler les fonds étrangers qu'il a entre les mains : car quoiqu'on puisse à toutes les heures du jour y aller chercher son argent, comme il a les fonds de plusieurs capitalistes, il en conserve toujours assez pour faire des spéculations. S'il fait des spéculations trop fortes et qu'il se trouve au dépourvu, lorsque les capitalistes demandent leurs fonds, il a recours à la banque d'Angleterre, où il a toujours plus ou moins de crédit, suivant l'état de ses affaires.

Ces placemens, chez les banquiers, procurent à l'Angleterre le bienfait d'une immense

circulation de fonds qui, sans eux, resteraient morts; ils donnent du ressort à l'industrie nationale, et favorisent des entreprises auxquelles, sans cette ressource, on n'eût jamais pensé. Ce qui augmente encore ces avantages, ce sont les billets qu'émettent ces banques; billets qui suppléent au numéraire, en font passer une grande partie chez l'étranger, et doublent ainsi les opérations commerciales sans augmenter les capitaux circulans. L'appât du gain avait engagé, il y a quelques années, des banques d'Écosse et de plusiours comtés d'Angleterre, à émettre des billets de dix schellings, et même de cinq schellings; ils se multiplièrent bientôt d'une manière dangereuse, qui les fit proscrire en 1775; et l'acte du parlement, qui les annula, défendit d'en faire d'autres sous peine d'une amende de cinq à vingt livres sterl. En général, ces banques se conduisent sagement: elles y sont forcées par leur propre intérêt, leur succès étant fondé sur le crédit qui ne se soutient que par la plus grande prudence. Il n'est cependant pas sans exemple que quelques-unes fassent mal leurs affaires. On se rappellera long-temps en Angleterre, la fameuse banqueroute de Fordyce et Colebrook, en 1772, qui en entraîna un grand nombre

après elle et arrêta tout d'un coup la circulation par la forte atteinte qu'elle porta au crédit.

Quelquefois aussi ces banques, par la trop grande facilité avec laquelle elles escomptent les nombreux billets qu'une inconcevable témérité fait émettre à des gens qui souvent n'ont pas le moindre fonds pour les acquitter, donnent lieu à des faillites considérables dont elles-mêmes sont les premières victimes. On en a eu un exemple frappant dans les banqueroutes des fabricans de toile de coton, à Manchester, où il a été prouvé que des personnes qui n'avaient pas un sou, avaient fait circuler du papier pour des sommes considérables. Ces banqueroutes ruinent non-seulement beaucoup de marchands, mais tombent sur beaucoup d'ouvriers qui ont été payés en papier. (*)

Tel était l'état de ces banques avant la dernière guerre. A cette époque, elles étaient si multipliées, qu'elles produisaient les effets les plus désastreux. La grande quantité de papier circulant avait fait hausser le prix des denrées à un point extraordinaire; les associés des banques faisaient les monopoles les plus odieux; et

(*) Voyez *Tableau de la Grande-Bretagne*, tom. IV, page 152.

les fermiers, par la facilité d'emprunter, ne se trouvant plus dans la nécessité de vendre leurs denrées pour acquitter les charges publiques et faire les avances de la culture, les gardaient pour les faire renchérir, et contribuaient ainsi à créer une disette factice. Plusieurs écrivains politiques avaient prédit que ces banques se trouveraient dans une crise allarmante, dès qu'il arriverait quelqu'événement inattendu. Leur prédiction s'accomplit même avant la déclaration de la guerre. Toutes les banques du royaume suspendirent leurs paiemens en espèce, et furent ainsi *virtuellement* en faillite, puisqu'elles manquèrent à leurs engagemens. Plusieurs firent réellement banqueroute, et toutes l'auraient faite, si le parlement ne les avait soutenues en leur prêtant des fonds considérables. Il est certain que quand même les capitaux de ces banques, consistant en terres, fonds publics, lettres de change, auraient égalé la somme de leurs dettes, on n'en aurait retiré que la moitié de leur valeur nominale, s'il eût fallu les réaliser pour payer les créanciers.

CHAPITRE LIV.

Revenus nationaux de la Grande-Bretagne.

ON a fait plusieurs estimations des revenus territoriaux et industriels de la Grande-Bretagne. Nous rapporterons celle faite par M. Pitt en 1798, d'après les tableaux qui devaient servir de base à la taxe sur les revenus. Selon cette estimation, les rentes territoriales ou la part des propriétaires montent à vingt-cinq millions sterl.; les revenus des fermiers à vingt-trois millions; les dîmes à cinq millions; les mines, forêts, canaux à trois millions; les revenus de l'Écosse à huit millions; les revenus des *absens* d'Irlande à un million; les possessions au-delà des mers à quatre millions; les intérêts dans les fonds publics à quinze millions; le commerce extérieur à douze millions; le commerce intérieur à dix-huit millions; plusieurs branches de commerce, brasseries, distilleries, etc., à dix millions : ce qui fait un total de cent trente-cinq millions sterl. La masse totale de ce revenu présumé, n'est pas également sujette aux taxes : on ne taxe des revenus des fermiers, que cinq millions; des

dîmes, que quatre millions; des professions, que deux millions; des revenus de l'Écosse, que cinq millions, et des intérêts dans les fonds publics, que douze millions, ce qui réduit le total du revenu à taxer, à cent-deux millions sterl.

Dans ce tableau, on n'a mis en compte que les revenus de ceux qui possèdent ou qui font valoir des capitaux; il n'y est pas fait mention des revenus provenant du salaire du travail, article qu'on pouvait omettre dans le calcul pour la taxe sur les revenus, mais qui doit nécessairement entrer dans un aperçu général de la richesse d'un pays. En ajoutant au tableau cet article qu'on porte à cent millions, on a la somme de deux cent trente-cinq millions sterl.

C'est l'opinion presque générale des financiers anglais, que le ministre a porté trop haut la somme totale des revenus réels de la Grande-Bretagne. M. Beeke, entr'autres, a soutenu qu'il avait fait des évaluations trop fortes, et a présenté lui-même un tableau d'estimation, dans lequel il a réduit de plusieurs millions les revenus du commerce extérieur et intérieur, des rentes territoriales, des revenus du fermier et des dîmes; en sorte que la somme totale des revenus nationaux, en y comprenant le prix de la main d'œuvre, est réduite, d'a-

près ses calculs, à deux cent neuf millions deux cent cinquante mille liv. sterl. Les faits ont démontré la justesse des calculs de M. Beeke. Il avait soutenu que la taxe du dixième ne rendrait pas les dix millions qu'en espérait le gouvernement, et en effet, elle n'a produit que sept millions. M. de Gentz, quelqu'envie qu'il ait de donner l'idée la plus avantageuse des richesses de la Grande-Bretagne, est aussi d'opinion que le ministre a porté trop haut la somme totale des revenus réels de la Grande-Bretagne, et il donne même un tableau où il la porte au-dessous de celle que présente le tableau de M. Beeke, c'est-à-dire, á cent quatre-vingt-quinze millions. « En examinant les divers articles dont ce tableau est composé, on voit, dit-il, qu'en résultat définitif, les revenus réels de la Grande-Bretagne peuvent sans difficulté être estimés à deux cent millions, ce qui s'accorde avec l'opinion de lord Aukland et avec plusieurs autres autorités respectables. »

Les bases de M. Becke, ainsi que celles de M. Pitt et de lord Aukland, ne sont, pour la plupart, que de simples hypothèses, et peuvent souvent être doublées ou réduites de moitié, suivant la manière d'envisager les objets.

CHAPITRE LV.

Revenus publics.

Les produits des différens impôts donnent la somme totale des revenus publics; comme ces impôts varient souvent et ne sont pas toujours également productifs, il en résulte que les revenus publics ne sont pas toujours les mêmes.

Le tableau historique que sir John Saint-Clair a donné du revenu de la Grande-Bretagne prouve qu'il était, en 1788, vingt fois plus considérable qu'en 1660, avant-dernière année du règne d'Élisabeth, et qu'il a triplé dans l'espace de trente-huit ans, c'est-à-dire, depuis 1750 jusqu'en 1788. Le revenu de cette dernière est porté par le même écrivain, déduction faite de tous les frais de perceptions, à quinze millions sept cent quatre-vingt-douze mille cinquante-deux liv. sterl. Il se trouva alors de la recette à la dépense un déficit de cinq cent mille liv. sterl., qu'on attribua en grande partie au dernier armement relatif aux mouvemens de la Hollande.

L'état des revenus de la Grande-Bretagne, en 1796, présenté aux communes par leur co-

mité des finances, porte la recette à vingt-trois millions cinq cent quatre-vingt-cinq mille quatre cent soixante-neuf liv. sterl. Mais, en déduisant les frais de régie, les rabats et les primes d'encouragement, cette somme était réduite à vingt millions deux cent quatre-vingt-un mille dix-sept liv. sterl. Cet état n'offre que le montant des contributions permanentes qui subsisteront après la paix : les emprunts et le produit des taxes extraordinaires n'y sont pas compris.

En 1799, le produit brut des revenus permanens était augmenté, et montait à vingt-six millions sept cent soixante-treize mille liv. sterl. Mais, en y joignant l'emprunt pour la Grande-Bretagne de quinze millions et demi; l'emprunt pour l'Irlande, de trois millions; les billets de l'échiquier, pour trois millions; la taxe sur les revenus, de sept millions; la taxe sur les convois, d'un million et demi; l'excédent des fonds consolidés, la loterie, etc., pour deux millions quatre cent vingt-un mille liv. sterl., la recette de 1799 montait à cinquante-neuf millions six cent quarante-quatre mille liv. sterl., somme immense, qui fait un milliard quatre cent quarante millions tournois. En déduisant de cette somme tout ce qui n'est pas payé par les impôts, c'est-à-dire, les sommes provenant des

emprunts. pour l'Angleterre et l'Irlande, de l'excédent des fonds consolidés et des billets de l'échiquier (vingt-trois millions sept cent soixante treize mille liv. sterl.) il reste trente-six millions, qui doivent être produits par les impôts permanens et temporaires.

Dans l'année 1800, le gouvernement anglais, en forçant tous les moyens, et en réduisant toutes les classes non opulentes à une vie de privation, obtint un revenu de trente-sept millions sterl.; et, en y ajoutant la ressource des emprunts, en dépensa soixante-quatre. L'année suivante, 1801, le revenu fut encore augmenté: les dépenses à la charge de la Grande-Bretagne seule, sans y comprendre la contribution de l'Irlande, montèrent à soixante-huit millions quatre cent mille liv.

L'établissement de paix a été évalué, en 1802, par M. Addington à trente-un millions sterl.; mais il n'a point fait entrer dans son tableau un grand nombre de dépenses qui étaient la suite de l'état de guerre, ou que nécessitait l'état imparfait de paix. Les dépenses de 1802 montèrent à quarante-huit millions. Le véritable établissement de paix a été porté par plusieurs écrivains politiques à près de trente-six millions. Si l'on se rappelle qu'en 1791 un comité

de la chambre des communes fixa, d'après une évaluation de cinq années, l'établissement de paix à seize millions huit cent seize mille neuf cent quatre-vingt-cinq liv.sterl., on verra que la nation britannique doit à la dernière guerre et aux mesures financières de ses ministres une charge annuelle de plus de dix-neuf millions sterl.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que, d'après une évaluation même de M. Pitt, le total du revenu à taxer est de cent-deux millions sterl. Plusieurs écrivains politiques prétendent que ce ministre a fait de doubles emplois, et qu'il a compris dans son tableau plusieurs objets qui ne forment pas une nouvelle valeur pour la nation, comme les profits du commerce intérieur, le prix du loyer des maisons, etc. Ils réduisent en conséquence le revenu imposable à quatre-vingts millions. Il résulte de ces calculs qu'aujourd'hui les dépenses de la guerre équivalent à plus des deux tiers du revenu général de la nation; et celles de la paix à peu près à sa moitié. Sous le règne de Guillaume III, selon Gregory King, les premières ne montaient qu'au dixième, et les secondes au treizième de ce revenu.

CHAPITRE LVI.

Impôts annuels.

Les impôts se divisent en impôts *annuels*, qui ne sont votés que pour un an, et impôts *perpétuels*, qui sont votés pour toujours. Cette distinction est plus nominale que réelle, puisque de fait les uns et les autres sont également perpétuels.

L'impôt territorial (*land-tax*) et l'impôt sur *la drèche* (*malt-tax*), sont dans la classe des premiers. On passe tous les ans un bill pour lever près de deux millions sterl., en raison de deux, de trois, et quelquefois de quatre schellings par livre du produit des terres. Cet impôt se prélève par comté et par répartition, d'après le cadastre de 1692; les fermiers l'avancent pour le compte des propriétaires; les catholiques âgés de dix-huit ans, le paient double; le pauvre, dont le revenu n'est pas de vingt schellings, les biens de l'ordre de la Jarretière et quelques autres en sont exempts.

Dans le mois d'avril 1798, le parlement passa un acte qui obligeait tout propriétaire à rache-

ter, dans un terme de cinq années, le capital au denier vingt, de la taxe imposée sur les terres. Une des dispositions de ce bill autorisait les commissaires nommés à cet effet à mettre en vente le capital des propriétaires qui n'auraient pas fait leurs offres dans le délai fixé. L'objet de ce bill était de se procurer de grandes ressources, et en même temps de diminuer l'embarras que causait l'immense quantité d'effets publics en circulation. C'est dans cette vue qu'on admit exclusivement ces effets en paiement, en évaluant les trois pour cent consolidés à cinquante liv. sterl. pour cent. Le principe de cet acte est une violation ouverte de la propriété, et son exécution devient la source d'une foule d'injustices. Jusqu'à présent on avait bien considéré l'impôt comme devant porter sur une portion du revenu; c'est un sacrifice que le propriétaire est tenu de faire pour obtenir la garantie de sa propriété : mais ce sacrifice peut être momentané; il varie du moins selon les besoins de l'état. C'est le ministère anglais qui a imaginé le premier qu'une taxe doit être irrévocablement fixe, et qu'elle forme une part de la propriété elle-même. Il a établi que la taxe est une rente, un domaine réel, appartenant à la couronne; il a déclaré la couronne propriè-

taire du douzième de tous les fonds de terre qu existent dans la Grande-Bretagne ! On sait que la répartition de la taxe des terres est extrêmement inégale. Forcer ceux pour qui elle est déjà pesante à solder vingt fois sa valeur, c'est mettre sur eux un impôt ruineux, et les contraindre à aliéner leurs terres. Le rachat de l'impôt territorial n'est pas moins funeste à l'agriculture ; elle doit une partie de ses succès aux avances connues sous le nom d'améliorations permanentes, que font les propriétaires. Le rachat de la taxe, en enlevant la valeur de deux années de revenu, rend ces améliorations impossibles. L'évidente injustice de la loi, et les abus qu'elle entraînait, ont empêché son exécution. On voit par les comptes du chancelier de l'échiquier, qu'on n'a retiré que dix-huit millions sterl. du rachat de l'impôt territorial, et que par conséquent il n'y a pas le quart des propriétaires qui l'aient racheté. Le délai pour le faire va expirer, et personne ne s'est présenté pour acquérir les droits de la couronne : la conscience publique semble repousser de pareils marchés (*).

(*) V. *Des finances de l'Angleterre*, par J. Henri La Salle.

La taxe sur la *drêche* (grain moulu et fermenté dont on fait la bière), est le second impôt annuel; il se lève sur les faiseurs de drêche. On l'a voté pour sept cent cinquante mille liv. sterl., et jamais il ne les produit. Il est perçu par les commis de l'accise.

CHAPITRE LVII.

Impôts perpétuels.

Les impôts perpétuels qui sont votés pour toujours, sont les *douanes*, l'*accise* et les *incidens* ou casuels. Dans aucun pays les droits de douane ne peuvent être aussi forts qu'en Angleterre. Nulle part on ne les exige avec autant de rigueur; nulle part ils ne sont aussi onéreux pour le commerçant. Le volumineux tarif des douanes, qui comprend plus de douze cents articles taxés, peut seul donner une juste idée de l'énormité des droits qu'on paie pour l'importation ou l'exportation des diverses marchandises. Pour beaucoup d'articles, ces droits sont si excessifs qu'ils équivalent à des prohibitions; nombre d'objets qui font l'agrément et la commodité de la vie et qui manquent à l'Angle-

terre, sont imposés à trente, quarante et cinquante pour cent. Cette nation sage et éclairée a cru convenable de mettre des droits exorbitans sur les lumières étrangères importées en livres, et elle proportionne ces droits au poids des volumes. Un lourd *in-folio*, bien ennuyeux, bien absurde est d'une plus grande valeur dans le tarif des douanes que le génie, l'esprit et les lumières renfermés dans un *in*-8°. ou un *in*-12. Qu'on mette des droits sur les livres anglais imprimés ou réimprimés sur le continent, pour empêcher qu'ils ne soient importés en Angleterre au détriment des auteurs, des imprimeurs et des libraires anglais, rien n'est plus juste; mais on ne voit aucune raison pour rendre si coûteuse et si difficile l'importation des livres étrangers qui ne sont jamais républiés en Angleterre: c'est mettre des obstacles aux progrès des lumières; c'est lever une contribution particulière sur les personnes livrées à l'étude. A la douane on a si peu d'indulgence même pour les plus minces brochures, que si le droit ne se montait qu'à un penny, il doit cependant être enregistré dans toutes les fermes. Ainsi un livre dont le droit n'est que d'un penny, entraîne six à dix schel. de frais. Une anecdote qu'on rapporte de Newton, montre quel est l'esprit de la douane

et la barbarie de ses agens. Un savant étranger avait envoyé un prisme à ce grand homme. Celui-ci étant allé le réclamer à la douane, les commis lui demandèrent quel était le prix de ce verre afin de pouvoir en conséquence régler les droits. Newton qui connaissait mieux le système de l'univers que les réglemens de la douane, et qui estimait le prisme conformément à l'idée qu'il avait de son utilité et de son excellence, répondit que la valeur était si grande qu'il ne pouvait pas la déterminer. Pressé de nouveau d'en fixer la valeur, il répéta qu'il ne pouvait pas dire ce que valait le prisme, par ce que son prix était inestimable. Les honnêtes commis le prirent au mot et lui firent payer un droit exorbitant pour le prisme qu'il aurait pu avoir en payant en raison du poids du verre.

On a fait un grand nombre de réglemens pour empêcher qu'on ne fraude les droits des douanes. Toutes les marchandises ou denrées, excepté les diamans, les bijoux, l'argent monnayé et le poisson frais, pêché par des Anglais, doivent y être conduites. Elles doivent être évaluées par écrit et sous serment par le propriétaire, et si elles le sont trop bas, il y a lieu à confiscation. Plusieurs marchandises et denrées ne peuvent être importées que dans des bâtimens d'une

certaine grandeur. Les bâtimens ne peuvent avoir à bord qu'une certaine quantité déterminée d'eau-de-vie, de thé, de café, sous peine d'amende ou de confiscation. La vente des objets saisis ne peut se faire que publiquement, et il en est plusieurs comme les soiries et les mousselines brodées des Indes, qui ne peuvent se vendre que pour être exportées.

Les douanes sont sous la direction de neuf commissaires nommés par le roi, qui ont douze cents liv. sterl. d'appointemens. Le nombre des employés subalternes, est à Londres de dix-sept cents et un nombre indéfini de subordonnés; et de trois mille dans les autres ports de la Grande-Bretagne. On trouve parmi ces employés les ducs de Newcastle et de Manchester, le lord Pelham et plusieurs autres personnes de distinction qui reçoivent de forts appointemens et font remplir leur place par des substituts. La solde et les gratifications que reçoivent les employés aux douanes, se montent à un demi-million sterling. Il y a tel royaume dont tous les frais de gouvernement ne se montent pas si haut. Les commis anglais sont très-sévères quoiqu'aussi susceptibles de corruption que ceux des autres pays, malgré l'amende de cinq cents liv. sterl. qu'encourent ceux qui re-

çoivent de l'argent et les personnes qui en offrent.

En 1798, le produit brut des douanes a été de sept millions sept cent quatre-vingt-treize mille deux cent vingt-neuf liv. sterl.; et le produit net, déduction faite des frais de régie, etc., de six millions quatre-vingt-six mille cinq cent dix-huit liv. sterl.

L'accise, qui dans le principe fut un impôt sur la consommation, n'eut d'abord lieu que pour la bière et le cidre, mais il s'est étendu depuis à tous les objets qui en sont susceptibles. Les principaux sont la bière, la drêche, le houblon, le cidre, les vins factices, le vinaigre, les vins étrangers, le thé, le café, les liqueurs spiritueuses, les chandelles, le savon, les verreries, les peaux, etc., etc. Les droits sont payés par les fabricans ou par les marchands en détails, qui ne peuvent fabriquer ou vendre qu'en prenant une licence.

Les précautions qu'on emploie pour prévenir les fraudes, sont très-vexatoires et très-multipliées. On ne conçoit pas comment un peuple qui a quelque idée de liberté peut les supporter. Nous en citerons quelques-unes pour en donner une idée. Les brasseurs et les faiseurs de drêche sont tenus de compter avec les officiers de l'ac-

cise, les uns toutes les semaines, et les autres, tous les mois. Les brasseurs doivent déclarer la qualité et la quantité de bière qu'ils comptent faire par brassin; les faiseurs de drèche sont obligés de les avertir avant de mouiller le grain, et ne peuvent le mouiller qu'en plein jour. Toute personne qui cultive du houblon, est tenue d'avertir l'accise du moment où elle le pesera et mettra en sac. Les distillateurs doivent déclarer le nombre des alambics: des commis sont présens à toutes les opérations de distilleries, y peuvent entrer nuit et jour, et doivent fermer les robinets qu'on ne peut ouvrir qu'en leur présence. Les marchands en détail ne peuvent faire entrer chez eux ou sortir des liqueurs spiritueuses, sans permission de l'accise. Il est défendu à ces marchands d'avoir d'intérêt dans une distillerie. Les marchands de vin doivent faire avertir du jour où ils tirent du vin de leurs caves; ils ne peuvent transporter plus de trois gallons de vin sans permission. Les marchands de thé, de café et de chocolat doivent déclarer ces denrées dans les trente jours de leur arrivée. On ne peut transporter sans permission, plus de six livres de thé. Les faiseurs de briques, de chandelles, de savon, de bouteilles, de verreries, etc., sont tenus de

prévenir les officiers de l'accise du moment où ils commencent leurs opérations, et de la quantité et de l'espèce de denrées qu'ils doivent faire. Les commis peuvent visiter jour et nuit les magasins et atteliers, et saisir les marchandises qu'ils soupçonnent avoir été faites clandestinement, etc., etc. (*).

L'accise est sous la direction de neuf commissaires nommés par le roi, et qui ont mille liv. sterl. d'appointemens. Ils ont sous eux, tant à Londres que dans le reste de la Grande-Bretagne, plus de cinq mille employés, collecteurs, receveurs, gardes, commis, etc. Les taxes étant innombrables et variées, le nombre des employés est nécessairement très-grand. Leur salaire et leurs profits sont très-considérables et par conséquent onéreux à la nation. On a proposé souvent d'en diminuer le nombre, en simplifiant les taxes; mais le ministère s'y est toujours opposé, parce que les officiers du revenu public sont autant de créatures qui votent pour lui dans les élections. On dit même que les ministres ont créé des taxes qu'ils savaient d'avance ne devoir pas être productives,

(*) V. *Tableau de la Grande-Bretagne*, tome III, page 200.

uniquement pour augmenter le nombre de leurs agens, et pour avoir plus de votes à leur ordre. Le pouvoir qu'ont les officiers de l'accise de fouiller les maisons des fabricans et des marchands à telle heure du jour qu'il leur plaît, et dans plusieurs circonstances, la nuit même, les rend extrêmement odieux. « Le pouvoir de ces officiers de la couronne, dit Blackstone, sur les propriétés des citoyens, s'est accru à un point effrayant. Leur manière de procéder est si rapide, qu'ils peuvent en deux jours faire condamner quelqu'un à une amende de plusieurs mille liv. sterl., par deux commissaires ou deux juges de paix, au mépris du jugement par juré et de la loi commune. »

Le produit brut de l'accise, en 1798, a été de onze millions quatre cent quatre-vingt-six mille deux cent trente-six liv., et le produit net de dix millions six cent cinquante-cinq mille neuf cent quatre-vingt-une liv.

L'impôt du *timbre*, qui est aujourd'hui un des plus productifs, n'existe en Angleterre que depuis un siècle. Les objets assujettis à ce droit sont très-multipliés. Les principaux sont les actes judiciaires, les conventions, les licences, les certificats, les brevets, les lettres de change, les actes de baptêmes, naissances, mariages,

enterremens, les degrés dans les universités et colléges, les cartes et les dés à jouer, les médecines, les gants et les chapeaux, les ouvrages d'orfévrerie, les almanachs, les papiers publics et les avertissemens qu'on y fait insérer, etc., etc. M. Pitt a augmenté deux fois les droits du timbre sur les papiers publics. On a regardé cette mesure comme une attaque indirecte contre la liberté de la presse. Elle était dirigée, disait-on, contre les journaux de l'opposition, puisqu'on savait que les journaux ministériels recevaient des indemnités.

L'impôt du timbre est sous la direction de cinq commissaires qui ont cinq cents liv. sterl. d'appointemens. Ils sont chargés de changer les différens timbres quand ils le jugent à propos, et de les faire distribuer.

Le produit net du timbre, dans la Grande-Bretagne, en 1798, a été de deux millions quatre cent trente-neuf mille trois cent quatre-vingt-seize liv. sterl.

CHAPITRE LVIII.

Impôts incidens.

Sous le nom d'*incidens*, ou casuels, on comprend les taxes sur la poste aux lettres, sur le sel, les maisons, les fenêtres, les domestiques, les voitures, etc., et plusieurs autres objets.

L'office de maître de la poste fut érigé, en Angleterre, en 1551; mais il paraît qu'il ne fût établi régulièrement qu'en 1644. La chambre des communes réclama, pour la première fois, le droit de franchise, en 1660, et il fut accordé par la couronne aux deux chambres, l'année suivante. Il faut qu'elles en aient beaucoup abusé, car il fut affirmé, en 1763, que la perte qu'entraînait ce privilége se montait à cent soixante-dix mille liv. sterl. On y a mis, en 1795, des restrictions pour en prévenir les abus.

L'administration de la poste est sous la direction de deux maîtres de poste généraux, dont le traitement est de deux mille cinq cents liv. sterl. Ils ont sous eux près de sept cents employés. Vers le milieu du dernier siècle, le produit de

la poste n'était que de cinq mille liv. sterl., mais à la fin du dernier siècle il a été porté à quatre cent cinquante mille. Non-seulement la correspondance s'est considérablement étendue, à cause des progrès du commerce, mais le prix du port des lettres a été prodigieusement augmenté. Les enveloppes doublent le prix des lettres. On ouvre au bureau des postes toutes les lettres qui devraient être affranchies, et qui ne le sont pas, et on affiche le nom des personnes dont l'adresse n'est pas désignée.

La petite poste de Londres est sous la même direction que la grande. Il n'y a pas moins de trois cent trente bureaux destinés à recevoir les lettres pour la ville de Londres, et elles se lèvent six fois par jour. Il n'est aucun de ses bureaux qui ne soit très-occupé. Aucun peuple n'écrit plus de lettres que les Anglais. Indépendamment des affaires multipliées du commerce, les personnes des deux sexes aiment beaucoup les correspondances épistolaires.

Le produit brut des postes, en 1798, a été d'un million cent quarante mille six cent quatre-vingt-neuf liv. sterl., et le produit net de huit cent vingt-quatre mille trois cent dix-huit.

L'impôt sur *le sol* ne date que du commencement du dernier siècle. Avant 1798, il n'était

que de deux schel. six den. par boisseau; mais, à cette époque, il fut porté à cinq schel. M. Pitt évaluait alors la consommation de sel des familles pauvres à un demi-boisseau, ce qui est au-dessous de la réalité. La régie de cet impôt, dont la perception occupe plus de cinq cents personnes, fut transférée, en 1798, à l'accise. Son produit brut a été, cette même année, de huit cent vingt-trois mille deux cent quatre-vingt-six liv. sterl., et le produit net de sept cent soixante-quatre mille vingt-huit.

La taxe sur *les maisons* remplaça, en 1694, la taxe très-anciennement établie sur les cheminées, taxe qui, sous Charles II, avait été fixée à deux schel. par feu, et qu'on avait regardée comme oppressive pour le peuple (*); elle fut d'abord de deux schel. par maison, mais elle a été augmentée plusieurs fois en raison du prix du loyer. On joignit à cette taxe, en 1766, celle sur *les fenêtres*. Cette dernière fut plus que doublée en 1784, parce qu'on reporta sur les fenêtres une grande partie des droits sur le thé, dont on voulait prévenir la contrebande : c'est ce qu'on appelle la taxe de *commutation*. On la

(*) V. *Tableau de la Grande-Bretagne*, tom. III, p. 216.

regarde comme une des plus injustes, et l'on prétend avec raison qu'on ne peut la ranger dans la classe des *optionnelles*, ou libres, puisque celui qui paie l'impôt sur les fenêtres, doit aussi payer l'impôt du thé, quand même il n'en prendrait pas. Quelqu'un observait que la *commutation-tax* avait cela de particulier, qu'elle n'était avantageuse pour aucune classe de la société. « Il faut en excepter les Bohémiens, dit M. Soame Jennyns; ils ne paieront pas davantage pour les fenêtres, et ils auront le thé à meilleur marché ». La taxe sur les fenêtres a souvent donné lieu à des réclamations. « Nous parlons de liberté, dit un Anglais (*), mais, lorsque nous n'avons pas le libre usage de la lumière, comment pouvons-nous nous dire libres? Un gouvernement qui met une forte taxe sur ce dont personne ne peut se passer, doit être bien *besogneux*, ou bien tyrannique. Je crois que si quelqu'un se résignait à vivre dans une maison sans fenêtres, on ne manquerait pas de taxer sa porte, ou qu'on mettrait une taxe sur son obscurité, car les chandelles sont déjà taxées. Il y a aussi de l'injustice dans le mode de taxer les fenêtres; c'est la quantité de lumière et non le

(*) V. *Sentimental exhibitions.*

nombre de fenêtres qu'il faudrait taxer. Il y a des fenêtres aussi larges que dix ; pourquoi la taxe n'est-elle pas en proportion de leur grandeur ? »

« Otez-vous de devant moi, ou faites une fenêtre à votre gros ventre, disait un ministériel à un homme très-gras. — Je n'ai garde, répondit celui-ci, de faire une fenêtre ; vous y mettriez une taxe additionnelle ». Un Anglais observe que l'impôt sur les fenêtres a eu une si grande influence sur l'architecture, qu'il en a retardé les progrès et multiplié les défauts. Le grand problême de l'architecte est de bien éclairer toutes les parties d'une maison, en y faisant le plus petit nombre de fenêtres possible. Aussi voit-on souvent de grandes pièces qui ne reçoivent du jour que par une seule et vaste croisée.

La taxe sur les maisons a produit, en 1798, déduction faite des frais de régie, deux cent seize mille trois cent quatre-vingt-deux liv. sterl., et celle sur les fenêtres a produit, déduction faite de quatre-vingt-huit mille liv. sterl. de frais de régie, un million trois cent cinquante mille quatre cent quatre-vingt-huit. Ces taxes sont sous la direction des commissaires de l'impôt territorial et de l'accise.

On comprend aussi, sous le nom d'*incidens*,

la taxe sur les *fiacres* et les *chaises à porteur*, qui a rapporté, en 1798, tous frais déduits, vingt-quatre mille quarante-trois liv. sterl.; la taxe des *colporteurs*, dont le produit net a été de cinq mille soixante-dix-huit liv. sterl; la taxe sur les *domestiques*, qui a rapporté cent cinquante-quatre mille cent soixante-sept liv. sterl., déduction faite des frais de régie : les domestiques employés à l'agriculture, ceux des officiers au service, ou retirés, en sont exempts; la taxe sur les *voitures et les chevaux de luxe et d'industrie*; la première a produit deux cent cinquante mille six cent quatre liv. sterl.; la seconde deux cent soixante-dix-sept mille huit cent quatre-vingt-onze liv. sterl., et la troisième deux cent soixante-trois mille deux cent trente-cinq liv. sterl.; la taxe sur les *chiens de chasse*, imposée en 1796, et dont le produit net a été de soixante-douze mille liv. sterl.; la *taxe* sur les pensions, emplois, traitemens, etc., qui excèdent cent liv. sterl. par an; les premiers fruits du clergé; les petits revenus héréditaires abandonnés à la nation par la couronne, etc.

Ces différentes taxes sur les maisons, les domestiques, les chevaux, les chiens, etc., sont connues sous le nom de *taxes assises*, ou de

répartition (*assessed-taxes*). Leur produit était, en 1798, selon M. Pitt, d'environ deux millions sept cent mille liv. Il résolut de le porter à sept millions, et fit passer en conséquence un bill si compliqué, si onéreux et si peu productif, qu'il fut révoqué à la fin de l'année, quoiqu'il eût été fixé à deux ans et trois mois. Il le remplaça par un autre beaucoup plus désastreux, l'*income-tax*. Ce ministre avait dit, le 14 décembre 1797, que ce serait une chose très-désirable de faire contribuer chacun en proportion de sa richesse, mais qu'on ne pourrait parvenir à cette connaissance que *par des moyens d'une nature à laquelle il était impossible au parlement de penser*. Ce sont pourtant ces mêmes moyens qu'il prescrivit, un an après, lorsqu'il fit passer l'*income-tax*, ou l'impôt du dixième sur toute espèce de revenu. Les Anglais eux-mêmes auront un jour de la peine à croire qu'ils aient pu se soumettre à un impôt contraire à tout principe de liberté civile et de commerce, qui nécessitait l'inquisition fiscale la plus odieuse, et les forçait à déclarer leur fortune; à un impôt injuste et inégal, qui confondait le nécessaire avec le superflu, et exposait les citoyens à des exécutions domiciliaires. On sait que cet impôt si désastreux, évalué par son auteur à dix mil-

lions sterl., en a produit à peine six, ainsi qu'on l'avait prédit, et que le nouveau ministre s'est hâté de le remplacer par d'autres moins désastreux.

CHAPITRE LIX.

Loterie nationale ; son produit. — Loteries particulières.

LA loterie, quoique considérée comme ressource extraordinaire, se renouvellant depuis quelque temps tous les ans, et suppléant en partie aux besoins de l'état au déficit des taxes ordinaires, peut être rangée au nombre des impôts levés sur le peuple. On vote tous les ans une somme qu'on divise en un certain nombre de billets qu'achètent au plus offrant des négocians et des banquiers qui combinent les lots de manière à tenter la cupidité du public. Les billets sont ensuite vendus à des personnes qui prennent une licence du gouvernement (elle coûte cinquante liv. sterl.) pour les revendre en détail, soit en entier, soit par quart, par huitième, etc. mais pas au-dessous du seizième. On a voté en 1788 la somme de quatre cent quatre-

vingt mille liv. sterl., divisée en quarante-huit mille billets de dix liv. sterl., qui ont été achetés quinze liv. sterl. douze schellings neuf deniers, payables à la banque. Croirait-on qu'une nation presqu'entièrement occupée de spéculations commerciales, puisse porter la cupidité au point de payer plus de la moitié en sus de sa valeur, la chance d'avoir un lot et de gagner quelqu'argent ?

La loterie a produit, en 1798, cent soixante-sept mille neuf cent seize liv. sterl., dont il y a eu à déduire mille liv. sterl. pour les frais de régie de la banque, et neuf mille sept cents pour ceux du tirage. Il y a à Londres quatre cents bureaux pour la loterie, et cent cinquante pour celle d'Irlande. Elles occupent à Londres deux mille agens, commis, etc., et sept mille cinq cents *maroccomen*, ou colporteurs, qui courent les cabarets et les maisons pour prendre les nombreuses souscriptions des domestiques.

La manie des loteries particulières est aussi générale; elles ont leurs inconvéniens et leurs ruses. Des merciers mettent leur boutique en loterie : draps, étoffes, rubans, tout est mis par lot et reçoit un numéro. Celui qui achète un de ces lots qu'on met à un prix supérieur à

sa valeur intrinsèque, reçoit, si son numéro sort, une somme en sus de ce lot.

Parmi les nombreuses anecdotes auxquelles la manie des loteries a donné lieu, nous rapporterons la suivante comme une des plus curieuses : à un tirage de la loterie royale, un particulier assez mal vêtu, poussa un cri de joie au moment où un des lots de vingt mille liv. sortit de la roue. Il en écrivit le numéro, sortit de la salle en criant à tue tête : *huzza ! huzza !* Ses cris, attirant sur lui les regards de tous les spectateurs, plusieurs gens du peuple le suivirent en lui demandant de les régaler de bière. Il ne fit attention à personne, et criait toujours *huzza !* tenant son numéro à la main, sans avoir l'air de s'apercevoir qu'on le suivait, et paraissant entièrement préoccupé de la sortie du gros lot. Un juif qui le suivit, croyant être plus fin que les autres, lui conseilla de donner de quoi boire à la populace pour s'en débarrasser plus vîte. « Je n'ai point d'argent, dit l'homme au billet. — N'importe, dit l'Israëlite, venez avec moi, j'en ai à votre service. » L'ayant emmené dans une taverne où il était connu, il fit donner à boire à la foule sur son propre compte : et ordonnant ensuite un bon dîner dans une chambre séparée, pour un

groupe d'amis *choisis*, il paya tous les écots de sa poche, et après le dîner, proposa à son convive de se rendre avec lui chez un banquier, pour y déposer le numéro gagnant et prendre l'argent dont il avait besoin. « Ne faudrait-il pas pour cela, dit la prétendue dupe, que j'eusse le billet? — Quoi ! vous ne l'avez pas? — Non, sur ma foi; je n'ai que le numéro. — *Goddam*, qu'entendiez-vous par là? pourquoi avez-vous fait tant de bruit? Pourquoi? répondit le *joyeux* nigaud, c'est que j'ai été fort aise que quelqu'un eût gagné le gros lot : j'aurais été bien fâché qu'il fût resté dans la roue. »

CHAPITRE LX.

Taxe des pauvres. — Sociétés des pauvres.

IL n'y a aucun pays qui lève des contributions aussi considérables que l'Angleterre pour le secours des pauvres; et cependant il n'y a aucun pays qui en ait un aussi grand nombre. Quelques écrivains politiques prétendent qu'un million de pauvres sont entretenus aux frais du public; mais on croit qu'il y en a beaucoup plus, et leur nombre augmente chaque année. En 1680,

la somme annuelle, requise pour l'entretien des pauvres, se montait à six cent soixante-cinq mille trois cent quatre-vingt-treize liv. sterl. Dans l'année 1764, elle s'était élevée au-delà d'un million deux cent mille liv. D'après un compte, présenté au parlement, en 1786, elle allait, année commune, à deux millions cent soixante-huit mille liv. : depuis elle a été portée à trois millions. Outre cette somme énorme, qui surpasse même l'impôt territorial, il y a de plus pour les pauvres en fondations, en capitaux placés, en fonds de terre, environ cinq cent mille liv.

Quelque considérable que soit la taxe des pauvres, elle est insuffisante, moins peut-être par le grand nombre de ceux qui ont besoin de secours, que par la mauvaise administration de ceux qui sont chargés de les distribuer. Selon un rapport fait en 1787, par un comité de la chambre des communes, chargé d'examiner les comptes des administrateurs des pauvres, il est prouvé qu'un quart du revenu de la taxe des pauvres était employé pour l'entretien des paroisses, pour les dépenses des administrateurs et pour les procès. A la mauvaise administration se joignent les vices de plusieurs lois et réglemens contraires à l'humanité, à la liberté, à

l'industrie, et qui donnent lieu à l'arbitraire et à des vexations. Plusieurs de ces lois ont éprouvé des changemens considérables en 1795. Les inspecteurs des pauvres et les juges de paix ne peuvent plus renvoyer quelqu'un d'une paroisse, que lorsqu'il lui est réellement à charge, et non sous prétexte qu'il pourra le devenir un jour; et s'il est malade, sa translation est suspendue. La loi qui défendait de donner des secours aux pauvres, ailleurs que dans les maisons de travail de leur paroisse, a été amendée en faveur de ceux qui sont malades, etc.

Il reste encore beaucoup d'abus dans ces lois; tels sont entr'autres celui d'obliger ceux mêmes qui ont besoin de secours, de payer la taxe des pauvres; celui de permettre de louer les maisons de travail à des personnes qui, moyennant un contrat, se chargent de pourvoir aux besoins des pauvres, et qui, pour faire des gains considérables, les traitent si mal, que les pauvres préfèrent de mendier dans les rues. On a souvent proposé des réformes utiles et faciles; mais des intérêts privés ont toujours empêché qu'on ne les adoptât; car ces sommes énormes qui soulagent si peu les pauvres et qui sont le plus désastreux des impôts pour les paroisses où il y a beaucoup d'indigens,

procurent de grands avantages à ceux qui les manient.

Franklin était d'opinion que les sommes énormes levées tous les ans pour les pauvres en Angleterre, augmentent leur nombre ainsi que leur misère, et qu'il serait avantageux pour la nation d'abolir entièrement la taxe des pauvres. Il est certain que les individus de la classe la plus indigente, semblent ne jamais craindre de se trouver dans le besoin, et qu'ils ne songent point à assurer leur subsistance pour l'avenir. Ils n'ont ni frugalité ni prévoyance. Dès que l'ouvrage leur manque, ils mendient ou ils comptent sur les secours des paroisses. Il semble qu'on pourrait adopter, pour leur donner des secours, un mode moins ruineux ou moins propre à augmenter le nombre des pauvres, que celui qui existe. Mais on croit voir de grands dangers à entreprendre toute réforme à cet égard, et l'on semble même craindre un mécontentement qui pourrait avoir les suites les plus funestes.

Il y a quelques années, qu'un philantrope, nommé M. Gee, proposa d'envoyer tous les pauvres dans les Colonies. C'est le parti qu'un nombre immense d'entr'eux prendrait, s'ils avaient les moyens de payer leur passage, et si

des actes du parlement ne les retenaient par force. Cependant, sans de grandes émigrations, l'Angleterre n'aura bientôt plus que deux classes d'habitans, des riches et des mendians. « Quiconque a une juste idée des établissemens faits pour les pauvres en Angleterre, et des sommes consacrées à leur entretien, ne tardera pas à s'apercevoir combien la richesse de la nation est idéale, et combien ce qu'elle possède est inégalement distribué. »

Parmi ces établissemens en faveur des pauvres, il y en a qu'ils ont eux-mêmes formés : ce sont les *sociétés d'amitié* (*friendly societies*), composées de membres qui paient une somme quelconque lors de leur admission, et s'engagent à payer de six jusqu'à vingt schellings par an. Moyennant ces contributions, ils ont droit à des secours en cas de maladie et de vieillesse, et à une somme assez forte pour leur enterrement. Ces associations très-anciennes se sont tellement multipliées depuis douze à quinze ans, que le parlement crut, en 1793, devoir s'en occuper. Il rendit alors une loi qui leur donna une sorte de sanction, en les autorisant à faire les réglemens qu'elles jugent convenables, avec l'approbation des juges de paix. Sur seize cents sociétés de ce genre, qui se sont

établies à Londres et dans ses environs, huit cents se sont conformées à cet acte du parlement. Il ne faut pas cependant regarder ces sociétés comme composées de pauvres, dans le sens stricte du mot, mais d'artisans, d'ouvriers, qu'un défaut de travail, des maladies, la vieillesse exposent à manquer du nécessaire.

CHAPITRE LXI.

Effets des taxes excessives.

Quoique les taxes soient un ressort de l'industrie, quand elles sont modérées, elles sont fatales à toute entreprise, et produisent les plus dangereux effets quand elles sont excessives. Il y a certainement un point dans la *taxation*, comme dans toute autre chose au-delà duquel on ne peut aller sans tomber dans les plus grands inconvéniens; mais ce point, on peut l'atteindre plutôt qu'on ne le croit, car le fardeau des taxes accumulées augmente dans une proportion géométrique. C'est ainsi que la lassitude d'un voyageur fatigué, se fait plus sentir pendant les cinq derniers milles, que pendant les vingt premiers de son voyage.

Les écrivains ministériels prétendent que les dépenses du gouvernement anglais ne sont pas excessives; que les charges actuelles de la nation britannique ne sont pas trop fortes pour l'étendue de sa richesse; qu'elles n'ont pas atteint les bornes au-delà desquelles elles deviendraient essentiellement accablantes, etc. Sans doute la nation anglaise, étant plus riche qu'aucune autre, peut supporter une plus grande masse d'impositions, parce que chez elle l'excédent du revenu sur les besoins de la consommation, est beaucoup plus considérable que chez une nation pauvre. Mais par la dette publique, elle a dépensé cet excédent, et elle se trouve n'avoir en effet aucun avantage sur une nation moins riche. Le panégyriste du système de finances des Anglais, M. Gentz, nous apprend que la facilité à supporter les impôts, marche en Angleterre d'un pas égal avec les impôts mêmes, et qu'après chaque effort la nation paraît *plus capable encore* d'en soutenir un nouveau. Ce prétendu phénomène n'est qu'une assertion absurde. La diminution progressive du produit des anciennes taxes sur les objets de consommation, à mesure qu'on en établit de nouvelles, est une preuve évidente que la facilité de supporter

les impôts, n'augmente pas avec les impôts mêmes.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'Angleterre, et de comparer son état actuel à celui où elle était avant la dernière guerre, pour apercevoir les effets des taxes excessives. Il n'est personne qui ne soit à portée d'observer que cette classe du peuple, qui vivait d'une manière *comfortable*, c'est-à-dire dans l'aisance, ou du moins sans manquer des choses nécessaires à la vie, est aujourd'hui réduite à vivre comme la classe pauvre. Avant la dernière guerre, on voyait dans les comtés de l'intérieur les valets mêmes des fermiers prendre du thé en famille, mais dans les dernières années il était privé de cette jouissance. Les taxes excessives, en augmentant à un degré intolérable la cherté des subsistances, ont forcé un grand nombre d'individus à passer dans des pays où elles sont moins chères. Cette émigration, au moment où la guerre entraînait une si *grande consommation d'hommes*, serait encore plus considérable si on n'y mettait obstacle. Le prix du travail, augmenté par les taxes excessives, a forcé aussi beaucoup de manufacturiers à émigrer. Les Etats-Unis s'enrichiront des manufactures anglaises, comme autrefois l'Angle-

terre, sous Elisabeth, acquit les manufactures de laine et de fer, en accueillant les manufacturiers des Pays-Bas, qui abandonnaient leur patrie pour se soustraire à l'exaction du vingtième, et même du dixième sur toutes les ventes.

L'excès des taxes est sans doute aussi une des causes qui ont entraîné tant de banqueroutes pendant la guerre, et qui les rendent encore beaucoup plus fréquentes qu'elles ne l'étaient autrefois, sur-tout parmi les marchands détailleurs. Ils ne font plus les mêmes profits, et, ne pouvant fournir à une augmentation de dépenses, ils font banqueroute.

Le nombre des pauvres, si prodigieusement augmenté depuis quelques années, prouve également que les taxes sont excessives. Beaucoup d'ouvriers et d'individus de la classe industrieuse, qui auraient eu honte autrefois de recourir à la taxe des pauvres, la réclament maintenant. Quoique le prix du travail soit augmenté, les taxes sont si excessives, qu'ils ne peuvent plus se procurer le nécessaire.

On pourrait aussi demander quel est l'objet qui fait, depuis la paix, sortir d'Angleterre un aussi grand nombre de familles, pour passer quelque temps sur le continent: sans crainte de

se tromper, on pourrait affirmer que ce n'est pas la simple curiosité, et que le désir de se soustraire aux taxes, et de faire des économies pour vivre ensuite avec plus d'aisance, est leur principal objet.

CHAPITRE LXII.

Vices du système de finances des Anglais. — Dangers d'un crédit illimité.

LE système de finances des Anglais, dont on vante la perfection, n'est ni ancien, ni stable, ni régulier. Plusieurs de ses parties essentielles, sans parler des modes de perception, sont d'une date très-récente; tels sont la connexion du gouvernement avec la banque, le rachat de la taxe des terres, l'obligation imposée à tout Anglais de déclarer sa fortune, etc. On pourvoyait autrefois aux besoins extraordinaires par le *système fondant* (*funding system*): mais depuis quelques années, on a adopté celui d'y fournir, par de plus fortes levées de taxes; la nécessité de relever et de soutenir les effets publics, a fait recourir à cette mesure. C'est la sagesse des mesures prises, c'est le

calcul exact du produit des impôts et de leur juste niveau avec les besoins, qui font la régularité d'un système de finances. Mais n'a-t-on pas vu le chancelier de l'Échiquier commander à la majorité du parlement un bill oppressif, pour le triplement des taxes assises, et le révoquer dix mois après? Ne l'a-t-on pas vu ensuite imposer une taxe encore plus désastreuse sur les revenus, la modifier plusieurs fois, et finir par la remplacer par d'autres impôts? Il n'y a rien de stable et de régulier dans ce système de finances, que l'usage d'emprunter chaque année une somme plus forte, et d'imposer de nouvelles taxes.

« C'est cette facilité même d'emprunter, c'est le crédit illimité des ministres, disent les financiers Anglais, qui prouvent la bonté de notre système de finances. » Mais quelle est la cause de ce crédit? On la trouve d'abord dans la connexion du gouvernement avec la banque, qui lui prêtait son crédit; mais cet avantage n'existe plus, puisque toute banque qui cesse de payer ses billets perd son crédit. C'était la facilité d'échanger les effets de la trésorerie contre des billets de banque *réalisables* en numéraire, qui faisait le crédit des premiers; ils vont être soumis à toutes les chances

de faveur et de baisse des autres effets publics. Le crédit du gouvernement tient sur-tout à ses opérations avec les hommes à argent, aux avantages immenses qu'il leur accorde. Cette classe avide est intéressée à soutenir le crédit du ministère, qui l'alimente sans cesse par des billets de l'échiquier, des transmissions de subsides, des marchés de fournitures et d'autres affaires de ce genre, très-lucratives pour les prêteurs. « Si un mandarin chinois, ou un memshi du Bengale, dit M. Shéridan, était informé que quatre cents millions ont été prêtés au gouvernement par des individus, que les compétiteurs ont travaillé activement pour avoir la préférence, que des hommes par centaine se sont disputé les subdivisions, afin d'avoir des morceaux à donner à leurs amis, il serait tenté de s'écrier : *ô le magnanime, l'invincible peuple !* — Si on lui prouvait ensuite que les vues qui animaient les prêteurs étaient personnelles et intéressées, que leurs profits par d'autres voies, avec le gouvernement, étaient usuraires ; que les prêteurs d'un emprunt dit de *loyauté* de leur part, assiégeaient la chambre des représentans de la nation de leurs demandes en indemnité pour quelque perte légère, résultante d'un seul des mar-

chés, il s'écrierait: *Oh! peuple indigne! peuple perdu!* (*) »

Ce système de crédit illimité, non-seulement a donné au ministre les moyens de doubler en moins de dix ans la dette publique, et d'écraser le peuple d'impôts, il a été aussi fatal à la constitution et à la liberté nationale. S'il est nécessaire qu'un gouvernement quelconque jouisse d'un degré de confiance qui lui assure l'aide des hommes à propriété, il n'est ni utile à la nation, ni avantageux à la liberté et à la sûreté des citoyens, que le crédit du gouvernement soit assez vaste, son influence sur tous les individus à argent assez puissante, pour ouvrir à son gré toutes les bourses, pour augmenter à un point désordonné la masse du papier circulant et des valeurs factices, pour s'immiscer dans les banques et caisses établies sur un principe d'indépendance (**). Ce crédit illimité, en courbant les citoyens sous des charges toujours croissantes, anéantit l'esprit public; il force à tout sacrifier à l'argent, par la difficulté d'acquitter les taxes, et produit l'égoïsme et l'immoralité.

(*) V. *Débats du parlement, du 4 janvier* 1798.

(**) V. *L'Angleterre en* 1800.

CHAPITRE LXIII.

Dette publique.

DE tous les phénomènes que présentent les gouvernemens modernes, le plus extraordinaire peut-être est la dette publique de la Grande-Bretagne. Depuis son origine six guerres ont eu lieu, et chacune l'a augmentée de moitié; pendant la dernière, la progression a été encore plus forte, puisque la dette s'est accrue de près des trois quarts. Au 1.er février 1802, elle montait à cinq cent soixante-deux millions, sept cent quatre-vingt-deux mille, deux cent soixante-neuf liv. sterl. En supposant que lors de la première guerre, les causes de cette augmentation agissent, comme elles l'ont fait depuis 1793 jusqu'en 1802, à la fin de cette guerre le capital de la dette sera d'à peu près *un milliard quatre cent millions sterl.*, ou de trente-quatre milliards de francs, portant un intérêt d'environ *soixante millions sterl.*, ou d'*un milliard quatre cent quarante millions de francs.*

Cet accroissement presqu'incroyable de la dette est, dit-on, un effet du perfectionnement du

système des emprunts. Dans le dix-septième siècle, et pendant la plus grande partie du dernier, les vrais principes de ce système n'étaient pas connus. On regardait en général des emprunts à rentes perpétuelles comme extrêmement dangereux. Les Anglais reconnurent les premiers que les remboursemens à époques fixes, déguisés quelquefois sous la forme de *rentes viagères* ou de *tontines*, devaient tôt ou tard conduire à la banqueroute tout état dont les emprunts sont la ressource ordinaire. Dès le règne de George I.^{er}, on ne connaissait plus en Angleterre d'autres emprunts que ceux à *rentes perpétuelles*, et bientôt l'obligation de la part de l'état de rembourser les capitaux, cessa d'être regardée comme une condition formelle et nécessaire. Le paiement bien assuré des intérêts et la faculté de transmettre les inscriptions d'un possesseur à un autre, devinrent deux bases du crédit public; mais sa base la plus solide fut la maxime, établie et invariablement observée, d'assigner immédiatement à chaque nouvel emprunt, soit par de nouveaux impôts, soit par d'autres ressources suffisantes et sûres, le fonds nécessaire pour le paiement des intérêts. Dans cette opération, consiste proprement ce que les Anglais appellent *fonder* la dette

de l'état. Toutes les dettes contractées pendant la guerre d'Amérique et pendant la dernière guerre, ont été fondées dès leur origine même.

Une dette publique régulièrement *fondée*, offre sans doute tous les avantages du système des emprunts; mais elle n'en expose pas moins à de grands dangers. Comme les charges de la nation n'augmentent, à chaque nouvelle dette que l'état contracte, que de la somme nécessaire à l'acquittement des intérêts, la facilité séduisante d'une pareille opération, porte à en user avec excès. Une dette fondée doit avoir aussi ses bornes, qu'elle ne peut franchir, sans amener l'époque où les intérêts qu'elle exige et les impôts qui doivent couvrir les intérêts, excèdent les forces de la nation; ainsi, le système des emprunts trouve dans son prétendu perfectionnement même, le principe de sa ruine et la décadence de l'état. Les Anglais sont tombés dans cet excès: ils sentent maintenant le besoin de donner des limites à l'accroissement de la dette publique; ils prétendent, du moins les ministériels, en avoir trouvé les moyens dans l'établissement d'un fonds pour l'amortir; mais le temps a déjà appris que ce fonds ne diminue la dette que d'une manière insensible, et qu'il rend plus dangereux le système des em-

prunts, en faisant croire qu'on n'a plus à craindre la progression à l'infini des charges publiques.

Outre la dette *fondée*, il y a la dette *non fondée* ou *flottante*, qui est à peu près ce qu'on nommait autrefois en France *anticipation*. Ce sont des assignations que le gouvernement donne d'avance sur des recettes non encore échues, et dont il se sert pour couvrir un déficit passager, ou pour subvenir provisoirement à des dépenses auxquelles il se reserve de pourvoir dans la suite par des fonds particuliers. Au 1.er février 1802, la dette flottante ou non fondée, consistant en billets de l'échiquier et de la marine, en arriérés des dépenses de l'année, etc., montait à dix-huit millions neuf cent treize mille huit cent soixante-sept liv. sterl. La dette flottante prépare ordinairement l'augmentation de la dette fondée; mais, comme elle peut en partie être couverte par la recette ordinaire, les Anglais sont dans l'usage de ne pas la comprendre dans le tableau de la dette publique.

Le ministre Addington, en 1801, n'a porté la dette publique qu'à quatre cent millions; mais d'abord il a omis dans ses calculs la dette flottante, qui était alors de près de vingt-huit

millions; il a également omis les annuités, objets de près de trois millions, sur le fondement qu'elles sont une charge temporaire; il a déduit aussi sur le capital de la dette les vingt-huit millions qui sont au compte de l'Irlande, et les trois au compte de l'empereur, quoique la Grande-Bretagne soit garante des emprunts. Enfin il a retranché du capital de la dette fondée depuis 1798, la partie de cette dette qui devait être remboursée avec l'*income-tax*, et montait à cinquante-six millions et demi. Si l'on rétablit ces quatre articles, formant un objet de cent trente-huit millions sterl., et qu'on leur ajoute l'emprunt de vingt-cinq millions de la dernière session, on trouve un total général, semblable à celui qu'on a présenté au commencement de ce chapitre.

Pour juger combien le capital de la dette est énorme, il suffit de le comparer à la valeur de toutes les propriétés foncières de la Grande-Bretagne. Le premier est de cinq cent soixante-deux millions sterl., et toutes les terres cultivées sont évaluées six cent quarante millions; ainsi, le sol de toute la Grande-Bretagne présente un gage à peine suffisant à ses créanciers. Si on cherche ensuite le rapport entre le revenu des terres et les arrérages de la dette, on

trouve que le revenu en Angleterre et en Ecosse monte à vingt-cinq millions, et l'intérêt de la dette à près de vingt-quatre millions; ainsi la différence entre le revenu de toutes les terres et les arrérages annuels n'est à l'avantage du premier que d'un million sterl., ou vingt-quatre millions de francs. « Les Anglais vantent sans cesse la situation de leur agriculture, et la presque totalité du revenu de leur sol est employé à acquitter les arrérages de leur dette. L'Angleterre, regardée comme la terre de la liberté, n'est donc qu'une espèce de glèbe dans la mouvance des créanciers de l'état et cultivée à leur profit; en aucun lieu peut-être et à aucune époque, un *chieftain* ou *laird* n'a demandé à ses serfs une aussi grande part dans le produit de leurs champs; aux exactions de la tyrannie féodale a succédé, pour l'Angleterre, le fléau de sa dette publique (*). »

Les financiers anglais, ne pouvant nier combien est pesant le fardeau de la dette publique, prétendent que son accroissement est proportionné à celui de la richesse nationale; mais les faits prouvent que, dans le cours d'un siècle, le

(*) V. *Des finances de l'Angleterre*, par J. Henri La Salle.

revenu des terres de la Grande-Bretagne n'a pas tout à fait augmenté de moitié, que ses exportations ont à peine triplé, tandis que le capital de la dette est devenu vingt-huit fois plus considérable. Sous la reine Anne, le revenu des terres fut évalué à quatorze millions; en 1800, il a été estimé à vingt-cinq. Au commencement du siècle les exportations montaient à quinze millions; en 1801, elles ont été d'un peu moins de quarante-deux. A la fin de la guerre terminée en 1698, le capital de la dette montait à vingt-un millions; elle est aujourd'hui de plus de cinq cent cinquante.

CHAPITRE LXIV.

Fonds d'amortissement pour la dette publique; son insuffisance et ses inconvéniens.

Depuis que la dette nationale existe, on s'est occupé des moyens d'en opérer l'extinction ou la diminution. Sous le règne de George I^er^., le ministre Walpole fit établir un fonds d'amortissement destiné à cet objet; ces fonds, selon l'acte du parlement, devaient y être employés *exclusivement*. Mais, dès 1722, il fut fait plusieurs infractions à cette loi, et en 1733, sur

la proposition du même ministre, une partie de la somme destinée à l'amortissement fut consacrée aux besoins de l'état. Dans les deux années suivantes, la totalité de la recette de ces fonds reçut la même destination. En 1736, on alla jusqu'à l'anticiper et à l'engager. Pultney, pendant son ministère, suivit l'exemple de Walpole qu'il avait blâmé. Depuis l'accession de George III au trône jusqu'en 1785, on n'a employé que vingt-un millions six cent cinquante-deux mille liv. sterl. à la diminution de la dette, tandis que depuis l'accession de la reine Anne, dans l'espace de quatre-vingt-sept ans, la nation a contracté une dette de deux cent trente-quatre millions.

De profonds financiers, entr'autres Adam Smith, ont relégué parmi les chimères l'espérance de voir s'opérer une réduction essentielle dans la dette publique au moyen des fonds d'amortissement ; mais beaucoup d'Anglais semblent s'en flatter, depuis qu'on a établi, en 1786, un *nouveau fonds d'amortissement* M. Pitt fit cette opération d'après un plan que lui communiqua le docteur Price. On assure que ce célèbre écrivain politique avait fait trois projets, et que le ministre choisit le plus imparfait, ou le gâta par des additions. En vertu

d'un acte du parlement on consacra au nouveau fonds d'amortissement la somme d'un million, provenant des excédens annuels de certains revenus, dont la réunion forme le *fonds consolidé*. On résolut d'employer, tous les ans, un million sterl. à amortir la dette, en rachetant les parties les plus onéreuses; de verser ce million par trimestre à la banque; d'y joindre le produit des sommes rachetées, et les annuités qui s'éteindraient, jusqu'à ce que ce fonds d'amortissement soit parvenu à quatre millions. Selon les calculs ministériels il y parviendra, au plus tard, en 1811; en sorte qu'avec ce revenu annuel du fonds d'amortissement, le total de l'ancienne dette qui existait avant 1786, c'est-à-dire, deux cent trente-huit millions sterl., se trouverait racheté, au plus tard, en 1852! Ce nouveau fonds d'amortissement, secondé par les circonstances qui ont opéré pendant la guerre, la baisse des effets publics, a éteint, depuis 1786 jusqu'en 1799, la somme de dix-huit millions six cent soixante-dix-sept mille six cent quatre-vingt-neuf liv. sterl. du capital de la dette.

Non content de cette mesure pour diminuer la dette publique, le ministre en fit prendre une seconde: il fit décréter par le parlement qu'une partie de l'excédent de la dette sur la dépense

serait ajoutée au fonds d'amortissement, et qu'à chaque emprunt futur on leverait, en outre des taxes imposées pour en payer les intérêts, un surplus annuel égal à un pour cent du capital nominal créé, surplus qui serait principalement destiné au rachat de ce capital. Au moyen de ce réglement chaque nouvel emprunt porte désormais son fonds d'amortissement avec lui.

Ces moyens peuvent sans doute produire la diminution de la dette, et empêcher qu'elle ne parvienne à un degré où il serait impossible de l'augmenter. Mais prétendre qu'avec ce fonds on a la perspective de voir, dans un temps limité et qui ne dépasse pas les bornes de la vie humaine, s'éteindre totalement la dette actuellement existante, c'est affirmer que, tous les ans, il y aura un excédent considérable du revenu, et que, pendant plus d'un demi-siècle, la Grande-Bretagne sera sans avoir la guerre.

La manière dont les financiers anglais et leurs échos ont parlé de l'extinction de la dette publique prouve assez ce qu'ils en pensent eux-mêmes. « L'extinction de la dette publique, dit M. Gentz, aura lieu *plus tôt ou plus tard*, mais peut du moins se calculer *avec précision*; chaque nouvel emprunt porte en lui le principe de son amortissement, et *annonce, dès sa nais-*

sance, *l'époque* où, sans charges accablantes, sans embarras, sans secousses, il disparaîtra par l'effet ingénieux et sûr d'un contre-poids balancé ». Calculer avec *précision* ce qu'il est *incertain* de voir arriver plus tôt ou plus tard! un emprunt qui annonce l'*époque* de son amortissement; lorsque, l'année suivante et après, on a la même facilité d'en faire un autre qui recule cette époque! M. Pitt lui-même, lorsqu'il a parlé de la possibilité de parvenir, en 1840, à acquitter la dette contractée jusqu'en juillet 1799, y a toujours mis pour condition « Que pendant ce temps-là, c'est-à-dire, pendant un période de quarante ans, *la nation pût supporter patiemment toutes les taxes actuelles* (y compris la taxe sur le revenu pendant cinq ans après la paix); ce dont il se flattait, ajoutait-il, *quelques lourdes* qu'elles soient, puisque, par ce moyen, on soulageait enfin soi-même et la postérité ». Il a été forcé, plus d'une fois, de convenir que de nouvelles guerres dérangeraient aussi le plan d'extinction, et le renverraient au-delà du milieu du siècle prochain!

Les moyens qu'on a imaginés pour racheter la dette nationale, non-seulement sont insuffisans, mais ils entraînent des inconvéniens avec eux. « Le plan de payer la dette nationale,

dit un écrivain anglais, en prenant d'une main et en donnant de l'autre, peut être considéré justement comme un sophisme politique. Le public est à la fois débiteur et créancier. Imposer des taxes pour payer la dette publique, nous rappèle l'avare de Molière, qui, fâché outre mesure de la perte de son argent, et ne sachant qui accuser du vol, ni à qui s'adresser pour la restitution, saisit sa main gauche avec la droite, et, dans son transport, s'accuse lui-même du vol. »

« Le plan adopté pour payer la dette publique, dit M. Newte, n'a pas assez fixé l'attention des financiers et des politiques, et mérite de sérieuses considérations. D'abord on convient généralement que la richesse d'une nation consiste dans son industrie; que l'exercice des talens et les entreprises considérables ne peuvent avoir lieu sans des capitaux. Or les fonds d'amortissement peuvent être considérés comme un capital placé par la nation à un très-bas intérêt, au lieu d'être employé dans le commerce et dans les manufactures. Outre la différence entre un intérêt très-bas et les immenses retours du commerce, il y a dans les fonds d'amortissement les frais de perception qui sont aussi pour la nation une perte considérable.

» Le fonds d'amortissement a deux objets:

1.° la stabilité du crédit public ; 2.° l'avantage de la postérité. Le crédit public sera toujours solide tant qu'on pourra payer les intérêts de la dette, quand même on n'en diminuerait pas le principal. Sans un fonds d'amortissement, si les manufactures et le commerce continuent à fleurir, le progrès du temps allégerait la charge publique par une graduelle dépréciation dans la valeur de l'argent. Comme le commerce continue à augmenter dans une espèce de progression géométrique, le futur décroissement de la valeur de l'argent doit être extrêmement rapide. 3.° un fonds d'amortissement pris sur le peuple, n'est pas un bienfait, mais une perte pour la postérité. Il transmet à nos descendans une somme d'argent ou des capitaux dépréciés, au lieu du fruit du travail que ce capital acheterait. C'est comme si un manufacturier anglais envoyait à son ami de Tombuctoo ou d'Acapulco, des guinées ou d'autres monnaies d'or, au lieu des produits des manufactures britanniques ; c'est comme si un fermier, au lieu d'améliorer sa ferme, renfermait ses guinées et ses écus dans un coffre-fort, pour l'avantage de ses petits-enfans.

» Il n'y a ni génie ni bon sens à fatiguer la nation de l'établissement d'un fonds d'amortis-

sement. Il serait conforme à la sage politique, au lieu d'imposer des charges non nécessaires, de supprimer les taxes, lorsque leur fardeau affecte l'industrie. S'il y a un excédent de revenu après cela, consacrez-le aux primes d'encouragement; ayez soin de ne pas augmenter la dette nationale. Dans les cas extraordinaires, levez les subsides nécessaires dans l'année même : il résultera de-là le grand avantage qu'aucune administration ne pourra faire la guerre, ni rien entreprendre sans le concours de la nation. Si un ministère, tout en faisant des emprunts immenses, met de nouvelles taxes sur tous les objets, regardez-le comme aussi coupable qu'absurde ».

» On doit observer, ajoute le même écrivain, que nous n'avons pas, et ne pouvons pas avoir aucune sûreté qui nous garantisse que le fonds d'amortissement restera toujours sacré et *inviolé*. La même autorité qui l'a créé peut l'anéantir : il peut venir un temps où il servirait seulement comme d'un appât pour la rapacité d'un ministre sans principes, qui acheterait même une majorité dans le parlement, en le faisant participer au pillage public ».

CHAPITRE LXV.

Système de guerre fondé sur le système des emprunts.

UN des reproches les plus graves qu'on fait au gouvernement britannique, c'est d'avoir fondé le système de guerre sur le système des emprunts : on ne peut en effet nier que ces emprunts ne donnent aux gouvernemens des moyens de s'engager dans des guerres dispendieuses, et de les prolonger sans nécessité. Les écrivains ministériels s'attachent à les justifier de ce reproche. Ils prétendent que long-temps avant qu'il existât une dette publique régulièrement fondée, on a soutenu des guerres nombreuses et sanglantes ; que d'ailleurs condamner le système des emprunts comme ayant facilité les guerres, ce serait proscrire les progrès de la civilisation, dont il résulte immédiatement.

On sent aisément la faiblesse de cette apologie. Quiconque examine l'histoire des établissemens militaires des différentes nations de l'Europe, trouvera que pendant deux siècles

ils n'ont fait qu'augmenter presque régulièrement. Les moyens de soutenir cette augmentation peuvent avoir été trouvés en partie dans l'accroissement graduel des richesses et de la population, qui a eu lieu presque généralement, malgré le fardeau de ces établissemens. Mais l'augmentation très-grande et très-subite des armées vers la fin de l'avant-dernier siècle, et au commencement du dernier, doit être évidemment attribuée au système des emprunts, qui vers ce temps est devenu presqu'universel. Depuis cette époque, les forces permanentes de l'Europe, pendant la paix, ont été graduellement et régulièrement augmentées, et chaque guerre a produit des armées plus nombreuses et mieux payées que celles qui avaient précédé. Les forces employées, les dépenses faites et la destruction produite dans la guerre qui se termina par la paix de 1763, ont surpassé tout ce qui était connu dans les annales de l'Europe. Rassasiées et épuisées de carnage, les nations de la chrétienneté tombèrent dans un court repos.

Le grand Frédéric, pendant les vingt dernières années de son règne, avait ouvert les yeux sur l'horrible folie de la guerre; il cultiva les arts de la paix, et dans plusieurs occasions empêcha qu'il ne s'allumât le feu d'une guerre

générale. Cependant son exemple et la jalousie des puissances continentales augmentèrent d'une manière prodigieuse les armées du continent; on vit alors l'établissement de paix de l'Allemagne monter à six cent mille hommes! Frédéric fut le seul qui sut rendre son armée, en comparaison, peu onéreuse à ses peuples, et il laissa même un trésor à son successeur. Mais la Russie et l'Autriche, mais les autres puissances du nord, mais la Hollande, l'Espagne, le Portugal, la Sardaigne, etc., augmentèrent prodigieusement leur dette pour entretenir des établissemens militaires au-delà de leurs moyens naturels.

La guerre d'Amérique avait contr'elle le vœu national. S'il avait fallu la faire avec le produit des impôts, on n'aurait osé l'entreprendre; mais le système des emprunts, favorisé par tous les gens à argent, assurait au gouvernement les moyens de la faire, et elle fut entreprise. On sait qu'elle fut encore plus coûteuse et plus sanglante que celle qui avait précédé.

La dernière guerre présente à peu près le même spectacle; le gouvernement britannique pouvait l'éviter; il pouvait être le médiateur entre la France et les autres puissances; mais il avait fait des spéculations sur la guerre, et en

attendant qu'il pût la faire ouvertement, il excita les autres puissances à se coaliser, et bientôt il devint le soutien et l'ame de la coalition. Si la paix a été rendue à l'Europe, ce n'est pas que le système des emprunts ne fournît au gouvernement britannique les moyens de la continuer, c'est que les autres puissances se sont lassées d'échanger leur sang contre son argent, et se sont aperçues enfin que par la guerre elles s'exposaient à tous les dangers que la guerre, disait-on, devait prévenir. Cette guerre a été plus sanglante et plus coûteuse que la précédente, et montre encore mieux quels sont les prétendus avantages du système des emprunts.

Dans l'ordre de la providence, les grands maux apportent avec eux leurs remèdes. Le système des emprunts, en épuisant les moyens de faire la guerre, tend à produire la paix universelle. Il est triste cependant de penser que la banqueroute universelle est encore plus certaine.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce troisième volume.

CHAP. I.er, *Physique.—Notice des physiciens.* page 1.
CHAP. II. *Chimie.—Notice des chimistes.* 6.
CHAP. III. *Histoire naturelle. — Botanique. — Notice de plusieurs savans.* 12.
CHAP. IV. *Médecine.* 17.
CHAP. V. *Chirurgie.* 20.
CHAP. VI. *Notice des médecins, des anatomistes, des physiologistes et des chirurgiens les plus estimés.* 24.
CHAP. VII. *Femmes auteurs. — Apologistes de leur sexe.* 34.
CHAP. VIII. *Femmes qui ont écrit sur l'éducation.* 39.
CHAP. IX. *Femmes qui ont écrit sur les sciences, l'histoire, les voyages,* etc. 44.
CHAP. X. *Femmes poëtes.* 51.

CHAP. XI. *Femmes auteurs dramatiques.* 56.
CHAP. XII. *Femmes auteurs de romans.* 60.
CHAP. XIII. *Dispositions et goût des Anglais pour les beaux-arts.* 74.
CHAP. XIV. *Académie royale des Arts.* 79.
CHAP. XV. *Peinture ; ses progrès et son état actuel. — Notice des peintres anglais.* 83.
CHAP. XVI. *Collections de tableaux.* 100.
CHAP. XVII. *Sculpture ; ses progrès en Angleterre. — Notice des sculpteurs.* 115.
CHAP. XVIII. *Collections de statues et de marbres antiques.* 123.
CHAP. XIX. *Gravure ; ses progrès en Angleterre. — Notice des Graveurs célèbres.* 136.
CHAP. XX. *Caricatures.* 141.
CHAP. XXI. *Architecture. — Monumens gothiques. — Églises, Châteaux et ruines. — Gothique moderne.* 147.
CHAP. XXII. *Architecture moderne ; ses progrès en Angleterre ; son état actuel. — Notice des architectes.* 157.
CHAP. XXIII. *Musique ; son état actuel en Angleterre. — Notice des compositeurs.* 169.
CHAP. XXIV. *Opéra Italien à Londres.* 176.

CHAP. XXV. *Art des jardins.—Nouvelle théorie.—Critique des jardins les plus fameux.* 181.

CHAP. XXVI. *Jardiniers-Paysagistes.* 197.

CHAP. XXVII. *Agriculture ; ses progrès et son état actuel en Angleterre.* 208.

CHAP. XXVIII. *Monopole des fermes.— Substitution des terres.* 213.

CHAP. XXIX. *Mines ; leur exploitation et leur produit.* 218.

CHAP. XXX. *Société d'agriculture. — Agronomes célèbres.* 225.

CHAP. XXXI. *Arts mécaniques ; causes de leur perfection en Angleterre.* 235.

CHAP. XXXII. *Fabriques d'étoffes de laine, de coton, de soieries et de toiles.* 239.

CHAP. XXXIII. *Fonderies, Coutellerie et Quincaillerie. — Boutons et plaqué. — Instrumens de mathématiques. — Horlogerie. — Imprimerie.* 245.

CHAP. XXXIV. *Poteries.— Verreries.— Cuirs et peaux. — Charronnage.* 249.

CHAP. XXXV. *Brasseries.—Distilleries. — Manufactures de vins.* 253.

CHAP. XXXVI. *Usage excessif des machines dans les manufactures.* 257

CHAP. XXXVII. *Lois pour les manufactures.— Conditions et mœurs des ouvriers.* 261.
CHAP. XXXVIII. *Commerce de la Grande-Bretagne ; ses progrès.* 265.
CHAP. XXXIX. *Commerce intérieur.* 269.
CHAP. XL. *Commerce extérieur.* 271.
CHAP. XLI. *Pêcheries. — Monopoles.* 275.
CHAP. XLII. *Contrebande.* 280.
CHAP. XLIII. *Balance du commerce.* 284.
CHAP. XLIV. *Numéraire.* 289.
CHAP. XLV. *Banqueroutes.* 292.
CHAP. XLVI. *Inconvéniens d'un commerce trop étendu.* 295.
CHAP. XLVII. *Compagnies de commerce.* 299.
CHAP. XLVIII. *Compagnie des Indes.* 304.
CHAP. XLIX. *Vues du gouvernement anglais sur la Compagnie des Indes.* 310.
CHAP. L. *Société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce.* 315.
CHAP. LI. *Banque d'Angleterre.* 319.
CHAP. LII. *Effets du bill d'indemnité pour la banque.* 331.
CHAP. LIII. *Banques particulières.* 338.
CHAP. LIV. *Revenus nationaux de la Grande-Bretagne.* 343.

CHAP. LV. *Revenus publics.* 346.
CHAP. LVI. *Impôts annuels.* 350.
CHAP. LVII. *Impôts perpétuels.* 353.
CHAP. LVIII. *Impôts incidens.* 362.
CHAP. LIX. *Loterie nationale ; son produit. — Loteries particulières.* 369.
CHAP. LX. *Taxe des pauvres. — Société des pauvres.* 372.
CHAP. LXI. *Effets des taxes excessives.* 377.
CHAP. LXII. *Vices du système de finances des Anglais. — Dangers d'un crédit illimité.* 381.
CHAP. LXIII. *Dette publique.* 385.
CHAP. LXIV. *Fonds d'amortissement pour la dette publique ; son insuffisance et ses inconvéniens.* 391.
CHAP. LXV. *Système de guerre fondé sur le système des emprunts.* 399.

Fin de la Table du troisième volume.

00083893

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018